



**Patrick Fillion**

# **PEUR VIRALE**

*la plume d'or*

## **Table des matières**

|                                             |            |
|---------------------------------------------|------------|
| <b>Remerciements</b>                        | <b>9</b>   |
| <b>Chapitre 1 Janvier 2020</b>              | <b>13</b>  |
| <b>Chapitre 2 Février 2020</b>              | <b>27</b>  |
| <b>Chapitre 3 Mars 2020</b>                 | <b>43</b>  |
| <b>Chapitre 4 Avril 2020</b>                | <b>60</b>  |
| <b>Chapitre 5 Début du mois de mai 2020</b> | <b>78</b>  |
| <b>Chapitre 6 Fin du mois de mai 2020</b>   | <b>90</b>  |
| <b>Chapitre 7 Juin 2020</b>                 | <b>101</b> |
| <b>Chapitre 8 Été 2020</b>                  | <b>110</b> |
| <b>Chapitre 9 1998</b>                      | <b>119</b> |
| <b>Chapitre 10 2003</b>                     | <b>123</b> |
| <b>Chapitre 11 2016</b>                     | <b>126</b> |
| <b>Chapitre 12 Septembre 2019</b>           | <b>130</b> |
| <b>Chapitre 13 Décembre 2019</b>            | <b>136</b> |





# Peur virale

**Patrick Fillion**



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et  
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : *Peur virale* / Patrick Fillion.

Noms : Fillion, Patrick, 1976- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20220009112 | Canadiana (livre numérique)

20220009120 | ISBN 9782925178477 (couverture souple) | ISBN 9782925178484 (PDF)

| ISBN 9782925178491 (EPUB)

Classification : LCC PS8611.I4685 P48 2022 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Jim Lego

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Patrick Fillion, 2022

Dépôt légal – 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1<sup>re</sup> impression, juillet 2022







## REMERCIEMENTS

Tout d'abord, j'aimerais remercier Madame Marie-Louise Legault et toute l'équipe des Éditions La Plume D'or pour leur confiance et leur enthousiasme envers mon roman. Ils ont eu le courage de publier le premier roman d'un nouvel auteur et je les en remercie.

Un merci tout spécial à un ami et ancien collègue maintenant retraité, Jean Dumont. Jean, c'est grâce à toi si j'ai eu l'audace de soumettre mon roman pour publication. Tu m'as offert ce que l'on a de plus précieux : du temps ; beaucoup de temps. Tes connaissances et ton expertise m'ont été des plus utiles. Tu m'as aussi guidé quant à la façon de rejoindre les maisons d'édition, en plus de me prévenir que le processus pouvait être long et parfois pénible, voire cruel. Merci pour ton aide, merci pour ton temps, merci pour tout !

Merci à mes premiers lecteurs : ma conjointe Josée Labrie, mes collègues Jocelyn Laplante et Marie Roy, ainsi que mes parents, Marcel Fillion et Madeleine Lessard. Merci pour les corrections, les commentaires constructifs et votre aide.

Et enfin, un merci à vous, chers lecteurs et chères lectrices, qui avez eu la curiosité d'acheter, d'emprunter et de lire mon roman. Tout cela est possible grâce à vous.



À mes enfants, Jonathan et Loïc.

Puisse la folie des hommes

dépeinte dans ce roman

n'être que fiction.

Je vous aime !



# Chapitre 1

Janvier 2020

Il pleuvait sur Paris. La Ville lumière ne se montrait pas sous son meilleur jour alors que d'épais nuages gris obscurcissaient le ciel et donnaient un air maussade à la capitale française, ainsi qu'à ses résidents. Force était d'admettre que le mois de janvier, en ce lieu, n'était jamais des plus réjouissants. Les badauds étaient peu nombreux à arpenter les rues et les terrasses des cafés étaient quasiment désertes. Seuls quelques courageux y avaient trouvé refuge sous un parasol, assurément plus un parapluie en ce jour pluvieux, pour siroter un espresso bien chaud. À travers cette grisaille, une élégante septuagénaire traversa la rue à une intersection, referma son parapluie rouge vif et entra dans sa boulangerie favorite, située sur la rue de Dunkerque dans le 10<sup>e</sup> arrondissement. Dès qu'elle franchit le pas de la porte, Catherine Durand fut enveloppée par l'odeur agréable de pain frais et par l'arôme enivrant des viennoiseries, des petits pains au chocolat et des flans pâtisseries.

— Bonjour, madame Ribay, comment allez-vous, aujourd'hui ? lance-t-elle à la propriétaire de l'endroit avec le genre de sourire complice que l'on affiche qu'en présence d'une bonne amie.

— Bonjour, madame Durand. Je vais très bien, merci. Comme vous le constatez, c'est plutôt tranquille, aujourd'hui. Avec un temps pareil, peu de clients, même parmi les plus fidèles, osent abandonner le confort de leur domicile pour venir se chercher une fougasse aux olives ou une baguette bien fraîche. Alors, qu'est-ce que je vous sers ? s'enquit la toujours aimable maîtresse des lieux.

Catherine commanda ses denrées habituelles, soit un pain à la farine d'épeautre, deux baguettes et quelques croissants. Elle s'acheta également un délicieux biscuit, un rocher coco, petite douceur moelleuse qu'elle se permettait à l'occasion et qui ne se rendait jamais plus loin que la porte, car elle n'en faisait qu'une bouchée avant même de remettre un pied à l'extérieur. Alors qu'elle avalait les dernières miettes de sa collation, la vieille dame observa quelques instants le jeune mitron qui travaillait une pâte en cuisine, qu'il étirait et pétrissait avec l'assurance d'un boulanger expérimenté. En le regardant,

Catherine se mit à rêvasser, à imaginer un réveil avant l'aurore pour lancer les pétrins remplis de farines diverses, d'eau, de levure et de sel, pour ensuite façonner les pâtons, puis y creuser des grignes magnifiques capables de rendre chaque pain unique. Comme elle aurait aimé pratiquer ce métier, se dit-elle avec quelques regrets. Après être revenue à elle, elle paya la note en argent comptant, salua les employés en inclinant doucement la tête, puis quitta la boulangerie. D'un pas rapide et assuré qui prouvait qu'elle ne faisait clairement pas ses 76 ans, elle regagna son appartement situé non loin de là, à quelque 300 mètres, sur la rue Lentonnet. Elle emprunta les escaliers, refusant, comme toujours, de prendre l'ascenseur, puis regagna son chaleureux logis, que son époux et elle habitaient depuis plus de vingt ans. Leur douillet petit nid était décoré de manière sobre, mais élégante.

— Chéri, je suis rentrée, annonça-t-elle en déposant ses victuailles sur le comptoir déjà encombré par divers journaux et revues.

Michel, un solide gaillard qui malgré ses 80 ans bien sonnés se tenait encore droit comme un chêne, alla à sa rencontre, l'embrassa tendrement et s'enquit du déroulement de sa sortie et des emplettes qu'elle avait faites. Même après plus de 55 ans de mariage, cet homme démontrait toujours le même niveau d'affection et d'amour envers sa chère épouse. Lorsqu'il la prenait dans ses bras, il constatait chaque fois avec le même étonnement à quel point elle était menue. Cela éveillait en lui un instinct protecteur, tandis que sa douce moitié, elle, se sentait toujours en sécurité lorsqu'elle se trouvait enlacée dans cette étreinte ferme, mais chaleureuse. Certes, les bras de son homme étaient jadis plus robustes et musclés, surtout à l'époque où il travaillait de longues et éreintantes heures dans l'industrie de la construction à Strasbourg, mais Catherine y était bien et n'aurait changé de place pour rien au monde. Elle était mariée à son meilleur ami, à son âme sœur, à son complice du quotidien.

— Michel, chéri, tu veux bien syntoniser la chaîne TF1 pour que l'on regarde le téléjournal de 13h, lui demanda-t-elle en se libérant lentement de l'étreinte.

— Bien sûr, avec plaisir, répondit Michel en y allant d'un petit clin d'œil qui se voulait plus bienveillant que séducteur.

— Je nous prépare deux baguettes jambon-beurre, quelques crudités et du fromage, ça te convient ? s'enquit Catherine sans vraiment attendre de réponse, puisqu'elle s'affairait déjà à la tâche.

Michel lui aurait bien offert son aide, mais il savait fort bien qu'il aurait essuyé un refus ; un refus poli, mais un refus tout de même.

Catherine adorait manger, particulièrement lorsqu'elle regardait le journal télévisé, et ce n'était quand même pas ce minuscule biscuit engouffré à la hâte moins de 15 minutes plus tôt qui allait lui couper l'appétit. Leur léger goûter en main, le charmant couple s'installa devant le téléviseur juste à temps pour le bulletin de nouvelles. Les deux s'assirent confortablement sur le canapé recouvert de feutre bleu, où étaient déposés deux coussins gris et une couverture en laine blanche.

*Mesdames et messieurs, bonjour. Voici les grands titres d'aujourd'hui et ce qui a attiré notre attention. À Paris, plusieurs milliers de cheminots ont commencé à manifester contre la réforme ferroviaire et la dégradation du climat de travail. Aux États-Unis, le président s'en prend encore à une partie de la population, principalement aux minorités noires et hispaniques, dans un message incendiaire écrit sur la plateforme Twitter, puis relayé des dizaines de milliers de fois sur les réseaux sociaux. En République populaire de Chine, dans les provinces du Qinghai et du Gansu, une épidé...*

La sonnerie du téléphone se fit entendre. Michel se leva en appuyant ses mains sur ses genoux et en poussant un léger grognement, puis se dirigea vers l'appareil, qu'il avait laissé sur un petit meuble antique près de l'entrée. Dès qu'il il fut, il jeta un coup d'œil à l'écran pour connaître l'identité de son futur interlocuteur et répondit.

— Bonjour, Mathilde, comment vas-tu ?

— Bonjour, Papa, ça va très bien, merci. Je vous appelais simplement pour prendre de vos nouvelles avant de commencer ma journée de travail. Tu te rends compte qu'il fait présentement moins 35 degrés Celsius ici, à Ottawa. Non, mais, on m'avait prévenue que les hivers étaient rigoureux au Canada, mais à ce point, on se fout de ma gueule ! Alors, maman et toi vous portez bien ?

Des appels comme ceux-là, au cours desquels l'on discutait de la pluie et du beau temps, du boulot et des banalités du quotidien, étaient fréquents. Certes, les Durand auraient aimé avoir des conversations plus profondes, connaître un peu mieux leur fille unique qui avait quitté le nid familial quelque 30 ans plus tôt lorsqu'elle était allée compléter avec distinction une licence en sociologie et une maîtrise en sciences politiques à l'Université de Montpellier. Mathilde avait parcouru le monde, que ce soit pour le travail ou par simple goût

d'aventure et de dépaysement. Ses parents, qui avaient eu beaucoup de difficultés à la suivre à travers ses pérégrinations, se demandant ce qu'elle pouvait bien rechercher en ces contrées lointaines. Que pouvait-il y avoir de si extraordinaire là-bas? La France, les pays scandinaves, les autres régions européennes et le nord de l'Afrique étaient-ils des destinations ennuyeuses au point qu'elle ne pouvait être heureuse qu'en Asie, en Océanie ou en Amérique? Elle habitait au Canada depuis plus de 5 ans. Qu'elle y fût depuis si longtemps relevait de l'exploit. Elle occupait un poste important au sein du corps diplomatique français en sol canadien. Bien qu'elle n'en parlât pas souvent ouvertement, elle s'ennuyait de sa patrie et de ses parents qu'elle regrettait de ne pas avoir visités plus souvent, sachant que les années qui filaient ne reviendraient pas, que le poids des années faisait sournoisement son œuvre et que la santé de ses géniteurs n'allait malheureusement pas s'améliorer. Elle prenait tout de même le temps de les appeler plusieurs fois par semaine, en plus d'y aller de quelques visioconférences pour voir leur visage vieillissant de temps à autre. Elle ne s'en doutait pas alors, mais elle ne reverrait jamais ses parents en personne, plus jamais.

\*\*\*

Dans le laboratoire d'immunologie du docteur Patrick O'Brien, tout le monde avait un large sourire aux lèvres et l'ambiance était à la fête. On venait d'apprendre que le laboratoire recevrait une généreuse subvention de plusieurs dizaines de millions de dollars pour poursuivre ses recherches sur les maladies auto-immunes. Dans ce domaine, docteur O'Brien trônait à la tête d'un des plus importants laboratoires de recherche au monde. Son équipe et lui faisaient fièrement partie des leaders mondiaux en termes de progrès réalisés, d'articles scientifiques publiés et de médicaments mis sur le marché. C'est à l'Université de Tsinghua de Beijing, en Chine, que le brillant homme avait réussi à rassembler une équipe extrêmement douée de chercheurs, médecins, chimistes et immunologistes qui menait une lutte acharnée contre ces maladies faisant que le système immunitaire d'une personne s'en prend à ses propres cellules. Cette équipe hors pair jouissait de l'appui inconditionnel de l'université, mais aussi de celui d'une compagnie pharmaceutique, *Sino Biopharmaceutical*, à



laquelle elle était affiliée. Cette compagnie, plus intéressée par les profits que par la noble cause de redonner la santé aux patients qui souffraient de ces pathologies, salivait à l'idée de capitaliser sur les développements importants réalisés par ce groupe d'individus chevronnés. Lorsque viendrait le temps de mettre un ou des médicaments sur le marché, tout ce que souhaiteraient les actionnaires serait de voir les bénéfices gonfler.

Comme son nom le laissait présumer, docteur O'Brien n'était pas natif d'Asie, mais bien du Canada. Il était un homme doté d'une grande intelligence, mais ses succès académiques et professionnels cachaient un caractère fort et un côté narcissique doublé d'une incapacité à accepter la défaite ou à subir une humiliation. Originaire de la ville de Montréal, il y avait grandi et étudié, jusqu'à ce que ses études postdoctorales l'amènent à l'autre bout de la planète. En fait, ce ne sont pas que les études qui l'avaient conduit là. Il y avait aussi la haine profonde qu'il vouait à son frère cadet Thomas, à qui il n'avait jamais pardonné d'avoir été la cause de la pire honte qu'il avait subie. Quelque 20 ans plus tôt, Thomas avait entraîné la rupture du couple que formaient Patrick et sa petite amie de l'époque. Patrick ne s'était jamais vraiment remis de cette séparation et de l'affront qu'il avait alors ressenti. Jadis, il s'était rapidement entiché de cette femme, son premier et seul vrai amour de sa vie. Déjà, après quelques mois de fréquentation, il s'imaginait lui faire une demande en mariage et élever des enfants, leurs enfants, dans une somptueuse résidence d'une banlieue cossue.

La douleur qui l'accablait était toujours aussi vive, la blessure aussi profonde. Depuis, il n'avait jamais connu de relations amoureuses sérieuses et saines avec quiconque, hormis des aventures avec des femmes sans nom; que des relations vides de sens, sans affection. Il entretenait d'ailleurs une relation de ce genre avec une jeune, brillante et ravissante femme, soit sa nouvelle étudiante au doctorat nommée Mei-Li, qui travaillait au laboratoire comme spécialiste en biochimie. Peu de temps après son arrivée au sein du groupe de chercheurs, Mei-Li n'avait pas perdu de temps avant de flirter avec son nouveau patron. En fait, ils avaient passé une chaude nuit ensemble à peine deux semaines après leur première rencontre.

— Tu es prête ? demanda Patrick à sa charmante maîtresse.

— Oui, donne-moi encore quelques minutes pour terminer l'analyse des dernières données du RT-PCR, et je te rejoins à la voiture.

Tous les membres du laboratoire s'étaient donné rendez-vous à l'excellent restaurant végétarien *King's Joy* pour y célébrer l'obtention de la subvention. Ce n'était pas tous les jours qu'on recevait une telle somme. C'était là une belle occasion de récompenser le travail acharné de tous et de décompresser après une autre rude et longue semaine au boulot. Patrick se souciait énormément de l'ambiance et du climat de travail qui régnaient dans son laboratoire. Une équipe heureuse devenait systématiquement une équipe performante. Ce fait, il l'avait constaté dans plusieurs aspects de sa vie, que ce soit pendant ses études collégiales et universitaires ou au sein des équipes sportives avec lesquelles il avait évolué. Il avait, entre autres, excellé au hockey sur glace et au football américain. À tout coup, faire partie d'une équipe forte et unie faisait la différence entre la réussite et l'échec, entre l'euphorie de la victoire et l'agonie de la défaite. Il misait donc énormément sur cet aspect pour garder les troupes motivées et cela rapportait des dividendes.

« Appelez Jian », dit Patrick, confortablement assis sur l'un des sièges en cuir de sa rutilante voiture sport alors que Mei-Li prenait place du côté passager et qu'ils s'apprêtaient à quitter le stationnement de l'université. Le programme de reconnaissance vocale de la voiture, relié à son téléphone portable, s'exécuta et appela Jian Zhào. Celui-ci était un journaliste scientifique hongkongais de 38 ans avec qui Patrick s'était lié d'amitié lorsqu'ils s'étaient rencontrés à Atlanta pendant un colloque de médecine, il y avait de cela 8 ans. Jian adorait couvrir les événements en lien avec le monde de la recherche et de la santé. En fait, son amour pour la science n'avait d'égale que l'acrimonie qu'il ressentait envers le gouvernement chinois depuis la rétrocession de Hong Kong à la Chine en 1997. Il avait d'ailleurs entrepris son parcours journalistique en couvrant la politique, mais avait rapidement opté pour un autre domaine, plus stimulant et moins frustrant que celui où il était forcé de suivre des politiciens corrompus. Lors de ce fameux symposium de médecine dans la capitale de l'État de Géorgie en 2012, Patrick avait été interviewé par Jian et les deux avaient immédiatement senti une connexion. On aurait pu dire ou croire qu'ils étaient amis depuis leur plus tendre enfance tellement

ils semblaient familiers et à l'aise l'un avec l'autre. Ils partageaient des intérêts communs, plusieurs affinités qui avaient facilité leur première conversation et qui en avaient créé des centaines d'autres. Une passion partagée pour la science, certes, mais une autre, aussi, pour le conditionnement physique. Régulièrement, ils se rejoignaient pour leur jogging et leur entraînement de musculation. Ils avaient d'ailleurs participé à quelques marathons partout au monde, ce qui leur avait permis de combiner cette passion avec une autre : les voyages. Jian était devenu le frère de Patrick, le frère qu'il avait choisi pour remplacer celui qui l'avait trahi, l'autre fils de ses parents, ce satané Thomas.

— Salut Pat, ça va ? Je tiens à te féliciter pour la bourse. Cheng m'a texté la nouvelle il y a une heure ou deux ; sincèrement bravo ! lança Jian d'un seul souffle en faisant fi des salutations d'usage.

— Il a fait ça ? Et moi qui voulais te l'annoncer en personne. Dis, tu te joins à nous pour le souper ? On se rend chez *KJ* dans une heure. C'est mon resto préféré, tu te souviens ?

— Oui, je me souviens très bien de ce restaurant. La dernière fois qu'on y a mis les pieds, c'est moi qui ai payé l'addition à la suite de notre pari sur qui allait terminer devant l'autre au marathon de Berlin. Ce pari, je l'ai perdu en même temps que ma dignité quand j'ai vomi juste après la ligne d'arrivée.

Les deux s'esclaffèrent à l'évocation de ce souvenir peu glorieux. Jian poursuivit en disant :

— Malheureusement, je ne peux pas, ce soir ; j'ai un rendez-vous galant avec une femme que je viens de rencontrer en ligne, sur une application de rencontre. Prenez un verre à ma santé. Allez, je te laisse, on se voit ce week-end ?

— D'accord, au revoir.

Patrick était extrêmement déçu de la réponse de son camarade. Il aurait tant aimé partager ce moment avec lui. Qu'il ne puisse pas se joindre à eux gâchait un peu son plaisir. Malgré cela, l'heure n'était pas à l'apitoiement, mais bien à la fête. Jian et lui auraient sûrement une multitude d'autres occasions de célébrer et de trinquer pour souligner cet heureux événement.

Le trajet en voiture pour se rendre au restaurant prit une quarantaine de minutes, le trafic étant constamment problématique à Beijing, comme dans la majorité des grandes villes chinoises. Après avoir trouvé un endroit pour garer la voiture, ce qui constituait un défi

de taille à cette heure de la journée, Mei-Li et Patrick rejoignirent les autres convives autour de la table.

— Alors Cheng, tu m’as enlevé le plaisir d’annoncer à Jian la bonne nouvelle ? s’exclama Patrick en donnant une gentille petite tape dans le dos de son collègue bio-informaticien.

— Je n’ai pas pu m’en empêcher, désolé Pat, émit Cheng d’un air faussement contrit en soulevant son verre de bière *Tsingtao* à l’endroit de Patrick et en inclinant la tête en guise d’excuses.

C’est ainsi que s’amorça la soirée, dans la bonhomie et la joie. Une multitude de plats végétariens plus appétissants les uns que les autres défilèrent ensuite devant les convives ravis. La présentation soignée et le savant mélange de textures et de saveurs rendaient chaque bouchée agréable tant à la vue qu’au goût, une véritable expérience unique pour les sens. Le repas était copieux, l’alcool coulait à flots, les gens riaient, ils étaient heureux. Plusieurs heures et bouteilles de vin plus tard, les clients satisfaits quittèrent le restaurant pour retourner à leur domicile. Patrick paya la note, s’assura que tout le monde avait pris un taxi et, accompagné de la séduisante doctorante, sortit de l’établissement. En termes de quantité d’alcool ingurgitée, il avait été le plus sage du groupe, faisant en sorte qu’il n’était guère inquiet de prendre le volant pour rentrer à son petit appartement situé dans un quartier récemment revitalisé et en vogue. Bien qu’il aimât, de temps à autre, ouvrir une bonne bouteille d’un vin millésimé, il buvait rarement. Et quand il le faisait, la modération le guidait, car il voulait toujours être en contrôle de la situation. Bref, l’ivresse qui amollit les facultés motrices et mentales ne correspondait pas aux standards artificiels qu’il s’imposait. Que ce soit lors d’un grand jour, comme un anniversaire ou un mariage, ou lorsque l’on célébrait quelque chose de particulier, cela n’affectait en rien ses bonnes habitudes. Mei-Li et lui montèrent à bord de la voiture et filèrent dans la nuit. Les routes étant un tantinet moins achalandées à cette heure plus que tardive, le retour à la maison se fit sans heurt.

L’appartement n’était pas très loin du restaurant. Patrick avait d’ailleurs découvert cet établissement par hasard, tout juste après son arrivée en sol chinois, au gré d’une longue promenade dans la cité interdite. Après avoir garé la voiture dans le stationnement sous-terrain de l’immeuble à appartements, le couple emprunta l’escalier pour gagner le troisième étage. Patrick n’avait pas encore inséré la clé dans la

serrure que Mei-Li l'embrassait dans le cou en lui pinçant les fesses avec insistance. Elle lui susurra également quelques mots coquins à l'oreille, qui ne laissaient aucune place à l'imagination quant à ses intentions.

La porte était à peine refermée que des vêtements parsemaient déjà le plancher en bois. Les deux tourtereaux se dirigèrent vers la chambre à coucher et y passèrent plus d'une heure dans une étreinte langoureuse où chacun rivalisait de créativité pour surprendre l'autre et atteindre l'extase. Après avoir assouvi leurs besoins sexuels, car ce n'était que cela, en réalité, du sexe sans sentiments, Mei-Li prit le chemin de la salle de bain pendant que Patrick restait allongé sur le lit, couvert de sueur, d'huile à massage et autres liquides biologiques. La jeune femme s'assura de bien verrouiller la porte, saisit son sac à main et en sortit un téléphone intelligent dissimulé dans une poche secrète, savamment cachée dans le revers du tissu intérieur. Elle rédigea rapidement un message texte. *Voici mon rapport quotidien...*

Alors qu'il n'était qu'à quelques mètres d'elle, Patrick ne pouvait se douter que l'étudiante surdouée qu'il avait embauchée jouait un double jeu. Mais pour qui travaillait-elle? Une compagnie pharmaceutique concurrente, un laboratoire américain, le gouvernement chinois?

\*\*\*

Comme chaque matin de la semaine depuis bientôt huit ans, c'était le chaos chez les O'Brien-Lessard. Le branle-bas de combat quotidien pour préparer le départ des enfants pour l'école secondaire était amorcé depuis déjà plus d'une heure. Il fallait s'assurer que tout le monde ait sa boîte à lunch ou de l'argent de poche pour se procurer un repas chaud au service alimentaire du collège, organiser le transport pour les activités sportives et parascolaires prévues en fin de journée et penser à ce que l'on mangerait au souper; tout ça avant 7h du matin.

—Ève, Jacob, *let's go!* ordonna Thomas. Brossez vos dents et ramassez vos affaires, l'autobus passe dans dix minutes.

—Je n'ai même pas fini de déjeuner, les nerfs! s'empessa de riposter Jacob, la bouche encore pleine d'une trop grosse bouchée de rôtie au beurre d'arachide. L'adolescent n'aimait guère être pressé de

cette façon. Déjà que le tirer hors du lit à 6 h 30 du matin relevait de l'exploit, il ne fallait pas, en plus, trop lui en demander. Il rêvait à l'année suivante, alors qu'il obtiendrait enfin son permis de conduire. Voilà qui lui procurerait, espérait-il, une plus grande indépendance et plus de liberté.

—Maman, je ne trouve pas mon argent pour la cafétéria, maugréa Ève tout en lançant un regard accusateur à sa pauvre mère Marianne, qui n'était aucunement responsable du *terrible malheur* qui s'abattait sur sa fille de 13 ans. Mes amies m'attendent devant l'entrée, je ne veux pas les faire patienter davantage.

—Au bout du comptoir, pratiquement devant tes yeux, ma grande.

—Ah ! O.K., bye ! furent les seuls mots (ou devrait-on dire *bruits* ou *sons*, voire *onomatopées* !) qui sortirent de la bouche de l'adolescente.

Marianne aurait espéré un simple *merci*. N'avait-elle pas mieux élevé cette enfant, ne lui avait-elle pas inculqué un certain savoir-vivre ? Elle lança un laconique et sarcastique *De rien !* tandis que sa fille se dirigeait vers la sortie. Sans daigner se retourner, cette dernière souleva la main en présentant le pouce en l'air en guise de réponse avant de claquer la porte avec vigueur. Mais qu'étaient donc devenus ces enfants charmants, polis et taquins ? Ils semblaient s'être métamorphosés en créatures sauvages, recluses et taciturnes. C'était l'âge, se répétait la maman, impuissante. N'avait-elle pas elle-même été une adolescente difficile ayant fait la vie dure à sa pauvre mère qui l'avait élevée seule pendant plusieurs années ?

Après avoir enfilé bottes, manteau, tuque et gants, Marianne et Thomas se glissèrent dans la voiture, une superbe *Tesla* noire nouvellement achetée. Le couple travaillait pour le gouvernement fédéral canadien, chez Santé Canada. Thomas agissait en tant que médecin en santé publique et Marianne, microbiologiste de formation, effectuait un travail de bureau où elle approuvait ou non des demandes d'exportation et d'importation d'agents pathogènes microbiologiques ou de produits alimentaires pouvant en contenir. D'Aylmer, ils empruntèrent la route habituelle devant les mener vers les bureaux de l'Agence de la santé publique du Canada, dans le secteur Nepean à Ottawa. Le trajet en voiture pouvait prendre plus de 45 minutes, mais il pouvait en prendre près du double pour ceux qui empruntaient le transport en

commun. Les embouteillages avant d'accéder au pont Champlain, qui traversait la rivière des Outaouais entre les provinces de Québec et de l'Ontario, pouvaient se former très tôt le matin et devenir de véritables calvaires les jours de tempête. Thomas était au volant, tandis que Marianne se distrayait avec son téléphone intelligent en fouinant sur les réseaux sociaux et en sirotant un café bien chaud. Une publication sur *Facebook* attira soudainement son attention.

— Tu as vu ce que ton frère a publié sur *Facebook* la nuit dernière? Il semble qu'il ait passé une belle soirée avec des collègues pour souligner l'obtention d'une importante subvention de recherche.

— Non. Je n'ai pas vu ça. Je ne suis pas son ami dans la réalité, alors ne t'imaginer pas que je le serai dans le monde virtuel. Et toi, pourquoi es-tu en contact avec lui sur *Facebook*? Vous vous connaissez à peine...

— Que tu l'aimes ou non, c'est tout de même mon beau-frère, l'oncle de mes enfants, de *nos* enfants. Je trouvais donc normal d'entrer en contact avec lui. Je lui ai envoyé une demande d'amitié et il a accepté. Il y a combien de temps que vous ne vous êtes pas parlé, vous deux?

— Je n'en sais rien et je n'en ai rien à foutre.

Thomas avait mis définitivement fin à toute tentative de rapprochement avec son grand frère depuis que ce dernier l'avait pratiquement abandonné à son propre sort lors du décès tragique de leurs parents survenu 4 ans plus tôt, dans un effroyable accident de la route où leur voiture avait été emboutie par un camion lourd sur l'autoroute 50, peu après être sortis de la ville de Gatineau en direction de Montréal. C'est Thomas qui avait dû s'occuper seul des funérailles et gérer la succession. Patrick, lui, vivait en Chine depuis 20 ans déjà. Il connaissait à peine son neveu et sa nièce et était venu dire un dernier adieu à ses parents avant de repartir aussi vite qu'il était venu. Les deux frères s'en voulaient, mais pour des raisons différentes. Patrick avait du ressentiment envers Thomas pour une affaire de cœur datant de plus de 20 ans, tandis que Thomas méprisait son frère pour une affaire familiale plus récente. Incapable d'entretenir une conversation constructive et mature, chacun avait tout simplement décidé, sans officiellement se le dire, de ne plus faire partie de la vie de l'autre. S'ils avaient eu le courage de discuter, ils auraient certainement trouvé un terrain d'entente, ils auraient pu exprimer ce qui les contrariait et ainsi, sauver ce lien fa-

milial si précieux qui avait été rompu. Or, Patrick était un homme fier et trop orgueilleux pour pardonner l'incartade de Thomas, alors que ce dernier ne se sentait nullement coupable et n'éprouvait nullement le besoin de s'excuser. En fait, Thomas n'aurait plus jamais la chance de faire amende honorable et de demander pardon à son frère pour ses agissements pour le moins répréhensibles. Les deux frères allaient emporter dans leur tombe cette vieille rancune. Sans le savoir, en ce frisque matin de janvier, la vie des frangins était à quelques mois près d'être dramatiquement chamboulée.

\*\*\*

La chanson *Blinding lights* à fond dans son casque d'écoute sans fil *Beats*, Sofia Rojas était en route pour le boulot. Sa démarche décontractée, ses petits pas de danse intermittents et son look vestimentaire unique attiraient les regards des passants, qui esquissaient un léger sourire devant tant de désinvolture et d'apparente joie de vivre. Elle fit un bref arrêt au *Starbucks* le plus près pour y acheter son *Caffè americano* quotidien. Elle avait besoin de cette dose de caféine et de sucre pour affronter une autre longue et ardue journée de travail au siège social de la *Central Intelligence Agency* (CIA) à Langley, en Virginie. Elle était une experte en informatique, spécialisée dans le décryptage des données informatiques, ainsi que dans la prévention et la gestion des cyberattaques.

Depuis son plus jeune âge, elle avait toujours été fascinée par les ordinateurs, les capacités infinies de ces outils modernes et par toute l'information qu'elle pouvait trouver en quelques clics. En entrant au boulot, elle passa les divers niveaux de contrôle de sécurité d'usage, salua les trois gardiens de sécurité et se dirigea vers son bureau. Plusieurs dossiers chauds devaient être réglés, analysés, surveillés. Protéger les États-Unis d'Amérique de cyberattaques n'était pas une mince affaire. Certaines de ces attaques ciblaient des entreprises, des banques et des services gouvernementaux, alors que d'autres visaient des particuliers de qui on voulait extirper des données personnelles ou faucher d'importantes sommes d'argent.

Sofia et son équipe devaient protéger moult systèmes informatiques, que ce soit en sol américain ou ailleurs dans le monde. Depuis quelques jours, elle voyait croître le nombre d'attaques contre les ins-



tallations pétrolières, les ports et les aéroports. Celles-ci ne semblaient pas avoir comme objectif de voler des données ou des informations importantes, mais bien de nuire au bon fonctionnement des équipements et de la logistique dont dépendaient ces lieux stratégiques. Cela provoquait des retards dans les aéroports et compliquait la gestion des passagers et de leurs bagages, en plus de retarder la livraison et la distribution de biens matériels en provenance des ports des grandes villes côtières vers le reste du continent. Bref, les impacts majeurs étaient d'ordre financier et logistique, sans parler de la perte d'efficacité.

Sofia passa donc une autre longue journée devant ses écrans, à naviguer à travers ce vaste univers virtuel, à travailler dans l'ombre sans que personne ne constate vraiment l'importance de son travail quant à la sécurité nationale. Elle était de ces soldats dont on ne raconte pas les exploits dans les livres d'histoire. À la manière d'une guerrière de l'invisible, elle combattait un ennemi anonyme et accomplissait un travail primordial pour protéger ses concitoyens, sans la moindre effusion de sang.

Elle rentra à la maison vers les 20 h et y retrouva sa conjointe Gabriela, d'origine portoricaine, tout comme elle. Elles s'étaient rencontrées à l'époque où elles étudiaient toutes deux à l'Université de Miami en Floride, *The U*, selon l'appellation populaire. Sofia était étudiante en génie électrique et informatique, alors que Gabriela plongeait dans le monde de la psychologie. C'est lors d'une fête chez des amis communs qu'elles avaient fait connaissance. Gabriela affichait déjà ouvertement son homosexualité tandis que Sofia se questionnait encore sur son orientation sexuelle. Certes, elle avait fréquenté quelques garçons depuis son adolescence, mais n'avait jamais éprouvé de profond désir envers eux. Elle les fréquentait, car cela semblait être la chose à faire ; une sorte de passage obligé vers la vie adulte. Elle devait, se disait-elle, faire comme les autres, entrer dans les rangs et respecter cette convention sociale qu'était celle de former un couple... hétérosexuel. Mais après cette fameuse soirée où elle avait parlé, dansé et aussi, embrassé Gabriela, il ne subsistait plus le moindre doute dans son esprit ; elle était attirée par les femmes. Elle avait, au départ, craint la réaction des membres de sa famille, mais finalement, avait été surprise par leur ouverture d'esprit, leur soutien et l'accueil qu'ils avaient réservé à Gabriela. Elle avait même subi les douces moqueries de son frère cadet qui lui disait qu'il était temps qu'elle admette son homo-

sexualité, lui-même ayant toujours l'impression que sa grande sœur n'était pas vraiment à l'aise avec ses copains masculins. Il était heureux qu'elle puisse vivre librement et ouvertement sa différence.

Alors qu'elle était assise sur le sofa du salon, une bouteille d'eau vitaminée à la main en regardant sa série favorite sur *Netflix*, Sofia sentit qu'on s'approchait d'elle. Deux mains se posèrent sur ses épaules et Gabriela déposa un tendre baiser sur sa tête. Cette dernière prit une grande inspiration pour humer l'odeur de la chevelure de son amoureuse, un subtil mélange de fragrances de patchouli et de lavande qui provenaient de la barre de shampoing solide et des huiles essentielles qu'utilisait Sofia pour ses soins capillaires.

— Et puis, tu as encore sauvé les États-Unis des méchants qui nous veulent du mal ? ironisa Gabriela avant de rejoindre sa compagne sur le sofa.

— Cesse de te moquer de mon boulot, répliqua Sofia avec un large sourire aux lèvres. Ce que je fais est sérieux et oui, ça nous protège des *méchants*. En fait, depuis quelques jours, on remarque beaucoup de petites attaques ou tentatives d'attaques contre les services de transport en commun, les services bancaires en ligne et, étrangement, on note une recrudescence des messages de propagande anti-vaccin sur les principaux réseaux sociaux. Je ne sais pas pourquoi ce mouvement prend une telle ampleur, actuellement, car il n'y a rien de nouveau à ce sujet depuis plusieurs années. On dirait que le peuple américain se vautre depuis trop longtemps dans son mignon petit confort. Le quotidien de ces gens est dépourvu de dangers immédiats, et donc, ils se cherchent des ennemis, quelque chose à combattre.

Ces derniers mots émis sous le couvert de la dérision laissaient poindre une certaine inquiétude, chez Sofia, qui n'échappa pas à Gabriela.

— Quoi, tu soupçonnes quelque chose ?

— Je ne sais pas, c'est juste une impression.

Les deux amantes se blottirent l'une contre l'autre, comme pour se protéger d'un possible danger.

## Chapitre 2

Février 2020

*Mesdames et messieurs, bonjour. Aujourd'hui, aux informations, voici les grands titres et ce qui a attiré notre attention. Le journal satirique Charlie Hebdo se retrouve encore une fois dans une situation embarrassante à la suite de la publication de nouvelles caricatures représentant le prophète Mahomet. Le président de la République, Emmanuel Macron, se rend en Italie pour discuter immigration et déplacements des migrants avec son homologue italien. À l'international, l'épidémie qui secoue les provinces chinoises du Qinghai et du Gansu prend de l'ampleur...*

—Tu as vu madame Meunier, cette semaine ? demanda Catherine Durand à son époux. Elle m'a dit qu'elle et son mari partaient pour le Japon pour y passer trois semaines. La floraison des pruniers et des cerisiers va commencer dans les villes plus au sud et à ce qu'il paraît, c'est un spectacle naturel à ne pas manquer. Ils veulent aussi aller faire du ski, visiter quelques grandes villes et profiter des sources thermales. C'est un programme... comment dirais-je... hétéroclite, mais fort intéressant.

—Quelle bonne nouvelle ! Tu es en train de me dire que pendant trois belles et longues semaines, je n'aurai plus à endurer ces discussions ennuyeuses et répétitives où elle hâble sans fin sur l'exceptionnelle intelligence de ses enfants, de leurs emplois si lucratifs qu'ils peuvent se payer tout ce qu'ils désirent ainsi que de leurs sublimes et immenses maisons en Provence et dans la vallée de la Loire, s'exclama Michel en accompagnant son élan oratoire de grands gestes exagérés.

—Michel ! rouspéta Catherine, non sans laisser paraître un petit sourire en coin.

Certes, elle approuvait ce que son époux venait de dire, mais elle aurait préféré une certaine réserve de sa part. Il y a des choses que l'on ne peut point dire, du moins, pas avec autant de grandiloquence.

—Eh bien quoi ? riposta-t-il d'un air faussement contrarié. Si elle ne parle pas de ses mômes, elle nous casse les oreilles avec son arthrite rhumatoïde ou, que Dieu nous en préserve, de l'époque où elle

chantait dans les plus belles salles de spectacle de France. Jamais elle ne cherche à savoir si nous allons bien, si Mathilde va bien... Rien ! Elle ne pense qu'à elle et qu'à nous éblouir par les pseudo-exploits de sa famille et elle. C'est barbant, j'en ai marre.

—Allons. Cesse de dire des bêtises et écoutons le bulletin de nouvelles ; le volet international commence à l'instant.

L'animateur du journal télévisé afficha un air grave et ouvrit le segment comme suit : *En République populaire de Chine, l'étrange épidémie de troubles respiratoires prend de l'ampleur dans les deux provinces les plus durement touchées depuis les premiers cas rapportés il y a quelques semaines. Cette nouvelle maladie respiratoire serait due à une infection virale jusqu'ici inconnue. Le nombre de cas augmente rapidement et les hôpitaux sont à quasi-saturation. Le gouvernement chinois a débloqué des sommes d'argent importantes et a ordonné la construction rapide de deux hôpitaux temporaires qui pourront accueillir les malades, ce qui devrait désengorger les hôpitaux et les centres de soins. Le président chinois estime que les travaux seront réalisés en trois semaines environ, ce qui relève de l'exploit. Les scientifiques présents sur place étudient ce nouveau virus, qui semble appartenir, selon eux, à la famille des Coronaviridae ou coronavirus. Ce genre de virus infecte souvent les êtres humains, mais ne cause généralement qu'un simple rhume. Les deux souches virales les plus virulentes de cette famille et qui étaient connues des médecins et des scientifiques étaient le virus provoquant le syndrome respiratoire aigu sévère, communément appelé SRAS, celui-là même qui avait déclenché une épidémie dans quelques pays en 2002 et 2003, ainsi que le virus responsable du syndrome respiratoire du Moyen-Orient, ou MERS, détecté en 2012 en Arabie saoudite. Rappelons que le taux de mortalité engendré par ces deux infections est respectivement de 10 et 35 %. Il est encore trop tôt pour dire si ce nouveau virus sera plus ou moins dangereux que ses cousins, mais la communauté scientifique appelle à la vigilance. Pour l'instant, ce virus portera le nom de SARS-COV-20 et l'infection sera baptisée CORVI-20, pour désigner l'infection à coronavirus survenue au cours de l'année 2020. Les autorités chinoises font tout en leur pouvoir pour limiter la propagation dans tout le pays le plus peuplé de la planète.*

—Tu crois que c'est inquiétant cette nouvelle infection virale ? interrogea Catherine.

—Je ne crois pas. On a tenté de nous faire peur avec le SRAS il y a plus de quinze ans, ensuite avec la grippe porcine H1N1 en 2009 et 2010, puis avec la fièvre hémorragique EBOLA en 2014 ; et tu vois ce que ça a créé... Qu'un petit mouvement de panique, avant qu'on ne se rende compte que tout était normal et qu'on ne s'en faisait pour rien. Alors, un conseil, ne t'en fais pas trop avec ces histoires de coronavirus et autres fausses épidémies qui se répandent de l'autre côté du globe.

—EBOLA a tout de même entraîné la mort de plus de 11 000 personnes dans l'Ouest africain, mais tu as probablement raison sur le fait que nous sommes bien loin de tout cela. Nous sommes à l'abri, ici, en France, et nous avons les meilleurs médecins au monde. Il y a tellement de raisons de s'inquiéter, ces derniers temps, avec les changements climatiques, la surexploitation des ressources naturelles, les actes terroristes, les conflits au Proche et Moyen-Orient, la crise migratoire et j'en passe. Je vais finir par être incapable de fermer l'œil. Et avec Mathilde qui est de l'autre côté de l'Atlantique, je me sens franchement insécurisée. Elle est tellement loin... Si quelque chose devait lui arriver, nous ne pourrions pas l'aider aussi facilement que je le souhaiterais.

\*\*\*

Forts de leur nouvelle source de financement, les travaux de recherche sur les maladies auto-immunes de l'équipe du docteur Patrick O'Brien progressaient à un rythme effréné. Les études cliniques portant sur l'utilisation d'un nouveau médicament immunosuppresseur montraient des résultats plus qu'encourageants. Une autre portant sur la stimulation des lymphocytes T régulateurs, soit des cellules responsables de limiter le développement des lymphocytes B et T auto-immuns, avait aussi donné de bons résultats. Toutefois, ce sont les études concernant l'utilisation d'anticorps monoclonaux ciblant des lymphocytes T autoréactifs qui semblaient les plus prometteuses. Ces anticorps monoclonaux modifiés, produits par des lignées cellulaires d'hybridomes cultivées *in vitro*, n'étaient pas immunogènes (donc non reconnus par le système immunitaire du patient) et avaient la particularité de pouvoir cibler spécifiquement les lymphocytes T autoréactifs et d'entraîner leur destruction. Cette découverte était majeure, car

cela permettait d'éliminer une grande partie des cellules responsables d'une maladie auto-immune donnée, comme le diabète de type 1 ou la sclérose en plaques, tout en ménageant les lymphocytes T normaux impliqués dans la lutte contre les microorganismes. Jusque-là, les traitements utilisés éliminaient toutes les cellules immunitaires sans distinction.

Certes, des traitements permettaient de mieux contrôler la maladie auto-immune, mais ils rendaient les patients plus vulnérables face aux infections microbiennes, qu'elles fussent fongiques, bactériennes ou virales, tout en faisant en sorte qu'ils devenaient plus susceptibles de développer des cancers, car un système immunitaire normal et performant élimine des cellules tumorales quotidiennement chez tout être humain. Bref, il s'agissait d'un traitement qui aidait le patient tout en lui permettant de maintenir une activité immunitaire normale contre les microbes qui rôdaient. C'était immense comme percée scientifique. Déjà, on s'activait à créer de nouveaux anticorps monoclonaux qui eux, cibleraient les lymphocytes B autoréactifs, responsables de maladies auto-immunes telles que la myasthénie grave, l'hyperthyroïdie de Graves-Basedow et le lupus érythémateux disséminé. Des anticorps monoclonaux pour détruire des lymphocytes B, cellules elles-mêmes responsables de la production des anticorps, constituaient une solution à la fois fascinante et ironique, mais en les utilisant de façon ciblée, on éliminait les cellules autoréactives tout en laissant les cellules B normales accomplir leur tâche de produire des anticorps neutralisants contre les microorganismes envahisseurs.

—Mei-Li, tu peux me montrer les derniers rapports pharmacologiques et les résultats des analyses sanguines des patients qui ont pris part à l'étude sur les anticorps monoclonaux ? Je veux réviser quelques trucs avant de soumettre notre article à la revue *Nature*. Cheng, assure-toi que nos trois étudiants à la maîtrise ne se tournent pas les pouces. Je veux que les lecteurs de plaques *ELISA* fonctionnent à plein régime. Je veux des résultats, et rapidement. Nous sommes si près du but.

Patrick dirigeait son laboratoire comme un sergent-major, soit avec de la poigne et un leadership exemplaire. Il avait, semble-t-il, deux personnalités : Docteur O'Brien, qui contrôlait son laboratoire d'une main de fer et qui faisait preuve de sérieux, d'acharnement et d'exigence, puis Patrick O'Brien, bon ami, généreux et courtois, avec

qui il était agréable d'aller prendre un verre et qui se portait toujours volontaire pour donner un coup de main en cas de besoin. Il n'aidait toutefois jamais son prochain de façon totalement désintéressée ; il devait y gagner quelque chose.

En ce 14 février, il affichait clairement son petit côté *Docteur O'Brien*. Fête des amoureux ou pas, il n'en avait cure. Les recherches devaient progresser. Il n'avait d'ailleurs rien prévu de particulier en ce jour de la Saint-Valentin, hormis une sortie au restaurant avec Mei-li. Il n'était pas amoureux d'elle et se doutait que c'était réciproque, mais il craignait d'être jugé négativement s'il ne suivait pas cette convention sociale artificielle d'inviter sa compagne du moment dans un chic restaurant pour souligner la fête de Cupidon. Bien honnêtement, ils allaient si souvent au restaurant que cette sortie ne représentait qu'une sortie banale parmi tant d'autres. Il savait aussi, après tant d'années passées en Chine, que le 14 février n'était pas une date si importante. La fête des amoureux, que l'on appelait le *Qixi* en Chine, se célébrait plutôt le septième jour du septième mois lunaire et était basée sur une légende relatant un amour impossible entre un agriculteur et une fée. De nos jours, tout comme la Saint-Valentin en Occident, la fête du *Qixi* revêt un caractère purement commercial. Bien qu'il n'en tirerait aucun plaisir, Patrick convierait donc tout de même sa vaillante collègue et talentueuse amante dans l'un des plus somptueux restaurants de la capitale, selon les convenances et coutumes de son pays natal, ne serait-ce que pour sauver la face. Mais avant de penser à ce repas, il lui fallait compléter cette journée de travail.

Alors que tous les employés du laboratoire s'activaient dans les enceintes de sécurité biologiques pour mettre des cellules en culture ou devant des ordinateurs pour analyser des résultats, l'un des assistants de recherche vint trouver Patrick pour lui transmettre d'intrigantes informations.

—Docteur O'Brien, depuis quelques jours, nous avons reçu plusieurs rapports provenant des services de santé chinois et russes concernant une augmentation de l'incidence d'une rare forme de thrombose veineuse cérébrale, possiblement d'origine auto-immune. Les données préliminaires démontrent une accumulation, dans les vaisseaux sanguins du cerveau, de complexes immuns formés d'anticorps, de globules rouges, de plaquettes sanguines et de protéines diverses dont certaines nous sont inconnues.

—Laisse-moi voir les rapports, s'il te plaît.

Le jeune assistant remit lesdits rapports à son supérieur, puis quitta la pièce sans demander son reste.

Patrick se retira dans son bureau, ferma la porte, et examina le tout avec attention. Tous les documents contenaient des informations similaires concernant une thrombocytopénie immunitaire prothrombotique. En gros, des caillots sanguins s'étaient formés dans les vaisseaux sanguins du cerveau des patients, en plus de provoquer la mort de quelques-uns. Heureusement, les personnes touchées étaient prises en charge rapidement, et le pire pouvait être évité grâce à l'administration de protéines de type kinase, dont l'activité enzymatique dégradait les caillots. L'incidence normale de tels problèmes vasculaires était de l'ordre d'une personne sur 500 000. Les médecins en voyaient donc très peu au cours d'une année régulière, mais la situation avait changé au cours des dernières semaines. Effectivement, des dizaines de personnes se présentaient dans les urgences des hôpitaux de Russie et de plusieurs régions en Chine avec de violents maux de tête. Une fois le diagnostic établi, on traitait les patients avec beaucoup de succès en utilisant les enzymes kinases qui détruisaient les caillots. Mais si une personne se présentait à l'hôpital trop tard, de graves complications pouvaient survenir comme des ruptures d'anévrisme et certaines formes de paralysies. Malheureusement, certains patients ne s'en remettaient pas et mouraient.

Patrick prit le temps de faire quelques recherches à l'aide de son ordinateur en fouillant dans les banques de données médicales et sur certains sites web regroupant des articles scientifiques tels que le site *PubMed*. Il y trouva quelques articles qui décrivaient des symptômes similaires chez quelques patients ayant été infectés par le virus SARS-CoV-1, responsable d'un syndrome respiratoire aigu sévère appelé SRAS. Le chercheur décida de communiquer avec quelques-uns de ses collègues éparpillés à travers le pays pour s'enquérir de la possibilité qu'il pût s'agir d'une recrudescence de cette infection qui avait causé tout un émoi dans le monde en 2002 et 2003. Les réponses ne se firent pas attendre. Promptement, ses confrères répondirent à ses courriels en lui mentionnant qu'eux aussi avaient pensé à cette option et que des tests avaient été faits en ce sens. Or, aucune trace du virus n'avait été détectée et les patients n'éprouvaient aucun problème respiratoire ou pulmonaire. Qu'est-ce qui pouvait bien déclencher une telle réponse



auto-immune ? Qu'était-il arrivé à ces personnes au cours des dernières semaines ou des derniers mois pour qu'elles éprouvent toutes les mêmes problèmes dans un laps de temps relativement court ?

\*\*\*

Ce matin-là, dans une salle de réunion du gouvernement fédéral du Canada, une importante réunion avait lieu. Des membres de l'Agence canadienne d'inspection des aliments (ACIA), de Santé Canada et de l'Ambassade de France étaient conviés à une délicate rencontre. À l'ordre du jour, on retrouvait un point important concernant l'importation de fromages de lait cru en provenance de France, produit prisé par les consommateurs canadiens. Plusieurs éclosions de listérioses, une infection bactérienne, étaient survenues au pays et elles étaient toutes liées à la consommation de ces produits alimentaires. Il faut savoir que depuis juillet 2001, la France jouissait d'une permission spéciale de l'ACIA, qui l'exemptait de certaines contraintes quant à l'exportation de ces produits laitiers. Des certificats spéciaux d'exportation confirmaient que les fromages provenant d'établissements reconnus étaient soumis à des autocontrôles par analyses microbiologiques et que les fromages avaient fait l'objet d'échantillonnages standardisés et d'analyses officielles durant les trois derniers mois avant leur départ du vieux continent. Au lieu d'exiger une période d'affinage de soixante jours, comme c'était le cas pour les fromages de lait cru produits au Canada, l'ACIA acceptait un certificat reçu pour chaque envoi de fromage au lait cru à pâte molle ou demi-ferme, en combinaison avec le protocole d'échantillonnage microbiologique des fromages. Force est d'admettre qu'il y avait eu un peu de laxisme du côté de certains producteurs et des laboratoires d'analyses, car plusieurs Canadiens étaient tombés gravement malades à la suite de l'ingestion de ces fromages. Même que deux personnes avaient perdu la vie. L'ACIA avait procédé à un rappel massif de tous les fromages suspectés d'avoir causé cette infection et maintenant, la France devait rendre des comptes.

Marianne Lessard fit son entrée dans la salle de réunion où l'attendaient déjà ses collègues de Santé Canada et de l'ACIA, ainsi qu'une délégation de trois représentants diplomatiques de la République française au Canada, dont une certaine Mathilde Durand. Ma-

rienne, qui allait présider cette rencontre, fit les présentations d'usage et expliqua le déroulement de la rencontre.

— Puisque vous savez toutes et tous pourquoi nous sommes ici, j'irai droit au but. Plus de 100 cas de listérioses, 104 pour être plus précise, ont été déclarés au Canada depuis quelques semaines, dont deux se sont avérés fatals. Tous ces cas sont reliés à la consommation de certains fromages de lait cru fabriqués en France dans les jours ou les semaines précédents. Des tests ont été effectués sur les fromages en question et la bactérie *Listeria monocytogenes* a clairement été identifiée. Il s'est avéré que les quantités détectées dépassaient les normes recommandées par le gouvernement canadien en matière de salubrité alimentaire. Dans un premier temps, nous aimerions obtenir des explications à ce sujet, et dans un second temps, nous désirerions établir les bases quant aux possibles et souhaitées compensations financières pour les personnes et familles éprouvées.

— Tout d'abord, au nom du gouvernement français, réplique Mathilde Durand, je tiens à présenter des excuses officielles pour cette malencontreuse affaire de fromages contaminés. Je tiens aussi à transmettre nos plus sincères condoléances aux familles et amis des victimes ; nous sommes toutes et tous attristés par cette tragique nouvelle. Maintenant, sachez que l'Agence nationale de la sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail (Anses) fait tout en son pouvoir pour expliquer et trouver la source de cette contamination. Nos laboratoires d'analyses sont à pied d'œuvre et travailleront sans relâche jusqu'à ce que la lumière soit faite dans cette ténébreuse affaire.

Mathilde prit une courte pause pour replacer ses lunettes, avant de poursuivre en regardant Marianne droit dans les yeux.

— Nous croyons toutefois qu'il est prématuré de parler de compensation financière pour les victimes. Tant et aussi longtemps que l'enquête ne sera pas close, le gouvernement français ne versera pas un denier à qui que ce soit. Si faute il y a de la part de nos producteurs ou de nos spécialistes en analyses microbiologiques, nous ferons face à nos responsabilités et les compagnies fautives dédommageront les citoyens canadiens touchés.

— Merci, madame Durand. Vous comprendrez toutefois que le gouvernement canadien subit une forte pression du public, qui réclame que l'enquête soit menée rapidement et en toute transparence.

Les journalistes du pays nous posent énormément de questions et exigent des réponses... maintenant !

En prononçant le mot *maintenant*, Marianne avait frappé la table avec son index droit. Elle n'avait pas la langue dans sa poche et dégageait beaucoup de confiance, à la limite de l'arrogance, quand elle participait à une joute oratoire où elle voulait ardemment avoir gain de cause.

S'ensuivirent plus de deux heures de discussions, parfois très animées, concernant l'importation de fromages français et autres denrées alimentaires en sol canadien. Après la rencontre, Marianne se dirigea vers Mathilde et lui demanda sur un ton beaucoup moins formel que précédemment.

— Dis, tu as des plans après le cours de yoga en fin de journée ?

Les deux femmes se connaissaient. Elles s'étaient rencontrées dans une classe de yoga Ashtanga quelques années auparavant et depuis, avaient développé une belle amitié.

— Oui, malheureusement. Nous avons une tonne de boulot. Je ne crois pas être en mesure de me rendre au cours de yoga, aujourd'hui. Je crois plutôt que je vais avoir besoin d'une soirée tranquille, tu comprends ?

— Bien entendu, on remettra ça. Une dernière chose avant que tu partes... Que pensez-vous de cette épidémie en Chine ? Nous nous activons déjà à colliger des informations sur ce nouveau virus, mais elles nous parviennent au compte-goutte.

— Pour l'instant, et de ce que j'en sais, nous surveillons aussi de très près ce qui se passe là-bas. Nous recevons des informations quotidiennes en provenance de notre ambassade en Chine, mais tout comme vous, nous obtenons bien peu de réponses. Je crois que cette épidémie disparaîtra d'elle-même ; du moins je nous le souhaite. Ma mère, elle, s'inquiète beaucoup. J'ai justement parlé avec elle, ce matin, et ce genre de situation l'angoisse énormément. Une chance que mon père est à ses côtés pour la calmer. Allez, je te laisse, mes collègues m'attendent. Bonne journée, bisous aux enfants et à Thomas.

Les deux amies se firent une brève accolade et partirent dans des directions opposées. Alors qu'elle regagnait son bureau, Marianne entendit une courte mélodie l'informant qu'elle avait reçu un message texte. Elle sortit son téléphone portable de la poche intérieure de son veston et lut le message, envoyé depuis l'appareil de Thomas.

*Tous les serveurs informatiques sont en panne. On suspecte une cyberattaque.*

Puisque la très grande majorité du travail de Marianne devait s'effectuer devant un ordinateur, cela allait sûrement sceller le sort de sa journée. Elle pourrait en profiter pour aller faire quelques emplettes et un peu de magasinage au Centre Rideau au centre-ville d'Ottawa. Mais avant, il lui fallait se rendre à son bureau pour donner des instructions aux membres de son équipe. Bien qu'ils fussent dans l'impossibilité d'utiliser les équipements informatiques, elle n'allait pas les laisser vivre et se complaire dans l'oisiveté.

\*\*\*

Il ne s'agissait pas d'une journée comme les autres pour Sofia Royas de la section de la cybersécurité à la CIA. Plusieurs agences et organismes importants avaient subi des tentatives d'attaques contre leurs serveurs informatiques, leurs sites web et leurs bases de données. Moultes d'entre elles avaient été contrées, mais quelques-unes avaient permis l'implantation d'un virus informatique ou d'un logiciel malveillant de type cheval de Troie. Il fallait donc tenter de trouver l'origine de ces attaques et aussi, trouver des moyens d'éliminer ces virus avant qu'ils ne causent des dommages irréversibles, qu'ils n'effacent ou ne s'emparent de données importantes. L'Organisation mondiale de la Santé (OMS), le *Centers for Disease Control and Prevention* (CDC), GeoSentinel, une organisation mondiale affiliée au CDC qui reçoit et analyse des données pour prévenir la transmission d'infections chez les travailleurs/migrants/réfugiés qui se déplacent à l'étranger, et plusieurs autres sites web en lien avec la surveillance des maladies infectieuses, dont *HealthMap*, avaient tous été victimes de cyberattaques coordonnées.

Sofia et son équipe en avaient encore plein les bras, puisque les États-Unis figuraient au premier rang des pays les plus touchés par des attaques informatiques de grande ampleur. Il était toutefois plus fréquent de voir des cyberattaques s'en prendre à des compagnies privées, à des banques ou à des agences fédérales. Les attaques d'aujourd'hui avaient ceci de particulier : elles ciblaient toutes des organismes liés à la santé. On aurait pu croire que des organismes avec de si nobles missions ne seraient pas la cible de pirates. Autre

phénomène intrigant, aucune de ces attaques ne recourait aux rançongiciels, ces programmes fréquemment utilisés pour exiger, comme le nom l'indique, une rançon en retour des données ou informations volées. Les pirates exigent alors souvent le paiement en *bitcoins* ou autres cryptomonnaies. Toute la journée, Sofia et les autres membres du groupe avaient tenté de limiter les dégâts. On avait pu établir que ces nombreuses attaques provenaient d'outre-mer, sans toutefois pouvoir être plus précis sur la localisation des malfaiteurs, qui utilisaient divers stratagèmes pour brouiller les pistes et éviter d'être localisés et identifiés.

Sofia contacta deux de ses collègues dans l'espoir d'obtenir de l'aide, car pour l'instant, toutes ses recherches s'avéraient vaines. Elle suspectait que les attaques eussent une origine russe ou chinoise. Comme dans le passé plusieurs provenaient de l'un ou l'autre de ces pays, pourquoi ne pas commencer par là ? Blake Stevenson était un expert en politique et en histoire de la Russie, particulièrement celle de l'époque de l'URSS et de la guerre froide. Il était à la tête d'un important groupe d'individus qui consacraient tous leurs efforts et leur temps à surveiller ce gigantesque pays, dont ils épiaient les moindres faits et gestes pour tenter d'intercepter, par exemple, des communications secrètes.

— Stevenson, répondit simplement Blake en prenant le combiné du téléphone sécurisé, préférant utiliser une ligne terrestre à un appareil sans fil lorsqu'il était au boulot.

— Blake, c'est Sofia Rojas des crimes informatiques. Vous avez quelque chose pour moi concernant les cyberattaques contre l'OMS et le CDC ? Une activité anormale du côté de nos camarades russes ?

— Non, rien d'anormal ou d'inattendu. On a toujours des petits voyous qui tentent d'arnaquer nos aînés par des fraudes téléphoniques ou à l'aide de courriels, et d'autres qui foutent la merde sur les réseaux sociaux en utilisant de faux comptes ; la routine habituelle, quoi ! La seule chose qui nous préoccupe, ce sont des mouvements de troupes militaires et d'armements près des frontières ouest entre la Russie et trois pays, soit l'Ukraine, la Biélorussie et la Géorgie. Je voulais d'ailleurs te faire parvenir un document crypté que nous avons réussi à intercepter. Nous aurions besoin de ton aide à ce sujet.

— D'accord, merci pour les informations. Garde un œil ouvert et tiens-moi au courant de tout développement. Fais-moi parvenir le

document dont tu m'as parlé et je mettrai un de mes nouveaux collègues là-dessus. C'est un jeune prodige en informatique et en mathématiques ; peut-être qu'il pourra décoder quelque chose.

L'autre experte que Sofia contacta était Eleanor Caldwell-Wang, une femme de 38 ans née aux États-Unis d'un père anglais et d'une mère chinoise. Elle avait fait ses études universitaires en criminologie avant de faire ses classes à l'Académie du *Federal bureau of Investigation* (FBI) à Quantico, où elle avait agi en tant qu'agente spéciale pendant quelques années, pour ensuite faire le saut à la CIA. Avec ses cheveux de jais et son sourire radieux, elle était une femme d'une grande beauté. Elle avait développé, au fil des années, une grande force physique. Elle possédait une ceinture noire en jiu-jitsu brésilien et faisait quotidiennement de la musculation et de la course à pied. Comme si cela ne suffisait pas, elle excellait aussi dans le maniement des armes à feu et était polyglotte, parlant avec aisance pas moins de cinq langues, soit l'anglais, le mandarin, le français, le portugais et l'espagnol. Elle avait d'ailleurs été recrutée par l'agence pour sa connaissance extraordinaire de la culture chinoise et sa compréhension parfaite de la langue et de ses particularités linguistiques régionales.

— Holà Chiquita ! Que tal ? répondit-elle, comme ça, tout bonnement, de façon familière et dans un espagnol dépourvu de tout accent après avoir vu le nom de Sofia sur son afficheur.

— Bonjour, Eleanor. Je vais bien, merci, et toi ? Je te contacte, car nous sommes en train de gérer une multitude de cyberattaques dont nous ne connaissons pas l'origine et je me demandais s'il y avait quelque chose de neuf du côté de la Chine.

— C'est ça, tu m'appelles seulement quand tu as besoin de moi, jamais pour aller prendre un verre ou nous amuser. Je te taquine ! Laisse-moi regarder les rapports des derniers jours.

Sur ces mots, Eleanor s'activa et commença à pianoter sur son clavier. Pendant ce temps, son interlocutrice poursuivit en disant :

— Je t'explique plus en détail la situation. Plusieurs organisations, toutes en lien avec le domaine de la santé dont l'OMS et le CDC, ont été victimes de cyberattaques groupées et organisées. Ces attaques ont complètement déstabilisé le travail de tout ce beau monde et interféré avec la transmission d'informations importantes et la logistique des interventions humanitaires dans certaines régions du monde.

—O.K. ! répliqua distraitement Eleanor tout en continuant à lire les rapports qui apparaissaient à l'écran. Non, je ne vois rien de particulier. Ce que nous surveillons présentement en Chine, c'est ce début d'épidémie et des manœuvres militaires au large des côtes de Taïwan. Encore de la provocation, si tu veux mon avis.

—C'est drôle que tu en fasses mention. Stevenson vient de me dire qu'il y avait une augmentation des activités militaires dans l'ouest de la Russie.

—Il y a de l'action partout sur la planète en tout temps, ma chère. La situation n'est pas très rose au Yémen, en Syrie, en République démocratique du Congo et chez moi ! Non, je déconne ! Ça va, à la maison. Disons que ma relation amoureuse est pour le moins compliquée, mais si tu veux en savoir davantage, ce sera autour d'un verre et de plats de sushis.

—Parfait ! se contenta de répondre Sofia avant de rompre la communication en appuyant sur l'écran de son téléphone intelligent.

Aucun de ces deux appels n'avait vraiment contribué à diminuer son stress. La source du problème demeurerait inconnue, mais il fallait néanmoins continuer le travail, éliminer les virus des systèmes informatiques touchés, puis récupérer les fichiers endommagés ou volés. Le gros de la tâche ne serait pas effectué directement par elle, même si elle savait bien qu'elle aurait des comptes à rendre à ses supérieurs. Ce n'est donc pas avec l'esprit tranquille que très tard, elle rentra à la maison ce soir-là. En raison de la fatigue, elle avait décidé de prendre le bus, lequel était bondé. Elle n'aimait guère ces contacts forcés avec tous ces quidams. Non qu'elle fût intolérante ou claustrophobe, mais elle était légèrement hypocondriaque et s'imaginait les microorganismes quitter par milliers la bouche ou le nez des passagers, pour ensuite flotter dans l'air ambiant et finir leur parcours dans ses voies respiratoires ou sur sa peau. Encore une fois, cette simple pensée lui donna un frisson. Elle ne fut point déçue lorsqu'elle aperçut son arrêt. Aussi, c'est sans tarder qu'elle sortit du bus. Ensuite, elle parcourut à pied les quelque cent mètres qui la séparaient de son logis, tout en saluant au passage sa voisine qui fumait une cigarette sur son balcon. Une fois devant sa demeure, elle fouilla dans la poche de son pantalon pour y trouver sa clé, déverrouilla la porte, non sans difficulté, puis entra dans l'appartement en laissant tomber lâchement son sac à dos sur le sol.

—Bonsoir, Sofia, dure journée ? l'accueillit Gabriela.

Cette dernière, qui avait déjà mangé, portait des vêtements de sport amples, signe qu'elle n'avait aucunement l'intention de sortir et qu'elle s'apprêtait à passer une tranquille soirée, bien installée au chaud dans le salon, à regarder la télévision ou à lire un roman.

—Dure ? N'y en a-t-il jamais eu de faciles ? rétorqua Sofia, excédée.

Le regard que Gabriela posa sur sa compagne lui fit vite comprendre que le ton utilisé était un peu excessif. Gênée par sa réponse, Sofia s'excusa sans attendre.

—Désolée, je suis un peu à cran. Oui, la journée a été rude. Et toi, comment s'est déroulée la tienne ?

—Pas si mal. Quelques patients dépressifs, quelques-uns anxieux, d'autres avec des dépendances à l'alcool et aux drogues... Je prends conscience que ma vie n'est pas si mal lorsque je me compare à eux.

Les deux filles s'embrassèrent tendrement. Il n'y avait rien comme un baiser pour faire chuter la pression accumulée et remettre les choses en perspective. Toutefois, de façon un peu maladroite, Gabriela mentionna quelque chose qui fit vite de raviver le stress de Sofia.

—Tu as entendu les dernières nouvelles concernant l'épidémie en Chine ? On parle maintenant de plusieurs dizaines de milliers de cas, dont des centaines de morts. Des spécialistes en santé publique et des épidémiologistes croient que ces chiffres sont largement sous-estimés et les pays limitrophes demandent que des contrôles plus serrés soient effectués par les autorités sanitaires chinoises. L'épidémie semble être limitée à deux provinces en particulier, ce qui me semble une bonne nouvelle puisque ça ne se répand pas à travers tout le pays ou toute l'Asie.

—Décidément, cette journée en est une à oublier. J'imagine que les gens du CDC, de Médecins sans frontières et de GeoSentinel ont ça à l'œil et que...

Sofia s'arrêta brusquement de parler, le temps de réfléchir à ce qu'elle venait de dire. Puis soudain, elle eut comme une intuition. Les organisations qui surveillaient généralement la transmission et la propagation des maladies infectieuses, donc qui devaient surveiller l'épidémie de coronavirus en Chine, avaient toutes été attaquées au



cours des derniers jours, voire des dernières heures. À son avis, ce ne pouvait être une coïncidence. Elle appela à l'agence sans tarder et demanda à être transférée au directeur du CDC. Un homme à la voix de basse lui répondit.

— *Centers for Disease Control and Prevention*, docteur Redfield à l'appareil, comment puis-je vous aider ?

— Bonsoir, docteur Redfield, ici Sofia Rojas de la CIA. Vous vous souvenez de moi ?

— Bonjour, bien entendu que je me souviens de vous. Vous aviez réussi à récupérer des fichiers d'une grande importance à partir d'un disque dur qui avait été partiellement endommagé à la suite d'un incendie. Que puis-je faire pour vous ?

— Je travaille sur les cyberattaques qui ont frappé vos ordinateurs, aujourd'hui et lors des derniers jours. Outre vos serveurs et votre réseau informatique en sol américain, y a-t-il eu des problèmes avec vos laboratoires ou partenaires ailleurs dans le monde ?

— Madame Rojas, plusieurs de nos collaborateurs ont aussi subi les conséquences fâcheuses de ces attaques. Beaucoup de laboratoires ont vu les résultats de leurs recherches être complètement perdus, effacés, et détruits. Les communications sont aussi beaucoup plus difficiles et la coordination de nos efforts pour contrôler ou surveiller ce qui se passe avec les épidémies de paludisme et de fièvre hémorragique à virus Ebola en Afrique est compromise. C'est une situation particulièrement difficile, je ne le vous cacherai pas.

— Est-ce que ces attaques ont aussi affecté les équipes responsables de la cueillette de données ou la surveillance de ce qui se passe en Chine ?

— Oui, tout le monde est affecté. En Chine, toutefois, nous sommes encore en mesure de recevoir les informations que nous font parvenir les autorités chinoises.

— Et peut-on leur faire confiance ? osa demander Sofia.

— Mais bien sûr, madame Rojas, le gouvernement chinois a besoin de l'aide internationale pour juguler la propagation de cette infection. Le partage d'informations est vital si l'on souhaite en apprendre plus sur ce nouveau virus, connaître son génome, ses caractéristiques moléculaires, sa période d'incubation, le développement des symptômes et éventuellement, mettre au point des remèdes pour traiter avec succès les personnes infectées.

—D'accord, je vous remercie, docteur Redfield. S'il y a quoi que ce soit, n'hésitez pas à me contacter.

Sofia termina l'appel en donnant son adresse courriel et son numéro de téléphone portable au directeur du CDC. Bien que ce dernier affichât sa confiance envers les membres du gouvernement du président Jinping et les équipes médicales chinoises, Sofia ne pouvait s'empêcher de penser que quelque chose ne tournait pas rond.

## Chapitre 3

### Mars 2020

Il faisait un temps splendide, en ce samedi matin, alors que les températures grimpaient au-dessus des normales de saison. Il faisait déjà 20 degrés Celsius sur Paris et les Durand s'apprêtaient à sortir de leur appartement pour aller prendre l'air et profiter de cette belle matinée en sirotant un espresso sur la terrasse d'un café de l'arrondissement. Ils iraient ensuite se balader dans les rues animées de Montmartre, puis faire un peu de lecture sur un banc de parc. Tout ça, en laissant le soleil caresser leur peau, qui portait les marques d'expositions répétées à l'astre solaire. Ces marques et ces rides reflétaient une vie heureuse où l'on avait beaucoup ri, chanté et profité au maximum de chaque journée ensoleillée.

Alors qu'il refermait la porte et tournait la clé dans la serrure pour verrouiller, Michel entendit la porte des voisins s'ouvrir. En sortirent les Meunier, tout juste revenus de leur voyage en terre nipponne. Les bras tendus et le sourire aux lèvres, madame Meunier se dirigea vers le couple.

— Michel, très cher, comment vas-tu ?

Elle le prit dans ses bras et lui fit la bise, non sans laisser sur ses joues deux empreintes de rouge à lèvres qu'elle effaça maladroitement avec son pouce. Michel ne daigna même pas répondre à sa question, qu'il savait rhétorique, mais lui fit malgré tout un sourire poli. Monsieur Meunier, lui, plus discret et réservé que son exubérante épouse, se contenta d'un petit geste de la main en guise de salutations.

— Catherine, quel bonheur de vous revoir !

— Bonjour, Jacqueline, vous êtes revenus de voyage ?

Catherine savait qu'en posant cette question, elle s'exposait à un récit long et pénible, mais ses bonnes manières avaient pris le dessus sur son envie de fuir à vive allure.

— Oui, très chère, nous sommes revenus hier matin. Le vol de retour a été long. Il y a deux jours, nous avons pris un vol depuis l'aéroport international de Narita, près de Tokyo, à destination d'Osaka. Après avoir fait escale là-bas pendant quelques heures, nous nous sommes envolés à bord d'un avion de la compagnie *Air France* et nous

avons survécu à un interminable périple de nuit jusqu'à Paris-Charles de Gaulle. Je n'ai pas réussi à fermer l'œil de tout le voyage. La dame assise à mes côtés avait une toux atroce ! J'ai demandé à l'agent de bord, un charmant jeune homme, de nous changer de place, mais il a refusé. L'avion était bondé et le pauvre steward était incapable d'acquiescer à ma demande. Tu t'imagines l'inconfort extrême dans lequel j'ai passé ces onze longues heures ?

À chaque mot qu'elle prononçait, Jacqueline Meunier, toujours très expressive, gesticulait et faisait de grands mouvements avec ses bras. Elle aurait aimé que ses voisins de palier la prennent en pitié, mais ni Catherine ni Michel ne se firent prendre au jeu. Toujours par politesse, Catherine enchaîna avec une seconde question, dans l'espoir d'en finir et de sortir enfin à l'extérieur.

— Et ce séjour en terre nipponne, c'était agréable ?

— Catherine très chère, je pourrais t'en parler des heures ! L'immensité et l'excentricité d'une métropole comme Tokyo, la beauté des paysages, les repas savoureux... Je ne saurais pas par où commencer. Pourquoi ne viendriez-vous pas partager un repas avec nous, plus tard cette semaine ? Nous pourrions en profiter pour en parler plus en détail et je pourrais vous montrer quelques-unes des centaines de photos que nous avons prises.

À la seule pensée d'une soirée de ce genre, Michel sentit un frisson lui parcourir le corps de la tête aux pieds. Il regarda Catherine et fit un léger signe de tête en pointant vers l'escalier qui menait à la sortie de l'immeuble. Ayant saisi le message, Catherine mit fin à la conversation.

— Bien sûr, ce sera avec plaisir. On vous confirme le tout d'ici quelques jours. Michel et moi partons faire une balade dans le quartier. Passez une belle journée.

— Bonne journée, alors ! Henri et moi allons au marché. Le réfrigérateur est vide puisque nous ne voulions rien y laisser de périssable avant de partir pour le voyage. Il est maintenant temps de faire le plein de provisions.

Les deux couples se saluèrent et quittèrent l'immeuble dans des directions opposées, au grand soulagement des Durand qui espéraient jouir de leur matinée en paix.

Ils firent une belle et longue promenade d'une trentaine de minutes qui les mena sur la terrasse d'un petit établissement qu'ils af-

fectionnaient tout particulièrement, soit le *Bleu Matin*, situé sur la rue Lamarck. Michel salivait déjà à l'idée de déguster leur incontournable croque-monsieur, fait d'aliments frais et au goût relevé. Ils prirent place autour d'une des petites tables rondes installées sur le trottoir en face du café, puis passèrent leur commande à la jeune serveuse venue se présenter à eux. Dans l'attente de leurs espressos, des croque-monsieur et du gâteau moelleux au citron, Michel saisit une copie du journal *Le Monde* qui traînait sur une table adjacente à la leur. À la une, on pouvait lire que les premiers cas de l'infection respiratoire d'origine chinoise avaient simultanément été déclarés en Europe (Rome en Italie, Vienne en Autriche, puis Londres au Royaume-Uni), en Amérique (New York, Chicago et Los Angeles aux États-Unis, Vancouver, Toronto et Montréal au Canada, puis Lima au Pérou), en Asie (Tel-Aviv en Israël, New Delhi en Inde, Bangkok en Thaïlande, et Tokyo au Japon), de même qu'en Océanie (Sydney en Australie et Auckland en Nouvelle-Zélande). Seul le continent africain semblait épargné pour l'instant, mais peut-être qu'on n'y avait tout simplement pas encore détecté le virus. En Chine, le bilan continuait de s'alourdir à un rythme ahurissant. Le nombre de cas se chiffrait dans les centaines de milliers, alors que les décès se comptaient par milliers. Michel ne put s'empêcher de penser à la conversation qu'il avait eue avec Catherine, quelques semaines plus tôt, lorsqu'il lui avait dit de ne pas s'inquiéter, que cette épidémie serait contrôlée et confinée à quelques provinces de Chine. Il aurait préféré avoir raison, mais de toute évidence, sa trop grande naïveté (ce qu'il appelait lui-même son optimisme niais) lui avait encore joué des tours.

— Catherine, tu as vu la une du journal de ce matin ? dit-il en affichant un air grave.

— Non, pourquoi ? Un autre scandale sexuel... politique... ou un mélange des deux ? s'esclaffa Catherine, l'air de trouver sa blague meilleure qu'elle ne l'était en réalité.

— Des cas de cette infection chinoise dont on parle à la télé depuis quelques mois ont été détectés un peu partout dans le monde, dont quelques-uns en Europe.

— Oh... c'est embêtant. Tu vois, j'avais raison de m'inquiéter. Ce n'est plus qu'une question de temps avant que ce virus n'atteigne la France. Si ça se trouve, nous allons tous y passer, ma foi ! Que Dieu nous vienne en aide.

Michel préféra garder le silence, de peur que cette discussion se termine en querelle. Les deux terminèrent leur petit-déjeuner sans grand enthousiasme, l'appétit n'étant plus au rendez-vous. L'un et l'autre n'ignoraient pas qu'à leur âge, une infection respiratoire pouvait parfois être fatale. On savait encore bien peu de choses au sujet du virus et de la maladie qu'il causait. Chaque année, les pneumonies, la tuberculose et la grippe fauchaient déjà des millions de vies partout dans le monde, particulièrement chez les aînés, alors l'arrivée d'une nouvelle infection respiratoire n'avait rien pour rassurer le couple.

— Tu crois qu'on devrait appeler Mathilde ? demanda Catherine.

— Il est encore trop tôt au Canada. Elle dort encore à cette heure. Ne t'en fais pas pour elle. Elle n'est tout de même pas en mission dans un pays du tiers monde. Il fait tellement froid, là-bas, que le virus y sera tué net !

Catherine sourit à cette remarque. Ils quittèrent le *Bleu Matin* en marchant main dans la main, puis se dirigèrent vers le square Marcel Bleustein-Blanchet pour aller lire un peu, question de se changer les idées. Ils avaient amené des polars avec eux, lecture parfaite en ces circonstances, qui n'exigeait pas un niveau de concentration élevé.

Ils ne reparlèrent plus de cette maladie infectieuse du reste de la journée. Celle-ci terminée, ils revinrent à la maison, cuisinèrent un somptueux repas, puis écoutèrent en rafale quelques épisodes de la série à succès *La Casa de Papel*. Le lendemain, après une bonne nuit de sommeil et une matinée passée à effectuer quelques tâches ménagères, ils reprirent leur rituel quotidien et regardèrent le bulletin d'information de 13 h en mangeant leur sandwich et quelques légumes taillés en julienne.

*Mesdames et messieurs, bonjour. Aujourd'hui, aux informations, voici les grands titres et ce qui a attiré notre attention. À la suite de l'annonce de la découverte des premiers cas de CORVI-20 en sol européen, dont un premier cas détecté à Marseille, il y a de cela moins de deux heures, plusieurs centres d'alimentation, marchés et autres endroits vendant de la nourriture ont été pris d'assaut par les consommateurs. Il semble que ce mouvement de panique ait été créé par des messages circulant sur les réseaux sociaux, où l'on mentionne de possibles pénuries en raison de la crainte que soulève cette pandémie, maintenant à nos portes. Boîtes de conserve, produits surge-*

*lés, farine, pâtes et autres produits non périssables ont vite disparu des étalages. Il en est de même pour les produits d'hygiène tels que le savon, les détergents, le papier hygiénique et les désinfectants à base d'alcool. Le gouvernement français tente de se faire rassurant en assurant que les chaînes d'approvisionnement ne sont nullement affectées par l'arrivée du virus, mais malgré cet appel au calme, le mouvement de panique qui s'est emparé d'une partie de la population n'a pu être réfréné. Même qu'il a pris de l'ampleur. Dans le but d'éviter des scènes disgracieuses comme celles où l'on voit des individus se chamailler pour le dernier sac de farine disponible, les épiciers ont décidé de limiter l'achat de certaines denrées alimentaires à un seul article par client. Ceci devrait permettre aux détaillants de se réapprovisionner et de remplir leurs tablettes avec des quantités suffisantes pour répondre à la demande.*

— Michel, tu crois qu'on devrait se rendre à l'épicerie pour faire des provisions.

— Reste ici, chérie, je vais y aller seul.

Le grand gaillard quitta seul en direction du boucher et de la boulangerie. Il préférerait concentrer ses efforts sur ces aliments riches en calories avant d'aller compléter ses emplettes chez le fruitier le plus près. Catherine, elle, en profita pour appeler sa fille. Après quelques sonneries, on répondit enfin à l'appel.

— Oui, allo !

Cette voix masculine n'était certainement pas celle à laquelle s'attendait la dame. De qui pouvait-il bien s'agir ? Où était Mathilde et qui se trouvait à l'appareil ?

\*\*\*

Depuis déjà plus de trois semaines, une nouvelle équipe avait été formée au sein du laboratoire de recherche sur les maladies auto-immunes du docteur Patrick O'Brien. On essayait d'élucider une nouvelle pathologie mystère qui frappait en Russie et en Chine. De nombreux patients continuaient d'affluer dans les cliniques avec des maux de tête lancinants causés par des thromboses qui se formaient dans les veines cérébrales. Plusieurs cas s'étaient avérés fatals. Cheng Zhu, collègue et ami de longue date de Patrick, avait pour mission de guider cette jeune et dynamique équipe. De très nombreux échan-

tillons de sang de patients affectés avaient été obtenus afin d'effectuer une batterie de tests. On espérait tirer quelques informations des cellules et protéines présentes dans le but de résoudre ne serait-ce qu'une partie de cette énigme. Aussi, des prélèvements salivaires et naso-pharyngés effectués à l'aide de longs écouvillons stériles, ainsi que des échantillons d'urine et de selles avaient été prélevés, question de vérifier si ces thromboses pouvaient avoir une origine microbienne. Lors de la réunion hebdomadaire avec ses principaux collaborateurs, Patrick demanda un compte-rendu au docteur Zhu.

— Cheng, je sais qu'il est encore tôt et que les travaux de ton groupe de recherche en sont encore à leurs balbutiements, mais y a-t-il des progrès de votre côté ?

Cheng se leva, replaça son veston bleu marine et se dirigea au tableau situé à l'extrémité de la salle de réunion. Il brancha son ordinateur portable au projecteur et commença sa présentation. Patrick, lui, reprit place autour de la table et but quelques gorgées de café avant de poser sa tasse sur une feuille qui lui servait de sous-verre ; il détestait laisser des marques de café ou d'une quelconque boisson sur la magnifique table en chêne qui trônait au centre de la grande salle.

— Bonjour, tout le monde, commença Cheng. Tout d'abord, les études épidémiologiques nous démontrent que l'incidence de cette pathologie est en hausse un peu partout en Chine. En fait, elle est en forte augmentation dans toutes les provinces chinoises, sauf celles du Qinghai et du Gansu, où elle est demeurée normale. Autant les hommes que les femmes, les pauvres que les riches, les jeunes que les vieux sont touchés. En Russie, toutefois, toutes les régions subissent une augmentation de l'incidence de la maladie. Étrangement, il semble que les sujets les plus affectés soient les personnes âgées de 12 à 60 ans qui vivent presque toutes au sein de famille dont le revenu est adéquat, voire élevé. Très peu de cas sont rapportés chez les personnes de plus de 60 ans et pratiquement aucun chez les personnes à revenu modeste ou chez les personnes en situation d'itinérance. Comme vous pouvez le constater sur les graphiques suivants, poursuivit Cheng en identifiant lesdits graphiques à l'aide d'un pointeur laser, les chiffres ne mentent pas. Donc, bien que les cas soient en hausse en Chine et en Russie, les études démographiques comparatives entre les deux pays démontrent des différences marquées et pour l'instant inexplicables.

Cheng appuya sur une touche du clavier de son portable pour



changer la diapositive et enchaîna avec quelques résultats de tests microbiologiques et immunologiques obtenus à partir des échantillons prélevés chez les quelques volontaires qui avaient accepté de participer à l'étude.

—Au niveau microbiologique, expliqua-t-il, des tests de dépistage et d'identification de microorganismes ont été faits à partir des échantillons de sang, d'urine et de selles, et aucun agent pathogène connu ou microorganisme anormal n'a été détecté, que ce soit une bactérie, un virus, un mycète, un helminthe ou un protozoaire. À partir des prélèvements naso-pharyngés, nous avons procédé à un test PCR visant à amplifier le génome ARN du nouveau coronavirus, pour savoir si ces patients pouvaient avoir été infectés par ce dernier, mais tous les résultats se sont avérés négatifs. C'est une bonne chose en soi, car nous avons craint un instant qu'il puisse s'agir d'une complication de cette infection, une sorte d'effet secondaire inattendu, mais tel n'est pas le cas. Il y a toutefois un résultat qui nous laisse pantois. Nous avons effectué quelques expériences immunologiques de type *ELISA* pour tester les anticorps retrouvés dans le sérum des patients contre divers microorganismes communs. Nous avons travaillé là-dessus, histoire de déterminer si un microorganisme ayant causé une infection par le passé pouvait générer une réaction immunitaire croisée envers des protéines de l'hôte et, ainsi, entraîner les réactions auto-immunes provoquant ces thromboses cérébrales. Alors, voici le résultat pour le moins intrigant. Bien que les gens n'aient jamais été infectés par le SARS-COV-20, ou du moins qu'ils n'en aient jamais ressenti les symptômes, nous avons détecté des anticorps contre ce virus chez tous ces patients. Chez *tous* les patients !

Cheng avait vraiment mis l'accent sur le mot tous, afin de marquer ce phénomène tout à fait singulier.

—Tu es en train de nous dire, questionna Patrick, que ces patients ont tous des anticorps pour contrer ce nouveau coronavirus sans pour autant avoir été infectés par celui-ci ? C'est un non-sens... Je n'y comprends rien. Normalement, c'est après un contact avec un microorganisme donné, ou à la suite d'une vaccination que nos cellules B vont sécréter des anticorps, que nous pouvons ensuite détecter dans le sérum du patient. Pourtant, ici, tous les sujets possèdent des anticorps anti-CORVI-20 dans le sang, sans jamais avoir été infectés. Je suis perplexe face à...

Patrick ne termina pas sa phrase, son cerveau cherchant déjà une quelconque explication à ce que Cheng venait de lui dévoiler. Il regardait le tableau d'un air dubitatif tout en mâchouillant nerveusement le bout de son stylo.

— Tu n'es pas le seul à te poser des questions, Patrick. Nous avons refait le test à quelques reprises pour nous assurer de la reproductibilité des résultats expérimentaux et chaque fois, nous avons obtenu le même résultat. Ces patients sont tous immunisés contre la CORVI-20, mais on ne détecte aucun génome viral dans leurs voies respiratoires et aucun n'a reçu de diagnostic d'infection au cours des dernières semaines. De même, ils n'ont pas eu de contacts avec des personnes infectées et la très grande majorité d'entre eux ne travaillent pas dans un milieu propice à la contagion. Comme cette infection affecte grandement les personnes, ces gens auraient normalement dû développer des symptômes de la maladie ; aussi, très peu de personnes infectées sont asymptomatiques. Il est pratiquement impossible que ce soit le simple fruit du hasard. Statistiquement et du point de vue épidémiologique, la probabilité que ces personnes aient toutes été infectées sans que l'on puisse détecter la présence du virus dans leurs sécrétions, et ce, malgré la très grande sensibilité des tests de dépistage, ou qu'elles aient toutes été des porteurs asymptomatiques relève du miracle. S'ils avaient effectivement été des porteurs asymptomatiques, ces sujets auraient probablement transmis le virus à leurs proches, leurs amis et leurs collègues ; on aurait vu des éclosions majeures ! Or, ce n'est pas le cas. Le fait est qu'il y a peu de cas de CORVI-20 dans ces régions.

— S'ils ont des anticorps dans le sang, en déduit Patrick, c'est qu'un corps étranger y est entré et a entraîné l'activation des lymphocytes B responsables de leur production. Qu'est-ce qui a pu entraîner la production des anticorps chez d'aussi nombreuses personnes et de façon aussi répandue à travers ces deux grands pays ? J'aimerais que quelqu'un vérifie s'il y a eu des épidémies sérieuses ou bénignes, des intoxications alimentaires importantes ou des immunisations de masse au cours des dernières années en Russie et en Chine.

Très rapidement, une jeune étudiante au doctorat nommée Lin leva timidement la main. Patrick la désigna du doigt pour lui céder la parole.

—Si vous vous souvenez bien, dit Lin, en 2019, il y a eu une vaccination de masse contre les gripes aviaires H5N1 et H7N9. Les éclosions des années précédentes avaient forcé les autorités russes et chinoises à intervenir promptement. J'ai moi-même reçu cette injection l'an dernier.

—Effectivement ! s'exclama Patrick. Je me souviens de cette campagne de vaccination. Dis, Lin, tu aurais une objection à ce que l'on teste ton sang pour vérifier si tu possèdes aussi les anticorps anti-SARS-COV-20 ? Demandez à tous nos employés qui ont reçu ce vaccin s'ils veulent bien participer à cette petite étude maison.

Tous se mirent au travail et toutes les personnes vaccinées se portèrent volontaires. On fit des prélèvements sanguins chez ces dernières pour en récupérer le plasma. C'est dans celui-ci que l'on retrouverait les anticorps d'intérêt, si anticorps il y avait. Simultanément, on prépara les plaques de 96 puits à fond plat pour les tests immunologiques *ELISA* en y déposant des antigènes du SARS-COV-20, soit des protéines retrouvées à la surface du virus et qui pourraient être reconnues par les anticorps. On demanda aussi aux personnes n'ayant pas reçu le vaccin de faire le test, afin qu'elles puissent servir de groupe contrôle. Le lendemain, les résultats furent dévoilés par un des membres de l'équipe.

—Bonjour à tous ! Nous avons testé le sang de vingt-cinq personnes, dont seize ont reçu le vaccin. Selon les résultats obtenus, sur les seize, quatorze possèdent dans leur sang des anticorps contre le nouveau coronavirus. Pourtant, aucune n'a attrapé la maladie. Les deux seules personnes qui ont obtenu un résultat négatif sont les sœurs Wei, qui travaillent à l'entretien et au nettoyage des équipements de laboratoire. Pour ce qui est des neuf personnes qui n'ont pas été vaccinées, aucune ne possède les anticorps neutralisants. Notre échantillon est faible et peu valable statistiquement, mais il n'en demeure pas moins intéressant.

—C'est quand même paradoxal, intervint Cheng. Les sœurs Wei sont originaires du Gansu, l'une des deux provinces chinoises les plus touchées par l'épidémie de CORVI-20. On aurait été tenté de croire qu'elles auraient eu plus de chances de posséder dans leur sang des anticorps contre le coronavirus.

—Elles sont donc les seules personnes vaccinées à ne pas avoir les anticorps dans leur sang. Fascinant.

L'air de se parler à lui-même, Patrick cherchait à comprendre ce qui se passait.

— Pouvez-vous leur demander de venir ici, s'il vous plaît ? fit-il.

Lorsque les deux employées furent devant lui, il leur posa quelques questions.

— Bonjour, mesdames, j'espère que vous allez bien. Tout d'abord, je vous remercie d'avoir accepté de subir le test sanguin ; cela ne fait clairement pas partie de votre description de tâches et je vous en suis reconnaissant. Si je vous ai fait venir ici, c'est que j'ai quelques petites questions pour vous. Je peux ?

— Oui, bien sûr, répondirent les deux sœurs à l'unisson.

— Vous êtes originaires du Gansu, n'est-ce pas ?

— Oui, docteur O'Brien.

On aurait dit deux automates réglées au quart de tour tellement les filles répondaient en même temps et sur le même ton.

— Est-ce que vous avez reçu le vaccin contre les deux souches de grippe aviaire, l'an dernier ?

Les sœurs se regardèrent et haussèrent les épaules, ne comprenant pas trop pourquoi elles subissaient ce petit interrogatoire impromptu. L'aînée prit la parole et dit :

— Oui, docteur O'Brien. Nous avons reçu notre injection pendant nos vacances estivales l'an dernier, lors d'un séjour dans notre village natal, près de la capitale de Lanzhou.

— Vous avez donc reçu des doses dans une des provinces les moins touchées par cette mystérieuse maladie auto-immune. Cheng, contacte des médecins et des pharmaciens dans le Gansu et le Qinghai. J'aimerais mettre la main sur des fioles du vaccin contre les gripes aviaires s'il en reste encore. J'aimerais aussi avoir des fioles provenant des stocks de la ville de Pékin et de quelques provinces où les cas de thromboses sont élevés. Il semble y avoir une corrélation intéressante entre l'endroit au pays où les gens ont été vaccinés et le nombre de thromboses veineuses cérébrales.

Subrepticement, Mei-Li, qui s'était faite très discrète lors des réunions des derniers jours, quitta la salle et se rendit dans un escalier de secours à l'autre bout de l'immeuble. Elle sortit son téléphone portable secret et tapa frénétiquement des messages. Nul doute, ce dont elle venait d'être témoin avait semé de la peur, pour ne pas dire de l'angoisse, chez elle.

Quelque part à Ottawa, dans un joli appartement du centre-ville, des vêtements jonchaient le sol, quelques objets, dont une lampe de chevet, étaient renversés sur les meubles de la chambre à coucher et de la vaisselle sale traînait sur la table et le comptoir de cuisine. Une sonnerie de téléphone se fit entendre. Un homme dans la trentaine à la longue barbe brune aux reflets roux, au corps musclé et à la peau parsemée de tatouages, saisit l'appareil et répondit.

— Oui, allo !

— Eh... Bonjour... fit entendre une voix de femme à la fois hésitante et surprise. Je ne comprends pas, j'ai dû faire un mauvais numéro. Mathilde ?

— Mathilde ne peut pas vous parler en ce moment, puis-je prendre le message ?

— Mais qui êtes-vous ? Où est ma fille ?

Mathilde Durand ouvrit l'œil, tirée de son sommeil par la conversation qui avait lieu dans sa chambre.

— Juste un instant, madame. Elle est là et se réveille à peine.

Julien Scott, l'amant de Mathilde, plaça sa main sur le combiné, regarda sa douce d'un air désesparé et lui dit :

— C'est un appel pour toi. Je ne sais pas qui c'est, mais la dame semble être sur le point de piquer une crise de nerfs et d'appeler les flics. Tu veux bien le prendre ?

Sur ce, il lui remit le téléphone et fila vers la douche. Mathilde ne put s'empêcher de lui regarder les fesses, bien bronzées et au galbe frisant la perfection. Elle aimait la compagnie de ce jeune homme. Ses prouesses au lit rendaient leurs rencontres mémorables, et leurs nuits bien courtes. Elle amena le téléphone à son oreille et entama la conversation.

— Bonjour, Mathilde Durand à l'appareil. Comment puis-je vous aider ?

— Mathilde ! Dieu soit loué. J'ai eu une de ces peurs ! Qui est cet homme qui a répondu à ton téléphone de si bonne heure ?

— Bonjour, maman ! Mince alors, tu te rends compte que tu me poses des questions sur mes fréquentations alors que j'ai plus de cinquante ans ? badina Mathilde. C'est un ami ; voilà tout ce que tu as besoin de savoir, petite maman trop curieuse.

—Oui, désolée ma puce, une mère demeure une mère toute sa vie. Tu le saurais si tu avais eu des enf...

—Maman, interrompt sèchement Mathilde, nous avons convenu de ne plus aborder ce sujet. Que puis-je faire pour toi ? Papa et toi allez bien ?

—Oui, nous allons bien. En fait, non, ça ne va pas. Cette histoire de pandémie nous fout les jetons. Dis-moi que tu vas revenir en France ; nous serions rassurés, ton père et moi, si nous t'avions près de nous.

—J'aimerais bien, mais nous sommes débordés au boulot. Il y a justement plein de ressortissants français au Canada qui se posent des questions, qui veulent savoir si on peut les aider, s'ils pourront prendre l'avion pour revenir en France, si c'est sécuritaire de rester au Canada, si leur permis de travail ou d'études sera toujours valide s'ils devaient quitter prématurément le pays... C'est vraiment le bordel, crois-moi.

—Je comprends, mais de grâce, donne-nous des nouvelles de façon plus régulière. Avec tout ce qui se passe dans le monde, je veux être informée du moindre changement.

—Oui, maman, je te le promets ! Je dois te quitter, car il faut justement que je me rende à l'ambassade. Dis bonjour à papa et fais-lui un beau câlin de ma part. Bisou, bye !

—Bonne journée, Mathilde ! répliqua Catherine, mais sa fille avait déjà raccroché.

Mathilde lança sans ménagement le téléphone sur le lit avant d'aller rejoindre son fougueux étalon sous la douche pour une courte, mais intense et satisfaisante séance de baise. Bien plus que la caféine, le sexe garantissait toujours un excellent début de journée

\*\*\*

Dans les bureaux de Santé Canada, tous étaient déjà en état d'alerte à la suite de l'annonce des premiers cas de CORVI-20 déclarés au pays. Les villes de Montréal, Toronto et Vancouver étaient déjà officiellement touchées, mais on suspectait aussi l'arrivée de cas positifs dans la ville de Québec en raison de l'admission d'un touriste possiblement contaminé dans un hôpital de la région. Un touriste chinois séjournant au Château Frontenac dans le Vieux-Québec avait effectivement été conduit d'urgence à l'hôpital. L'homme éprouvait

de graves difficultés respiratoires qui avaient commencé à se manifester plus tôt dans la journée. Les résultats des tests n'étaient pas encore parvenus jusqu'aux bureaux de Santé Canada, mais déjà, on craignait le pire. Les employés de l'hôtel avaient été informés de la situation et placés en isolement préventif.

Réunis d'urgence, les principaux intervenants de Santé Canada discutaient des stratégies à envisager pour tenter de contrer la propagation du virus au sein de la population canadienne. Thomas O'Brien, médecin en chef, spécialiste en santé publique et responsable du dossier, s'adressa à ses collègues en ces termes :

— Vous savez tous pourquoi nous sommes ici aujourd'hui. Bien qu'un océan nous sépare de l'Asie, le SARS-COV-20 a réussi à s'introduire au Canada, dans plusieurs grandes villes où la densité de population est élevée, et donc, où les risques de transmission n'en sont que plus grands. Il est primordial que nos équipes soient bien informées et préparées pour faire face à la situation. Il est impératif que tout le personnel médical canadien reçoive des directives claires concernant la façon d'intervenir auprès de patients infectés. Ils doivent avoir accès à tout l'équipement de protection individuelle mis à leur disposition et le porter correctement. Aussi, ils doivent isoler adéquatement tous les patients infectés ou suspectés de l'être. Pour l'instant, voici ce que nous savons à propos de ce virus et de ses conséquences. Il s'agit d'un *Coronaviridae* à génome ARN simple brin à polarité positive. Comme tous les *Coronaviridae*, il possède une enveloppe lipidique autour de sa capside protéique, ce qui le rend plus vulnérable aux désinfectants et antiseptiques à base d'alcool. Il est aussi peu résistant dans l'environnement ; on parle d'une stabilité de quelques heures sur les surfaces ou les objets. La transmission se fait par gouttelettes et par aérosols. Le simple fait pour une personne contaminée de respirer, parler, chanter, éternuer, tousser ou bâiller en présence d'un autre individu est suffisant pour le contaminer. La transmission est facilitée dans les endroits clos, mal aérés et où les gens sont regroupés. On parle ici des salles de classe, des milieux de travail, des transports en commun, des restaurants, des bars, des lieux de loisirs, des salles d'entraînement, des amphithéâtres et des lieux de culte. Tous ces endroits sont considérés comme des milieux multiplicateurs. Dès qu'une personne est infectée, la période d'incubation est de deux à trois semaines. Ceci est embêtant, car un individu peut être infecté, mais ne pas éprouver de

symptômes majeurs avant plusieurs jours... Il peut donc transmettre l'infection jusqu'à environ une semaine après l'entrée du virus dans les cellules épithéliales de son tractus respiratoire supérieur. Le virus migre ensuite dans les voies respiratoires inférieures et c'est là que les dommages sont causés. Il entraîne une violente réponse inflammatoire, ce qui provoque l'accumulation de liquide dans les poumons et une détresse respiratoire sévère, qui peut s'avérer létale. Selon les dernières données que nous avons obtenues, le facteur de dispersion  $R_0$  de ce virus serait de quatre. Donc, théoriquement, une personne infectée peut en infecter quatre autres. Pour ce qui est des symptômes, on compte trois phases distinctes. Après la période d'incubation qui peut varier de 7 à 21 jours suivant l'infection, le patient aura des maux de gorge, des nausées et une perte d'appétit. Deux semaines après l'apparition des premiers symptômes, la toux commencera et sera accompagnée de fortes fièvres et d'une vision trouble. Puis, après trois semaines, la toux s'aggravera et la respiration deviendra très difficile. Le patient sera amorphe et une cyanose sera visible sur la peau. Si aucun traitement n'est administré, les chances de survie du malade sont de 60 %. Avec des soins attentifs et une intervention rapide, on augmente les chances de survie à plus de 90 %. Mais soyez conscients d'une chose... Même si les chances de survie sont de 90 %, il n'en demeure pas moins que 10 % des personnes infectées meurent. Si on ramène cette situation à l'échelle de la population canadienne, cela signifie qu'advenant un scénario catastrophique où 100 % des Canadiens seraient infectés, nous compterions plus de trois millions de décès. Et je pourrais ajouter que ce pourrait être plus, car les systèmes de santé s'écrouleraient ; il y aurait une pénurie de ventilateurs, d'équipements médicaux de pointe, un manque d'oxygène, de médicaments, d'anesthésiant, et j'en passe. Faute de soins adéquats, le taux de mortalité pourrait atteindre 20, 30, et même, 40 %. Heureusement, nous n'en sommes pas encore là. La Chine semble avoir réussi à circonscrire la maladie à deux régions. Il faudra donc apprendre de leur expérience pour limiter les dégâts ici.

Soudain, un employé de Santé Canada entra en trombe dans la salle et tendit une tablette électronique à son supérieur.

—Docteur O'Brien, voici un rapport préliminaire provenant des hôpitaux où les patients atteints de la CORVI-20 ont été placés en isolement. Ce sont tous des touristes chinois qui étaient en vacances au



Canada depuis environ deux semaines. Chacun a visité plusieurs lieux touristiques, que ce soit des musées, des salles de spectacles, des restaurants, des cinémas, des bars et des hôtels. On parle, pour l'instant, d'une soixantaine de cas répartis dans quatre grandes villes.

— Je veux que l'on contacte immédiatement les services de santé publique des villes concernées. On doit faire une étude épidémiologique rapide pour déterminer qui a été en contact avec les malades. On doit placer tous ces gens en isolation préventive et au moindre signe ou symptôme, il faudra les transporter à l'hôpital pour leur prodiguer les soins adéquats.

Thomas commençait à se demander si cette histoire allait dégénérer, mais il se devait de garder son calme habituel. Il demanda à ce que l'on contacte le bureau du premier ministre du Canada, Justin Trudeau, pour l'informer de la situation et lui demander de prendre des mesures exceptionnelles pour limiter l'arrivée au pays de voyageurs potentiellement infectés.

— J'aimerais aussi recevoir plus d'informations sur la provenance exacte de ces touristes chinois. Que l'on contacte également nos homologues américains et européens pour savoir s'ils ne sont pas aux prises avec les mêmes problèmes que nous. Quelques-unes de leurs plus grandes villes semblent aussi être touchées et je suis curieux de savoir si les personnes atteintes du virus ne sont pas des voyageurs étrangers, particulièrement des gens en provenance de Chine.

\*\*\*

Pendant que le président Trump s'égosillait sur toutes les tribunes télévisées à minimiser la gravité de la pandémie naissante, les Américains se ruaient dans les centres commerciaux pour y faire des provisions de nourriture et aussi, d'armes à feu, car plusieurs escarmouches avaient éclaté aux quatre coins du pays de l'Oncle Sam. On se chamaillait pour mettre la main sur les derniers sacs de pâtes alimentaires, les dernières boîtes de conserve de chili et les dernières boîtes de munitions. Dans toute cette commotion, des gens se faisaient voler leurs sacs de provisions à la sortie de l'épicerie ; un spectacle désolant. Pendant ce temps, d'autres se précipitaient dans les stations-service pour faire le plein de carburant. Aucune pénurie n'avait été annoncée, mais par leurs actions irréflechies, ils en créaient une de toutes pièces.

C'est à travers cette nouvelle Amérique à fleur de peau que Sofia Rojas continuait, jour après jour, à se rendre au travail. Après les villes de New York, Los Angeles et Chicago, ce sont celles de Seattle, Las Vegas, Miami et Washington que l'imparable maladie frappa. Comme les bureaux de la CIA se trouvaient à proximité de la capitale américaine, Sofia ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine forme de peur d'autrui, une crainte incontrôlable face à cet ennemi invisible qui pouvait être véhiculé par ses amis, ses collègues, ses voisins ou par de parfaits inconnus avec lesquels elle interagissait ou entraînait en contact. Habitée de lutter contre une autre forme de virus, informatiques, ceux-là, elle éprouvait de l'impuissance face à ce très virulent coronavirus. Les virus informatiques pouvaient causer de sérieux problèmes, mais ils provoquaient très rarement la mort de milliers d'êtres humains. Qu'à cela ne tienne, elle se rendait tout de même au boulot et tentait, à sa façon, de rendre le monde qui l'entourait plus sécuritaire.

Elle n'avait pas encore eu le temps de retirer son manteau que déjà, un des membres de son équipe spécialisée en cybersécurité l'interpellait. Rajesh Syed était né à Seattle de parents ayant quitté l'Inde pour fuir les violences contre les Indiens de confession musulmane. Homme de petite taille, chétif, mais d'une intelligence exceptionnelle, il était un génie en informatique et en physique, en plus de posséder une culture générale hors de l'ordinaire.

— Sofia, lança-t-il, on a un développement majeur dans l'affaire des cyberattaques survenue au début de l'année contre l'OMS et les autres institutions.

— Une bonne nouvelle, j'espère. De quoi s'agit-il Raj ?

— Un de nos informateurs de Moscou nous a révélé l'emplacement d'un site où des dizaines de pirates, dont certains parmi les meilleurs d'Asie et d'Europe, passent des heures à attaquer des réseaux informatiques pour le compte du gouvernement russe. Fort possible qu'il s'agisse du groupe qui a dirigé les attaques contre l'OMS, le CDC et les autres. La désactivation des communications et l'effacement de certains fichiers qui contenaient des informations importantes sur la propagation du virus d'origine chinoise pourraient avoir fait en sorte que des organismes comme l'OMS ou GeoSentinel n'aient pas pu communiquer à temps avec les autorités des autres pays pour limiter l'arrivée de voyageurs infectés sur leur territoire. Si on regarde les traces laissées par les cyberattaques, si infimes soient-elles, on voit

que depuis plusieurs semaines, il y a eu des tentatives, parfois vaines, parfois fructueuses, pour accéder aux serveurs et aux données des organismes ciblés. Au départ, je crois qu'ils testaient les systèmes de défense, mais lorsqu'ils ont trouvé des failles, ils les ont exploitées avec beaucoup d'efficacité.

— C'est une excellente piste, mais il me faut des preuves, pas de simples suppositions ou coïncidences. Il faut que cet agent russe infiltre ce milieu et nous fournisse plus de renseignements concrets. Ces espions sont généralement grassement payés, donc j'exige des résultats.

— Je lui envoie ta demande à l'instant, promet Rajesh.

Sofia reçut alors un message texte de Gabriela et mit fin à sa conversation avec son malingre collègue d'un simple hochement affirmatif de la tête. Le message disait : *L'imbécile de Trump s'est enfin décidé à fermer les frontières... cabron !*

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Gabriela ne portait pas le président américain en haute estime. Étant une femme homosexuelle et hispanophone, elle avait décidément peu de choses en commun avec cet homme misogyne, rétrograde, menteur et manipulateur qui tentait de faire construire un mur tout le long de la frontière américano-mexicaine.

L'administration de ce président avait mis plus d'une semaine après l'éclosion des premiers cas avant d'interdire les vols non essentiels entre les États-Unis et le reste du monde. Certes, l'aspect économique devait avoir pesé lourd dans la balance décisionnelle, car cette mesure allait coûter des milliards de dollars, au pays, mais avec les pressions des services de santé, du CDC et de l'OMS, il était temps d'agir. En fait, il était peut-être malheureusement déjà trop tard.

## Chapitre 4

Avril 2020

*Mesdames et messieurs, bonjour. Aujourd'hui, aux informations, voici les grands titres et ce qui a attiré notre attention. Plus d'un mois après la découverte des premiers cas de CORVI-20 en France et ailleurs en Europe, le bilan s'alourdit partout dans l'Hexagone. On dénombre en moyenne plus de 5000 cas par jour à travers tout le pays et les morts se comptent par dizaines. Plusieurs personnes lui reprochant d'avoir réagi trop tardivement, le président de la République française, Emmanuel Macron, a décrété de nouvelles mesures d'urgence pour tenter d'endiguer la progression du virus sur le territoire. Il emboîte donc le pas et imite les pays ayant fermé leurs frontières aux voyageurs étrangers. Il est donc maintenant impossible de revenir ou de quitter la France par avion et les contrôles routiers seront plus serrés. Les déplacements devront être jugés essentiels pour être autorisés par la Gendarmerie nationale. Un confinement complet sera établi à partir de demain soir. Cela signifie que tous les commerces non essentiels devront fermer leurs portes, que les rassemblements seront interdits et que les écoles seront closes pour une période indéterminée. Le port du masque sera rendu obligatoire dans les milieux de travail, dans les transports en commun et dans tout endroit où la distanciation sociale ne sera pas possible ; on parle d'une distance de deux mètres entre les personnes. Aussi, les étudiants devront être scolarisés à la maison. L'enseignement se fera de façon virtuelle jusqu'à nouvel ordre et du matériel informatique sera mis à la disposition des familles qui en auront besoin. Aussi, et bien que cela ne figure pas encore dans les plans à court terme, le président Macron n'exclut pas la possibilité qu'un couvre-feu soit instauré dans les jours ou heures à venir, si la situation continue de se dégrader. Les hôpitaux français sont déjà sous pression, car le matériel médical, surtout les respirateurs, commence à manquer et le personnel soignant est appelé à faire des heures supplémentaires pour pallier un afflux incessant de malades.*

Incapable d'en entendre davantage, Catherine appuya sur la touche de mise en sourdine de la télécommande du téléviseur. Le

bulletin de nouvelles quotidien devenait de plus en plus anxiogène. Elle s'était habituée, si on peut vraiment s'y habituer, aux mauvaises nouvelles touchant la famine en Afrique, la guerre et les conflits au Moyen-Orient, les changements climatiques qui provoquent des pluies diluviennes ou des sécheresses détruisant les récoltes, mais cette menace de coronavirus devenait trop concrète, trop réelle et se rapprochait dangereusement. Aussi réelle que les attentats terroristes de 2015 qui avaient fait 130 morts et quelque 350 blessés. Que cela se passe à mille lieues de chez elle l'attristait, mais ne l'inquiétait guère. Or, que ça se produise maintenant, dans son quartier, faisait de sa vie un véritable cauchemar.

— Michel, je commence à être vraiment inquiète. Avec ces nouvelles annonces, la situation va s'envenimer davantage dans les rues de la ville. Il y a déjà tellement de pagaille et de grabuge, qu'il apparaît évident que ces menaces de confinement et de couvre-feu ne feront qu'attiser la colère des Parisiens.

— Ces mesures sont nécessaires, ma chérie. Agréables pour personne, mais tout de même nécessaires. Ce virus se propage plus rapidement que la grippe espagnole et nous devons trouver des moyens pour le contrer. Nous avons accès aux meilleurs médecins au monde, les soins apportés sont plus efficaces qu'à l'époque des épidémies passées et les scientifiques vont trouver une solution.

— Je veux bien te croire, mais que feront les millions de gens qui seront sans travail ? Comment s'y prendront-ils pour se nourrir et pour prendre soin de leurs enfants ? Je crains que ces décisions et leurs répercussions n'entraînent encore plus de souffrance et de problèmes que le virus lui-même.

Michel allait répondre à sa tendre épouse quand du bruit en provenance du corridor parvint à ses oreilles. Il se leva et se dirigea vers la porte pour savoir ce qui causait tout ce brouhaha. Avant d'ouvrir, il regarda par le judas optique pour s'assurer qu'il pouvait le faire en toute sécurité. Il vit quatre hommes passer rapidement devant lui tout en poussant deux civières et de l'équipement médical. Il s'agissait d'ambulanciers qui marchaient en direction de l'appartement des Meunier. Avant de frapper à la porte, ils revêtirent des gants de nitrile, une blouse de protection par-dessus leurs vêtements, placèrent et ajustèrent un masque à haut pouvoir filtrant sur leur visage et mirent des lunettes de sécurité. Une fois tout leur attirail en place, ils frap-

pèrent en appelant les occupants. Comme ils n'obtinrent aucune réponse, ils enfoncèrent la porte avec force et entrèrent dans le logis. Curieux, plusieurs voisins attirés par le bruit se pointèrent timidement le nez hors de leur appartement pour regarder la scène. Après quelques minutes, les ambulanciers sortirent des lieux en portant Henri et Jacqueline Meunier sur des brancards. En piteux état, les deux avaient le visage recouvert d'un masque à oxygène. Lorsqu'ils défilèrent devant lui, Michel remarqua leur teint bleuté, signe sans équivoque que leur taux d'oxygène sanguin était très faible.

— Libérez le passage, je vous prie ! cria l'un des ambulanciers.

Alors que ces derniers attendaient que s'ouvre la porte de l'ascenseur, Michel, enhardi, abandonna son poste de vigie derrière le judas et aborda l'un des hommes pour savoir ce qui se passait. Le pauvre reçut une réponse qui sema l'effroi dans son esprit.

— Nous avons reçu un appel d'urgence d'une dame dont la voix était très faible et qui était accablée d'une forte toux. Nous craignons que ce soit la CORVI-20. Vous devriez aller passer un test si vous avez été en contact avec ces deux-là. Cette infection est hautement contagieuse ; ne courez pas le risque d'en être vous aussi victimes.

Puis les ambulanciers disparurent derrière les portes de l'ascenseur. Jamais les Meunier ne reviendraient ennuyer les Durand avec leurs histoires, car c'était la fin de la leur. Michel revint chez lui et alla trouver Catherine.

— Les Meunier sont gravement malades, lui annonça-t-il. Ils viennent de quitter l'immeuble pour l'hôpital. Nous devons aller passer un test de dépistage pour la CORVI-20, car nous les avons côtoyés à leur retour du Japon.

— Oh, mon Dieu ! Quelle mauvaise et triste nouvelle. Partons !

Ils prirent un léger manteau, un masque et leurs cartes d'identité, puis se rendirent promptement vers la bouche de métro la plus près. De là, ils prirent le chemin de l'hôpital. Le métro n'était plus aussi achalandé que par le passé. Que ce soit la crainte d'être infecté, le faible nombre de touristes ou le fait que les écoliers devaient rester à la maison, tous ces facteurs expliquaient l'inhabituelle situation.

Une fois rendus à la clinique de dépistage, les Durand durent subir le très désagréable prélèvement effectué à l'aide d'un long écouvillon stérile. Ce dernier, après avoir été utilisé pour racler des cellules au fond de la gorge, était introduit dans une narine, où on frottait dou-

cement l'épithélium situé au niveau du nasopharynx. La procédure ne durait que quelques secondes, mais était douloureuse et les résultats ne seraient connus que dans les 24 à 48 prochaines heures.

Cette nuit-là, Catherine ne put fermer l'œil. Elle craignait pour la vie de son conjoint et la sienne, pour la survie de ses voisins, ainsi que pour la santé et la sécurité de sa fille qui vivait à plusieurs milliers de kilomètres d'elle.

Après cette nuit blanche dont il se serait bien passé, le couple obtint les résultats du test par courriel. Les deux retinrent leur souffle avant d'ouvrir le message. Le suspense ne dura guère longtemps et le diagnostic fut sans appel : *positif*. Une note leur mentionnait de rester à leur domicile, de s'isoler et de ne voir personne. Ils devaient aussi fournir la liste des personnes et des lieux qu'ils avaient fréquentés au cours des derniers jours. En cas d'apparition de symptômes, ils devaient se rendre à l'hôpital sans tarder tout en évitant d'utiliser les transports en commun.

Catherine fondit en larme. De toute la journée, les deux vieux amoureux ne dirent mot, préférant rester dans les bras l'un de l'autre. Voilà qu'à présent, ils n'avaient plus de contrôle sur leur destinée.

\*\*\*

Jian Zhào, le pugnace ami journaliste de Patrick O'Brien, enquêtait sur les origines de la pandémie et avait été dépêché au Ganzu par son rédacteur en chef pour tenter de trouver des réponses quant à l'origine du virus et aux moyens mis en place pour en contrôler la propagation. Les deux provinces chinoises du Ganzu et du Qinghai avaient été identifiées comme étant les endroits où l'infection avait commencé. On en connaissait toutefois très peu sur l'origine exacte du virus. Les services de santé chinois avaient envoyé un communiqué attestant qu'il s'agissait d'une zoonose, soit une infection d'origine animale qui aurait été transmise à l'homme par des contacts étroits avec des animaux ou après avoir consommé leur viande. Les marchés où l'on vendait des animaux exotiques (pangolins, chauve-souris, serpents, singes) et domestiques (canards, poules, cochons, chiens, chats), tous entassés dans une grande promiscuité, semblaient être des endroits logiques et propices au développement d'une nouvelle souche virale pathogène. Après tout, plusieurs épidémies et intoxications alimen-

taires de grande ampleur n'avaient-elles pas pris naissance dans ces marchés humides par le passé? C'est donc là que Jian effectuerait ses premières recherches.

Il couvrit son visage d'un masque chirurgical, puis quitta sa chambre d'hôtel pour se diriger vers l'un de ces marchés. Il se promenait parmi les étals où les commerçants exposaient leur marchandise. Des effluves d'urine et d'excréments pestilentiels émanaient des cages dans lesquelles étaient enfermés des centaines d'animaux. L'urine, les excréments et le sang des bêtes abattues sur place se mélangeaient dans les caniveaux et formaient une espèce de pâte aussi visqueuse que malodorante qui attirait les insectes et la vermine, dont de gros rats. Malgré la pandémie qui sévissait, le marché grouillait de consommateurs venus chercher des denrées que l'on ne pouvait se procurer ailleurs. On pouvait y trouver plusieurs produits insolites utilisés en médecine traditionnelle, comme des vésicules biliaires d'ours, des ailerons de requin ou des écailles de pangolin. Plusieurs produits et objets étaient issus d'un trafic international illégal, mais les autorités locales préféraient fermer les yeux. Si elles menaçaient de leur remettre une amende ou de confisquer leur marchandise, plusieurs commerçants leur versaient un pot-de-vin pour acheter leur silence. Le salaire des policiers et des inspecteurs n'étant pas faramineux, ils se laissaient facilement soudoyer et c'est ainsi que le trafic se poursuivait sans entraves.

Jian posa des questions aux vendeurs, aux marchands et aux consommateurs, mais n'obtint que des bribes de réponses. Peu ou pas d'employés du marché avaient contracté l'infection, donc il semblait de moins en moins probable que l'infection y ait pris naissance. Selon leurs dires, les familles de tout ce beau monde étaient en bonne santé. Sûrement qu'à force de travailler dans un tel environnement, les propriétaires des lieux avaient développé un système immunitaire à toute épreuve.

Toujours plausible, la piste ou l'hypothèse des marchés humides devenait néanmoins de moins en moins probable. Les observations faites sur le terrain semblaient pointer dans une direction différente, mais le journaliste ne savait pas vraiment laquelle pour l'instant. Il décida donc de quitter ce marché nauséabond. C'est là qu'il eut l'idée de se rendre en voiture dans l'un de ces nouveaux hôpitaux construits en toute hâte pour pallier le manque de places dans les établissements



de santé conventionnels, lorsque la crise sanitaire avait pris des proportions inquiétantes. Au bout de quelques heures de route, lorsqu'il se présenta sur les lieux, on lui en refusa l'accès sous prétexte que la zone était classée à haut risque de transmission. Il eut beau mentionner qu'il était journaliste, rien n'y fit. Même qu'après avoir pris connaissance des raisons de sa visite, on lui intima de partir avec beaucoup plus d'insistance.

Il s'exécuta et regagna sa voiture, qu'il gara non loin de là. Par la suite, il revint à proximité tout en demeurant hors de la vue des gardes de sécurité qui lui avaient barré la route quelques instants plus tôt, bien tapi entre une échoppe délabrée et un restaurant miteux. De là, il pourrait observer l'hôpital tout en évitant d'être repéré. Il tenterait de s'infiltrer dans le bâtiment un peu plus tard, après la tombée de la nuit. Pendant ces quelques heures passées à épier les allées et venues des véhicules qui arrivaient ou quittaient l'hôpital, il nota un phénomène inattendu. Si seulement quelques ambulances s'étaient présentées sur place, un nombre anormalement élevé de gros camions de marchandise et de véhicules militaires entraient dans le stationnement, pour ensuite se diriger vers l'arrière de l'immense édifice.

Vers les 4 heures du matin, le reporter profita du couvert de la nuit pour s'aventurer aux abords du centre hospitalier. Il évita l'entrée principale et tenta de trouver une porte moins bien surveillée. Au bout d'un moment, il en vit une, un peu plus loin, où personne ne montait la garde. La porte s'ouvrit et deux types sortirent, visiblement pour aller fumer une cigarette. Ils portaient des uniformes médicaux bleus comme on en voit dans la plupart des hôpitaux. Il s'agissait fort probablement de médecins, d'infirmiers ou d'inhalothérapeutes qui s'accordaient une pause.

Pendant que les deux types s'éloignaient en discutant, Jian en profita pour s'introduire dans l'établissement. Sur sa droite, il vit des uniformes et des sarraus blancs. Il en revêtit un dans l'espoir de passer incognito, puis longea un long couloir avant d'atteindre une grande pièce où il put apercevoir une centaine de lits, dont à peine une vingtaine étaient occupés. Dans une petite pièce plus loin, quatre ou cinq personnes étaient placées sous respirateurs. Il se serait attendu à en voir beaucoup plus. Après tout, cet hôpital n'avait-il pas été construit pour accueillir des milliers de malades qui ne pouvaient obtenir de soins dans les cliniques régulières ? Le journaliste poursuivit son che-

min et s'infiltra dans un autre couloir qui débouchait sur une très vaste salle, une sorte d'entrepôt où étaient entassés de larges conteneurs en métal et des milliers de boîtes en carton enveloppées de pellicule plastique. Jian s'en approcha et, à l'aide d'un petit couteau de poche qu'il traînait en permanence sur lui, en ouvrit quelques-unes. Il y trouva des boîtes de masques chirurgicaux, de jaquettes, de gants, de seringues, de respirateurs et plein d'autres objets qu'on retrouve normalement dans un hôpital.

C'est lorsqu'il ouvrit la porte d'un conteneur en métal qu'il resta bouche bée. Des armes et des boîtes de munitions emplissaient tout l'espace. Si des armes étaient dissimulées dans tous les conteneurs entassés dans l'entrepôt, il y en avait assez pour déclencher une guerre. Pourquoi garder un tel arsenal en ce lieu ? Alors qu'il refermait doucement la porte du conteneur, Jian entendit quelqu'un qui approchait. Il fit quelques pas vers l'arrière, mais trébucha sur des câbles électriques qui jonchaient le sol, ce qui lui fit échapper son canif. En tombant sur le béton, l'arme blanche produisit un bruit suffisamment fort pour attirer l'attention du garde qui patrouillait dans les environs.

— Qui est là ? Veuillez vous identifier ! cria l'homme en s'amenant sur place.

Visiblement nerveux, il avait déjà la main sur le pistolet accroché à sa hanche droite. Jian se pencha lentement, le plus silencieusement possible, et saisit son couteau, qu'il lança ensuite dans un autre coin de la pièce. Le son ainsi provoqué attira le gardien loin de la cachette de Jian. Alors que l'employé marchait vers la source du bruit, il appela des renforts via sa radio bidirectionnelle. L'intrus savait qu'il devait vite quitter les lieux avant qu'il ne soit cerné. Il réussit à gagner le couloir par lequel il était entré sans être repéré.

Alors qu'il mettait un pied à l'extérieur, il entendit de nombreux bruits de pas provenant du bout du couloir. On courait à sa suite. Sans plus tarder, il prit ses jambes à son cou et alla jusqu'à sa voiture. Derrière lui, ses poursuivants gagnaient du terrain et l'enjoignaient à s'arrêter immédiatement. N'ayant nullement l'intention d'obtempérer, il inséra la clé dans le contact, fit vrombir le moteur et appuya avec force sur l'accélérateur. Les pneus soulevèrent un épais nuage de poussière tandis que la voiture s'éloignait. Le soleil pointerait bientôt à l'horizon et Jian savait pertinemment qu'on se lancerait à ses trousses. Il roulait à vive allure depuis un peu plus de 20 minutes lorsqu'il aper-

cut, au loin, un barrage routier érigé par les forces de l'ordre. On avait dû signaler sa présence et la description de son véhicule, une belle bagnole neuve de marque *Nissan Silphy* bleue. Le journaliste effectua un demi-tour qui entraîna un concert de klaxons de la part des automobilistes qui n'approuvaient guère la manœuvre. Tout ce boucan attira l'attention de policiers, faisant que deux auto-patrouilles partirent à la poursuite du fautif. N'étant clairement pas un pilote automobile professionnel, ce dernier tenta de naviguer tant bien que mal parmi les nombreux véhicules et habitants de la ville, mais se rendit bien vite compte qu'il ne pourrait aller bien loin. Il abandonna donc son véhicule et poursuivit sa route en empruntant de petites ruelles où il se cacha en espérant que les policiers perdent sa trace. Il s'était dissimulé sous des sacs à ordures amassés derrière des tonneaux d'huile usée. Il entendait les policiers courir tout près et des gens qui donnaient des indications visant à le localiser. Est-ce que sa planque allait tenir le coup et si oui, pour combien de temps ?

À quelque 1500 kilomètres de là, à Beijing, Patrick O'Brien, Cheng Zhu et leur équipe continuaient leurs travaux sur la mystérieuse corrélation entre les vaccins contre la grippe aviaire, les régions où ils étaient administrés et les thromboses veineuses cérébrales. Ils avaient réussi à obtenir des vaccins de différentes provinces. Les vaccins étaient de type sous-unitaire, ce qui signifie qu'ils ne contenaient que des protéines particulières, spécifiques aux virus ciblés. O'Brien et Zhu avaient aussi demandé des rapports d'étude sur ces campagnes de vaccination menée au *Chinese Center for Disease Control and Prevention*, mais n'avaient obtenu aucune réponse à cet effet jusqu'à maintenant.

— Cheng, quels sont les résultats des analyses effectuées sur les différents vaccins ? demanda Patrick à son collègue et ami.

— Nous avons des résultats extrêmement intéressants, mais qui soulèvent davantage de questions. Je t'explique. Nous avons placé des échantillons de ces vaccins qui ont été préalablement dénaturés à la chaleur dans les puits d'un gel de polyacrylamide. Après avoir appliqué un courant électrique sur le gel, les protéines y ont migré et se sont séparées les unes des autres en fonction de leur taille. Plus une protéine est petite, plus elle se déplace rapidement à travers les pores du gel et...

—Cheng, s’impatiente Patrick, je connais parfaitement bien cette technologie utilisée en biologie moléculaire ; alors, viens-en au fait, je t’en prie.

—Désolé, docteur O’Brien, s’excusa Cheng en vouvoyant intentionnellement son camarade, je voulais profiter de ce moment pour faire de l’enseignement auprès des nouveaux membres du laboratoire qui sont étudiants à la maîtrise. J’irai donc droit au but. Pour les vaccins utilisés dans les provinces du Ganzu et au Qinghai, nous avons observé deux protéines distinctes correspondant à celles des virus des gripes aviaires H5N1 et H7N9. Jusque-là, tout est normal. Ces protéines sont celles que l’on espérait trouver. Là où c’est bizarre, c’est lorsque nous faisons la même expérience avec des vaccins qui nous ont été envoyés des autres provinces chinoises. Dans ce dernier cas, on détecte une troisième protéine assez étrange dans le gel, ce qui signifie qu’une protéine supplémentaire a été ajoutée aux vaccins, et que ladite protéine a induit, chez les patients, une réponse immunitaire qui les protège contre un microorganisme non identifié. C’est là que ça devient particulièrement intrigant...

Cheng interrompit son explication, tant pour y ajouter une touche dramatique que pour capter davantage l’attention de ses collègues. Il prit le temps de tous les regarder dans les yeux, jusqu’à ce que Patrick, à bout de nerfs, lui lance :

—Cesse de nous faire languir et continue !

—Nous avons effectué des études comparatives entre cette mystérieuse troisième protéine et d’autres retrouvées chez différents microorganismes pathogènes connus. Nous avons fait plusieurs nouveaux gels de polyacrylamide et des analyses en chimie analytique par spectrométrie de masse, et nous avons déterminé que la protéine excédentaire n’est nulle autre que la principale protéine de surface du SARS-COV-20, le nouveau virus responsable de la CORVI-20 qui cause la pandémie actuelle.

Cette affirmation laissa tout le monde pantois. Il s’agissait d’une bombe au niveau médical. Cheng poursuivit son explication.

—Pour le prouver, nous avons effectué des tests *ELISA* sur cette protéine et des sérums de patients qui ont reçu le vaccin à Beijing, des sérums de patients en convalescence et donc, qui ont survécu à la CORVI-20, et enfin, sur la protéine et le sérum des sœurs Wei qui elles, ont reçu le vaccin au Ganzu. Nous avons donc observé que le

sérum des personnes ayant reçu le vaccin à Beijing, c'est-à-dire celui qui renferme trois protéines distinctes, dont celle du SARS-COV-20, a réagi avec la protéine du SARS-COV-20, tout comme celui des patients en convalescence, alors que le sérum des sœurs Wei n'a pas réagi à cette protéine. Cela signifie que ces dernières, au même titre que les habitants du Ganzu et du Qinghai, n'ont pas été immunisées contre ce virus, alors que les habitants du reste de la Chine et d'une grande partie de la Russie l'ont été.

—Mais... mais...

Ne sachant que dire devant ces révélations, Patrick finit par se ressaisir.

—C'est donc dire que le virus était connu, que d'énormes quantités de protéines de ce virus ont été produites, puis placées dans certains vaccins.

—Et ce sont possiblement ces mêmes protéines qui ont provoqué des réactions auto-immunes chez certains patients, comme les thromboses veineuses cérébrales. Des complexes immuns se seraient formés à la suite du développement, par les patients, d'anticorps anti-SARS-COV-20 ayant une affinité avec certaines protéines sériques présentes dans leur propre sang, ajouta Cheng.

—C'est ce qui expliquerait que l'incidence de ces thromboses est plus élevée dans toutes les provinces chinoises, sauf dans les deux où la protéine n'est pas présente dans le vaccin. C'est majeur comme découverte. Ça veut dire que le gouvernement chinois, ou du moins les compagnies qui ont produit le vaccin connaissaient l'existence du virus et qu'ils possèdent déjà la solution pour le contrer. C'est dément ! s'exclama Patrick.

—Il faut contacter la communauté scientifique et informer les gens. La pandémie prend de l'ampleur chaque jour, des personnes meurent et des compagnies pharmaceutiques détiennent déjà l'arme qui peut freiner l'expansion de la maladie.

—Tu as raison Cheng. On doit contacter le CDC, Santé Canada et l'Union européenne de la santé immédiatement. Je vais aussi appeler Jian pour lui dire que j'ai toute une primeur pour lui.

—Ce sera fait, patron ! assura Cheng en effectuant un salut militaire de la main droite.

Patrick saisit son téléphone portable et appela Jian.

\*\*\*

Toujours terré dans sa cachette improvisée, le journaliste retenait son souffle alors que deux policiers s'approchaient en inspectant les tas d'immondices qui recouvraient la ruelle. En sueur, les deux sbires étaient armés de matraques télescopiques et se trouvaient maintenant à quelques mètres de Jian, dont la présence fut trahie par la sonnerie de son téléphone cellulaire. Il le sortit de sa poche dans l'intention de l'éteindre, mais aperçut le nom de Patrick O'Brien sur l'afficheur. Se sachant pris au piège, il répondit à l'appel afin de raconter à son ami ce qui se passait.

— Jian, j'ai toute une nouvelle pour...

Jian interrompit son interlocuteur sans prendre le temps de dire bonjour, alors que les policiers couraient dans sa direction.

— Pat, je n'ai pas beaucoup de temps, des policiers sont sur le point de m'arrêter. Je suis au Ganzu et j'ai découvert que l'hôpital qui y a été construit est en fait un énorme entrepôt où on entasse de l'équipement médical et de l'armement. Il y a quelque chose qui cloche, ici.

À l'autre bout du fil, Patrick était abasourdi par ce qu'il entendait et se sentait impuissant devant la détresse qu'il décelait dans la voix de son ami journaliste.

— Appelle le journal et mon avocat, Pat, j'ai besoin de toi. Non, ne me touchez pas, laissez-moi!!!! Non!!!!

Patrick entendit tout le chahut provoqué par l'altercation entre Jian et les policiers. Ces derniers exigèrent qu'il lâche son téléphone et qu'il se couche par terre. Le scientifique entendit un dernier bruit, tel un craquement, puis plus rien. La communication avait été interrompue. Jian allait vraisemblablement se retrouver derrière les barreaux et son ami n'y pouvait rien. Ce dernier fut soudainement pris d'une crise de panique. Les découvertes qu'ils venaient de faire au laboratoire, cette histoire étrange d'hôpital rempli d'armes, son appel à Jian... Tout cela faisait-il de lui quelqu'un qui en savait trop? Les policiers allaient sûrement retracer son appel et venir l'interroger. Que faire? Était-il en danger?

\*\*\*

DeAndre Watkins était agent de contrôle à l'aéroport Pearson de Toronto depuis plus de dix ans. Des membres de l'Agence de la santé publique du Canada avaient sollicité son aide pour connaître le manifeste des vols qui avaient amené les touristes chinois ayant souffert de la CORVI-20 en sol canadien.

— Sarah, tu as obtenu les informations que je t'ai demandées concernant les vols en provenance de la Chine et les avions qui transportaient les passagers infectés ?

DeAndre avait une voix douce et calme qui contrastait avec sa forte stature.

— Oui, je viens tout juste de recevoir l'ensemble des informations demandées ; je t'envoie le tout par courriel.

— Merci !

L'agent de contrôle ouvrit les fichiers et éplucha les informations. Très rapidement, il constata que les passagers avaient voyagé à bord de vols nolisés en provenance des provinces du Gansu et du Qinghai. Il fit immédiatement le lien entre le point d'origine des passagers et les deux provinces où avait été déclarée l'épidémie en janvier. En examinant plus en profondeur les documents, il remarqua qu'une quantité anormalement élevée d'avions avaient atterri dans plusieurs grandes villes et capitales de la planète. Selon les informations que DeAndre avait préalablement obtenues, les passagers des vols arrivés en sol canadien figuraient au nombre des heureux gagnants d'un concours organisé par des agences de voyages. Bien que ces gens n'eussent aucun souvenir d'avoir participé à un quelconque concours, les agences leur mentionnaient qu'il s'agissait d'un concours national et que chaque personne d'âge majeure était automatiquement inscrite. Une fois les gagnants rassurés et fort heureux de recevoir ce cadeau inattendu, les agences envoyaient les récipiendaires au Canada et partout ailleurs. Est-ce que tous ces vols nolisés transportaient les gagnants d'un concours ? Est-ce que tous ces avions provenant des provinces chinoises affectées par la pandémie transportaient, en fait, des incubateurs vivants du virus ? DeAndre devait de toute urgence informer les autorités sanitaires canadiennes ainsi que ses homologues américains et européens.

\*\*\*

Partout au Canada, la situation épidémiologique était catastrophique. Depuis un mois, le virus se propageait à une vitesse fulgurante et les centres d'hébergement pour personnes âgées étaient très durement touchés. L'arrivée du virus dans ces milieux de vie avait entraîné une véritable hécatombe et la maladie fauchait des vies sans que l'on puisse véritablement la stopper. Les pensionnaires, dotés d'un système immunitaire plus faible que la majorité de la population, tombaient comme des mouches. Les morts se comptaient par milliers et les morgues manquaient d'espace pour accueillir tous les corps. On devait même recourir à des camions réfrigérés pour les conserver de façon temporaire. Les membres du personnel médical, lorsqu'ils n'étaient pas eux-mêmes atteints de la maladie, étaient à bout de souffle.

En dehors des résidences pour aînés, la situation n'était pas plus rose. Comme en Europe, des milliers de personnes étaient infectées chaque jour. Le virus frappait sans distinction pour la race, l'âge ou le statut social. Personne n'était à l'abri. Le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux avaient convenu d'imposer des mesures sanitaires d'urgence extraordinaires pour juguler la pandémie. Les efforts avaient permis de ralentir la transmission, mais on dénombrait toujours plus de cas, toujours plus d'hospitalisations, toujours plus de décès. L'ensemble des provinces, ainsi que deux des trois territoires canadiens, ressentait avec effroi la puissance de ce minuscule assaillant. Pour l'instant, seul le Nunavut s'en tirait bien. Ce vaste territoire de quelque deux millions de kilomètres carrés situé tout au nord du pays et doté d'une population d'à peine 38 000 âmes avait profité de son éloignement des centres urbains et de sa faible population pour limiter au maximum le nombre de cas. Les déplacements vers ou en provenance des autres villes canadiennes avaient été interdits dès l'annonce des premiers cas. À première vue, cette situation pouvait sembler enviable, mais un aspect négatif rendait la réalité tout autre. On y éprouvait de grandes difficultés quant à l'approvisionnement en nourriture et en biens de première nécessité. La pandémie, même si elle ne les atteignait pas directement, entraînerait des répercussions inattendues sur la population. Des pénuries de médicaments, de matériel médical, de pièces pour les moteurs, de matériaux de construction, de carburant ou de tout autre objet ne pouvant être fabriqués sur place risquaient de survenir, faute de livraisons terrestres ou aériennes. Les Nunavutois étaient toutefois des gens intelligents, débrouillards et ha-



bitués à survivre en exploitant de façon durable les ressources de leur environnement. La chasse et la pêche pourraient subvenir à leurs besoins primaires.

Thomas O'Brien, ses collègues de Santé Canada ainsi que ceux de l'Agence de la santé publique du Canada travaillaient sans relâche pour protéger la population. Du moins, tentaient-ils de le faire. Que ce soit par des essais cliniques visant à utiliser des médicaments antiviraux déjà existants (comme un antiviral normalement prescrit contre la grippe), par le développement de nouveaux médicaments spécifiques au SARS-COV-20, par l'utilisation massive d'anti-inflammatoires chez les personnes ayant les pires symptômes ou par le développement de nouveaux vaccins, tout était mis en œuvre pour trouver un remède, un traitement ou un moyen de prévention de cette calamité. Des sommes colossales étaient injectées dans la recherche. Des investissements gouvernementaux et privés faisaient pleuvoir les milliards sur les industries pharmaceutiques. Le génie humain était testé comme il ne l'avait jamais été.

— L'heure est grave.

C'est par cet euphémisme que Thomas O'Brien commença la rencontre avec l'élite scientifique du pays. Les participants se tenaient à bonne distance les uns des autres, de même qu'ils portaient tous un masque et des lunettes de protection.

— Le nombre de reproductions de base du virus, le fameux  $R_0$ , a été grandement sous-estimé par nos homologues chinois. Bien que ceux-ci semblent avoir réussi à contrôler la propagation de l'infection, du fait que seulement quelques dizaines de cas sont rapportés quotidiennement depuis les deux dernières semaines, la situation en Occident est toute autre. Le  $R_0$  réel se rapprocherait, selon les dernières statistiques épidémiologiques, de 8, ce qui signifie que chaque personne infectée pourrait théoriquement en infecter huit autres. De plus, il ne faudrait pas oublier les individus qualifiés de super-propagateurs qui à eux seuls, peuvent infecter des centaines de personnes. À la cadence actuelle, un tiers de la population canadienne pourrait être infectée d'ici quelques mois et les morts se compteraient par centaines de milliers, peut-être même par millions; du jamais vu. Le taux de mortalité se situe entre 7 et 10 %, et la situation pourrait s'envenimer, car les équipes médicales ne peuvent répondre à la demande. De plus, elles sont épuisées. Et tout ça, c'est sans compter les employés

qui quittent les hôpitaux parce qu'ils ont tout simplement peur de la maladie. Aussi, nos stocks de bouteilles d'oxygène, d'équipement de protection individuelle et de respirateurs sont en baisse et l'approvisionnement est limité ; malheureusement, les producteurs ne disposent plus assez d'effectifs et de matériel pour répondre à la demande mondiale. Il faut dès maintenant commencer à penser à des mesures draconiennes pour endiguer le tout. Nous devons exiger un couvre-feu strict, un arrêt du travail dans toutes les industries où la distanciation physique est impossible et demander à ceux et celles qui le peuvent de travailler à la maison. Des mesures financières compensatoires devront vraisemblablement être versées à tous ces citoyens, mais cette partie de l'histoire n'est pas de notre ressort. Nous devons, en toute hâte, trouver les moyens les plus efficaces pour...

Thomas fut interrompu par l'un de ses collègues.

— Thomas, nous venons de recevoir un message pour le moins préoccupant de l'Agence des services frontaliers du Canada. Un certain monsieur Watkins vient de faire une découverte troublante à partir des manifestes de vols qui transportaient les touristes chinois déclarés positifs à la CORVI-20. Tous venaient des deux provinces où la pandémie a débuté. Ça, ça va. Il y a toujours un point de départ à chaque épidémie. Mais là où ça ne va pas, c'est que tous les passagers, et je dis bien tous, sans exception, étaient les gagnants d'un concours organisé par des agences de tourisme locales. Ils ont quitté leur pays à la mi-février, soit quelques semaines à peine après le début de la pandémie en Chine. Ils étaient en parfaite santé lorsqu'ils ont mis pied au Canada. Leur séjour devait être d'une durée de trois semaines et ils sont tous tombés malades, à peu de différence près, lors du début de la deuxième semaine de leur voyage. Or, ils ont tous fait escale dans une autre ville chinoise avant de prendre leur dernier vol pour le Canada. Lors de cet arrêt à l'aéroport de Beijing, qui en est un très fréquenté, ils ont fort possiblement été en contact avec des gens. Mais curieusement, aucun cas d'infection à la CORVI-20 n'a été déclaré dans cette ville.

— S'ils avaient été infectés dans leur village d'origine, ils auraient forcément transmis l'infection à des habitants de Beijing et aux membres de l'équipage, réfléchit Thomas, songeur, en tenant son menton de la main droite.

—Exactement ! Mais ce n'est pas le cas. Et toujours selon le rapport de monsieur Watkins, plusieurs autres vols nolisés, trente-cinq pour être plus précis, avec toujours deux cent cinquante heureux vainqueurs d'un concours à leur bord, ont volé en direction des principales métropoles du monde et toutes ces villes ont déclaré leurs premiers cas presque simultanément. On parle de plus de 8500 passagers ; ça semble être un concours franchement énorme, vous ne trouvez pas ?

—Ça ne peut être une coïncidence. Contactez le bureau du premier ministre !

\*\*\*

Non loin de là, dans son bureau de l'Ambassade de France, Mathilde Durand éteignait l'écran de sa tablette électronique d'une main tremblante. Elle venait de mettre fin à une conversation avec ses parents au cours de laquelle ils lui avaient appris qu'ils avaient tous deux reçu un diagnostic positif à la CORVI-20. Compte tenu de leur âge et de la précarité des soins de santé en France en cette période de pandémie, ils venaient ni plus ni moins de lui annoncer leur mort imminente.

\*\*\*

Tout comme chez leurs voisins du Nord, la pandémie frappait de plein fouet les Américains. Après les métropoles et les grandes villes, le virus s'était introduit dans les villes de taille moyenne, les villages et même les communautés rurales. Le président américain avait émis de sérieux doutes face à cette menace virale et sa trop longue hésitation avant d'agir avait entraîné une panoplie de problèmes au sein des services de santé, de l'ordre et de la paix sociale. Plusieurs de ses plus fidèles partisans continuaient de croire que cette supposée épidémie mondiale n'était qu'une manigance pour contrôler les peuples et les forcer à rester chez eux. Ils criaient haut et fort qu'il s'agissait d'un mensonge et que le tout était amplifié de façon artificielle par la presse et la télévision, tous à la solde d'un nouvel ordre mondial. Les théories du complot fusaient de toute part. Pourtant, les morts se comptaient par centaines de milliers. La criminalité était en forte hausse, de l'entrée par effraction, en passant par le vol et le meurtre ; tous ces actes

criminels surchargeaient les policiers. Dans de nombreux États, on avait dû faire appel à la garde nationale pour appuyer les efforts visant le maintien de l'ordre public.

Les problèmes de violence et la pandémie n'étaient pas les uniques soucis du peuple américain. Des dizaines de milliers de migrants provenant du Mexique, du Guatemala, du Nicaragua, du Honduras et de l'El Salvador se massaient à la frontière mexicano-américaine. Jamais les États du Texas, du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et de la Californie n'avaient vu de telles hordes à leur frontière du sud. Des camps de réfugiés étaient installés, mais il était difficile d'y faire respecter les consignes comme porter le masque, respecter la distanciation physique et se laver les mains. Il manquait cruellement de nourriture et d'eau, et les latrines étaient si infectes, qu'il ne faisait aucun doute qu'elles allaient devenir des endroits où la transmission du SARS-COV-20, mais aussi de bactéries virulentes telles *Shigella*, *Campylobacter*, *E.coli* et *Salmonella* (agents causals de la dysenterie) serait facilitée. Ils étaient donc des milliers à tenter d'entrer illégalement aux États-Unis pour fuir la pandémie, la faim et la violence. Malheureusement pour ces gens, le virus les avait accompagnés. La grande faucheuse aurait vite raison de ces milliers de pauvres gens, que ce soit par la maladie, la faim, la soif ou la violence.

\*\*\*

C'est dans le confort relatif de leur salon que Sofia et Gabriela assistaient en tristes témoins à tout ce qui se déroulait dans le monde, particulièrement dans leur pays et à la frontière du sud. Elles-mêmes immigrantes, elles auraient tant voulu venir en aide à ces pauvres bougres, leur offrir des vivres et du réconfort, mais leur propre situation était devenue somme toute précaire. Gabriela avait perdu son emploi et était confinée à la maison, tandis que Sofia partageait son temps entre les bureaux de la CIA et le télétravail. Les deux femmes ne pouvaient sortir de leur appartement après 20h, car les rues n'étaient plus aussi sûres qu'auparavant.

— C'est dégoûtant tout ce qui se passe à la frontière ! s'exclama Gabriela en essuyant une larme qui coulait sur sa joue.

— C'est une véritable tragédie humaine qui est en train de se produire. À la frontière, évidemment, mais aussi partout dans le

monde. La gravité de la situation varie d'un continent à l'autre, d'un pays à l'autre, d'une ville à l'autre, voire d'un quartier à l'autre. Les pays riches réussissent de peine et de misère à contrôler cette fichue pandémie, alors que les pays pauvres ne peuvent que constater les dégâts. Ils enterrent leurs morts dans des fosses communes ou brûlent les dépouilles dont ils ne savent plus quoi faire.

— Est-ce qu'on va s'en sortir, Sofia ? Ça ne fait que quelques mois que ce virus est apparu ici et déjà, le pays est sens dessus dessous. Tous les secteurs de l'économie fonctionnent au ralenti, plusieurs personnes se retrouvent sans emploi, l'aide gouvernementale ne suffit pas à combler ne serait-ce que les besoins fondamentaux, l'approvisionnement en nourriture est limité et j'en passe. Je te le dis, la guerre civile va éclater.

— Et tu oublies tous ces complotistes qui vénèrent notre hurluberlu de président. Ces idiots de républicains armés jusqu'aux dents sont à un *Tweet* près de tout faire péter, sous prétexte que les démocrates et le CDC sont supposément de connivence pour réaliser un coup d'État dans le but de renverser leur idole orange !

Malgré la gravité de la situation, Gabriela ne put retenir un petit rire nerveux à la suite de ce commentaire satirique de Sofia concernant la couleur de la peau du visage de leur président. Sofia attira sa compagne dans ses bras et lui caressa les cheveux pour l'apaiser. C'est à ce moment que le téléphone portable de Sofia se mit à vibrer, ce qui interrompit ce rare moment de quiétude.

— Sofia Rojas à l'appareil, comment puis-je vous aider ?

— Bonsoir, Sofia, Raj à l'appareil. On a des nouvelles de notre contact en Russie. Tu n'en croiras pas tes oreilles. Viens me rejoindre au boulot dès que possible.

— Je pars à l'instant.

## Chapitre 5

### Début du mois de mai 2020

*Mesdames et messieurs, bonjour. Aujourd'hui, aux informations, voici les grands titres et ce qui a attiré notre attention. La pandémie poursuit son incroyable avancée partout en Europe. Dans un geste inattendu et d'une grande générosité, les gouvernements russe et chinois ont promis une aide technique et du matériel médical, dont des respirateurs et des bonbonnes d'oxygène, aux pays d'Europe et d'Amérique les plus sévèrement touchés par le SARS-COV-20. Ces deux pays qui ont réussi à contrôler la propagation du virus sur leur territoire offrent maintenant leur aide aux pays qui tentent d'en faire autant. Puisque les marchandises offertes sont très précieuses, de forts contingents militaires russes et chinois accompagneront les convois. L'armée française étant déjà déployée pour maintenir l'ordre et superviser la distribution des rations de nourriture et de biens essentiels à la population, cet appui est plus que bienvenue et le président de la République française salue cette initiative sino-russe. Ailleurs dans le monde, les États-Unis, où les morts se comptent en centaines de milliers et où les services de santé peinent à répondre à la demande, se dirigent tout droit vers une guerre civile. Des factions d'extrêmes droites...*

Michel Durand fut soudainement pris d'une forte quinte de toux. Vraisemblablement contaminés par les Meunier, sa femme et lui avaient reçu un diagnostic positif quelques semaines après avoir conversé avec le couple de voyageurs. Puisqu'ils étaient infectés et qu'ils devenaient de potentiels vecteurs du virus, ils avaient décidé de s'isoler, de se mettre volontairement en quarantaine afin d'éviter de contribuer à la montée vertigineuse, en France, du nombre de cas et du nombre d'hospitalisations. Voilà bientôt une semaine que les premiers symptômes étaient apparus chez Michel. Une forte fièvre l'accablait, sa toux, incessante, le faisait souffrir et se tordre de douleur. En temps normal, il se serait rendu à l'hôpital pour consulter un médecin et on lui aurait apporté les soins dont il avait besoin.

Or, la réalité était dorénavant toute autre. Les salles d'urgence débordaient et le personnel médical, en nombre insuffisant, peinait

à répondre à la demande. On éprouvait également de terribles problèmes d'approvisionnement en médicaments anti-inflammatoires, en anesthésiants, en respirateurs, en instruments d'intubation trachéale et en tout autre matériel médical stérile.

Lorsque Catherine avait voulu conduire son époux à l'hôpital, on leur avait barré la route et demandé de retourner à la maison, sous prétexte que les services hospitaliers étaient dans l'incapacité de les recevoir et de leur fournir la moindre assistance. C'est une dame au bord des larmes, possiblement une infirmière comptant plusieurs années d'expérience dans le domaine, qui avait dû insister pour les renvoyer chez eux. On pouvait bien lire dans son regard qu'elle n'était pas devenue infirmière pour refuser d'apporter son aide à des gens dans le besoin. À chaque patient qu'elle repoussait, c'était une partie d'elle qui mourait, une partie de son humanité qui disparaissait. Elle n'en avait jamais soufflé mot aux Durand, mais en raison des nouvelles directives sur le triage des patients, ils avaient été refusés en raison de leur âge. On accordait la priorité aux jeunes gens dont les chances de survie étaient meilleures. L'infirmière avait même ouï que les médecins refusaient de gaspiller des médicaments et des ressources sur des vieillards ou des Parisiens aux prises avec des conditions médicales préexistantes.

— Mon amour, lance Catherine, tu as entendu cette nouvelle ? Les Russes et les Chinois vont nous envoyer de l'équipement médical. C'est extra, ça, non ?

— Oui, c'est une bonne nouvelle. Je doute que ce matériel arrive à temps pour me sauver, mais si ça peut apporter de l'espoir aux plus jeunes et aux gens qui seront malades dans quelques semaines, c'est une bonne nouvelle.

— Ne dis pas de telles choses, Michel Durand ! s'exclama Catherine, rouge de colère.

Michel savait que sa femme ne mentionnait pas son nom de famille à la légère. Mécontente de son attitude, elle tenait à lui faire comprendre qu'elle ne tolérerait plus son pessimisme. D'autant plus que l'espoir était tout ce qui leur restait.

\*\*\*

Patrick O'Brien savait que son équipe et lui venaient de faire une découverte qui risquait de mettre le gouvernement de l'Empire du Milieu dans l'embarras. D'apprendre qu'on avait immunisé de larges pans de la population, tant chez les Russes que chez les Chinois, secouerait les milieux scientifiques et médicaux, et soulèverait de nombreuses questions. L'administration de vaccins ne contenant pas seulement les protéines des deux souches de gripes aviaires annoncées, mais aussi, une protéine spécifique au SARS-COV-20 qui avait rendu cette immunité possible, constituait la preuve accablante qu'un complot s'était tramé.

Le fait que les habitants de deux provinces chinoises n'avaient pas eu droit à ce traitement, provinces où l'épidémie avait justement pris naissance, rendait cette affaire des plus sordides. Ce ne pouvait être qu'une simple coïncidence. Que la Chine et la Russie aient évité le pire quant à l'actuelle pandémie ne relevait plus d'une bonne gestion de la crise, mais bien d'une excellente préparation avant que le virus maudit ne soit libéré. Patrick se demandait d'ailleurs d'où sortait ce fameux virus. Sûrement le fruit de manipulations génétiques sur des coronavirus communs réalisées dans le plus grand secret. Et à présent, avec cet appel de détresse de Jian qui lui révélait que les hôpitaux de fortune ne servaient pas uniquement au dessein initialement prévu, le scientifique se doutait bien qu'il recevrait une visite des forces constabulaires dans un avenir rapproché.

Bien que le contexte eût pu le rendre dingue, il garda son sang-froid et prit quelques secondes pour réfléchir. Envoyer un courriel aux autorités européennes ou américaines, ainsi qu'à son frère au Canada lui paraissait approprié, mais il savait parfaitement que les courriels pouvaient être lus et interceptés par les autorités communistes du pays. Faire un appel serait restreignant, car il ne pourrait pas transmettre toutes les données sur les expériences de laboratoire qui faisaient la lumière sur cette affaire. Avec le peu de temps dont il croyait disposer, il aurait eu à précipiter ses explications et on aurait alors cru à un canular. Puisqu'il n'en aurait plus besoin, il brisa son téléphone portable pour éviter d'être suivi grâce aux applications GPS intégrées à l'appareil. Il décida aussi d'enregistrer un court message audio, de le télécharger sur une clé USB cryptée et d'y ajouter l'ensemble des informations, résultats, graphiques et autres analyses faites en laboratoire. Il devait ensuite se rendre à l'ambassade canadienne et



remettre cette clé à de hauts fonctionnaires. Puisque ceux-ci bénéficiaient d'une immunité diplomatique, ils la feraient sûrement parvenir aux agences compétentes et des mesures seraient certes prises contre les responsables de cette abomination.

Avant de quitter le laboratoire, il rassembla les membres de son équipe, leur répéta les propos troublants que lui avait confiés Jian et leur expliqua comment il voyait la situation.

— Rentrez chez vous, leur conseilla-t-il, et prenez du temps avec vos proches. Je ne sais pas ce qui va se passer ; en fait, je ne sais même pas si quelque chose va se passer, mais je dois me rendre à l'ambassade canadienne en espérant que quelqu'un voudra bien m'écouter et me croire.

— Docteur O'Brien, intervint Cheng, visiblement ébranlé par ce qu'il venait d'apprendre, nous sommes tous dans le même bateau, mais nous comprenons la situation. Toute mon équipe a participé à ce projet, ce qui fait que nous sommes tous en danger.

— Je sais, Cheng. Lorsque nous avons entrepris ce projet de recherche, nous étions loin de croire que nous ferions une telle découverte. Nous ne voulions que comprendre cette curieuse maladie auto-immune qui causait des thromboses veineuses cérébrales. Mais l'heure n'est plus à la discussion ; je dois tout de suite partir. Je vous redonne des nouvelles dès que possible.

— Bonne chance, Patrick.

Le Québécois quitta aussitôt le laboratoire. Il s'apprêtait à gagner la sortie quand il décida de rebrousser chemin pour récupérer ses papiers d'identité. Ceux-ci lui seraient fort utiles s'il voulait mettre les pieds dans son ambassade située sur la rue Dongzhimen, au coin de la route Xindong. Il remontait l'escalier lorsqu'il entendit une voix familière ; celle de Mei-Li, qui était à ses côtés, quelques minutes auparavant, lors de la réunion. La jeune femme ne détecta pas sa présence, car elle discutait au téléphone. Patrick l'entendit transmettre à son mystérieux interlocuteur des informations le concernant.

— Il se dirige vers l'ambassade du Canada. Il porte un veston et un pantalon noirs. Aussi, il transporte une clé USB contenant des données susceptibles de compromettre nos opérations. Ces informations, ainsi que lui-même, ne doivent pas quitter le pays. Interceptez-le avant qu'il ne soit trop tard. Vous devrez de plus vous occuper de tous les membres du laboratoire qui pourraient avoir l'idée de s'adresser à la

presse. D'ailleurs, le journaliste Jian Zhào, qui a été arrêté au Gansu, doit demeurer en isolement. Vous devez lui interdire de communiquer avec qui que ce soit à l'extérieur de la prison où il est gardé. Lui aussi possède des informations importantes, ce qui en fait un complice du docteur O'Brien.

Patrick n'en croyait pas ses oreilles. Mei-Li le dénonçait et transmettait à quelqu'un des directives devant permettre de l'identifier. Mais à qui ? Le chercheur dut donc revoir sa stratégie, car dorénavant, il ne pouvait plus prendre sa voiture pour se rendre à l'ambassade canadienne. Il devrait recourir au transport en commun et se rendre à l'ambassade des États-Unis, à 17 kilomètres de là.

La distance pour se rendre à l'une ou l'autre des ambassades était sensiblement la même, sauf qu'une fois rendu, il lui serait probablement plus difficile d'entrer, car les soldats américains ne le laisseraient pas passer sans d'abord procéder à des vérifications. Il reprit le chemin de la sortie, mais hésita avant d'atteindre le hall menant à la porte principale. Pouvait-il y avoir des gardes de sécurité susceptibles de l'intercepter ? Face à cette question, il jugea plus sage de sortir en catimini par une porte peu utilisée donnant sur les conteneurs à déchets. Cette porte ne servait qu'aux employés du service d'entretien et si Patrick en connaissait l'existence, c'est que son revendeur de cannabis et lui s'y donnaient rendez-vous pour leur petite transaction clandestine hebdomadaire. Aucun de ses amis ou collègues ne savait qu'il fumait de la marijuana, qu'il consommait pour apaiser le stress causé par le travail.

Il s'éloigna du bâtiment principal en regardant constamment tout autour de lui comme un véritable paranoïaque, puis héla un taxi. Il indiqua au chauffeur qu'il souhaitait se rendre à l'ambassade américaine. L'homme activa le taximètre et s'engagea sur la voie d'accès de la route Xuetang. La course dura 35 minutes et Patrick fut déposé au coin des rues Tianze et Anjialou. Alors qu'il marchait en direction de l'ambassade, il remarqua que deux hommes le suivaient et que deux autres, à environ cinquante mètres devant lui, se rapprochaient d'un pas rapide. Se sentant traqué, il commença à courir en direction de la barrière de sécurité menant à l'ambassade. Aussitôt, les quatre individus se lancèrent à ses trousses. Alors qu'il s'approchait de la barrière et des gardes de sécurité américains qui s'y trouvaient, Patrick reçut l'ordre de s'arrêter.

— Veuillez vous immobiliser, monsieur !

Sans obtempérer, le chercheur répondit au garde qui le pointait maintenant avec son arme :

— Je suis canadien ; j'ai des infos importantes concernant la pandémie.

— Je ne peux pas vous laisser entrer sans passeport valide, monsieur.

Patrick s'arrêta devant le grillage et tendit la main en direction du garde pour lui remettre la clé USB.

— Je suis le docteur Patrick O'Brien. S'il vous plaît, faites parvenir ceci aux gouvernements américain et canadien. Contactez Thomas O'Brien chez Santé Canada et...

Avant qu'il n'ait pu terminer sa phrase, il était appréhendé par les quatre agents des services de renseignement chinois. Pendant qu'ils s'apprêtaient à le neutraliser, il cria :

— Thomas O'Brien, Santé Canada !!!

Il fut ensuite traîné de force dans un véhicule noir qui démarra en trombe, en faisant crisser les pneus. La clé USB en main, le soldat américain demanda à être remplacé et se dirigea vers le bureau de son supérieur.

\*\*\*

Il y avait beaucoup d'action au laboratoire national de microbiologie de Winnipeg, au Canada. Ce labo de niveau de confinement 4 était le seul endroit au pays où l'on travaillait avec les microorganismes les plus dangereux, comme le virus de la fièvre hémorragique Ebola. Pour y circuler, les virologues, microbiologistes et scientifiques devaient revêtir une combinaison étanche qui ressemblait un peu à un scaphandre. Dans ce lieu, rien n'était laissé au hasard. L'air que respiraient les spécialistes en microbiologie était filtré et acheminé directement dans leur combinaison par un tuyau qu'ils devaient y brancher. Tout cet attirail était encombrant, mais nécessaire pour la sécurité et la santé de tous. Chaque déchet issu des manipulations devait passer par un autoclave, sorte de four où l'on procédait à la stérilisation avant de quitter la pièce. Lorsqu'un scientifique devait, à son tour, sortir des lieux, il n'avait d'autre choix que de passer par une douche spéciale où l'on aspergeait sa combinaison avec divers produits désinfectants

très puissants. Il lui fallait ensuite retirer sa combinaison avant de lui-même prendre une douche, pour ensuite s'habiller avec ses propres vêtements. Un long et précis processus auquel tous les chercheurs devaient s'astreindre à chacune de leurs allées et venues dans ce laboratoire.

Martin Trottier était un virologue, infectiologue et généticien de réputation mondiale. Il avait complété avec brio et distinction des études médicales postdoctorales à la réputée Université de Harvard, à Cambridge au Massachusetts. Ce Franco-Manitobain avait sillonné le monde pendant son parcours académique, puis avait occupé des postes importants au sein de deux compagnies pharmaceutiques américaines, avant de revenir s'établir dans sa province natale où il occupait dorénavant le poste de directeur du Centre de recherche en maladies infectieuses. Il enseignait aussi quelques cours de virologie à l'Université McGill de Montréal, en plus de participer à des séminaires et colloques internationaux. Depuis le début de la pandémie, il s'affairait à décoder le génome du SARS-COV-20, et à comprendre les détails biochimiques et moléculaires du mécanisme par lequel le virus infectait les cellules de nos voies respiratoires.

Le séquençage du génome viral avait été complété assez rapidement, puisqu'il ne s'agissait que d'un génome de quelque 29 900 nucléotides, ce qui est bien peu comparativement aux 3,4 milliards de paires de nucléotides qu'on retrouve chez l'humain. Comme pour les autres coronavirus, ce génome était formé d'ARN simple brin à polarité positive. On savait également que la protéine *S* ou *Spike*, située dans l'enveloppe lipidique du virus, était celle qui permettait au virus de s'attacher à nos cellules par l'intermédiaire des protéines ACE2 retrouvées à la surface de celles-ci.

La protéine *Spike* agissait à la manière d'une clé et la protéine ACE2 faisait office de serrure. Martin avait procédé à des études comparatives entre ce nouveau coronavirus et ceux que l'on connaissait déjà. Or, il avait remarqué que le génome du SARS-COV-20 avait une identité génétique de seulement 79 % avec celui du SARS-COV-1, responsable du SRAS, et d'à peine 50 % avec celui du MERS-COV, responsable du syndrome respiratoire du Moyen-Orient. À partir de banques d'informations génétiques disponibles en ligne et accessibles à toute la communauté scientifique, le chercheur avait obtenu une identité génétique de plus de 96 % avec le virus RaTG13. Ce dernier

n'infectait pas l'humain, mais plutôt les chauves-souris. Bref, le nouveau coronavirus, qui semait la mort et la désolation partout sur Terre, avait plus de similitudes avec une souche virale qui ne se transmettait qu'entre chauves-souris, qu'avec ces homologues retrouvés chez l'humain. Étrangement, il avait donc récemment acquis très rapidement la capacité de sortir de son réservoir animal naturel pour ensuite être en mesure d'infecter l'espèce humaine. Cela semblait plutôt improbable aux yeux de Martin.

Au-delà de cette étude comparative de l'ensemble du génome des différents coronavirus, le brillant chercheur avait aussi détecté quelques anomalies dans le gène codant la protéine *Spike*, protéine d'une très grande importance quant à la pathogénicité du SARS-COV-20. Le gène codant la protéine *Spike* contenait quatre insertions de courtes séquences nucléotidiques que l'on ne retrouvait pas chez les autres coronavirus susceptibles d'infecter les êtres humains. Ces petits bouts d'ARN insérés à des endroits stratégiques ne pouvaient s'y être retrouvés par hasard. Des études structurales de la protéine construite à partir de ce gène modifié indiquaient que les trois premières insertions dans le génome correspondaient à des domaines exposés de la protéine *Spike*, et jouaient probablement un rôle dans l'évasion immunitaire du virus chez l'hôte. Cela signifiait que les modifications du génome provoquaient des changements dans la structure de la protéine, ce qui la rendait plus difficile à reconnaître par le système immunitaire du patient. En ce qui a trait à la quatrième insertion, celle-ci rendait un site de la protéine *Spike* plus sensible aux furines, des enzymes de type protéase produites par les cellules humaines. Le clivage de *Spike* par les furines humaines induisait un changement de conformation de *Spike* et favorisait sa reconnaissance du récepteur cellulaire ACE2. Pour simplifier l'explication, cette dernière insertion facilitait la reconnaissance des cellules humaines par le virus, puis y favorisait son entrée. Bref, on avait ajusté la clé virale pour qu'elle épouse mieux la conformation de la serrure retrouvée sur nos cellules.

Voyant les preuves s'accumuler sous ses yeux, l'éminent chercheur convoqua une réunion d'urgence.

—Merci à tous de vous être rassemblés aussi rapidement, malgré l'avis de dernière minute.

—Aucun problème, docteur Trottier. Que se passe-t-il ? demanda un pathologiste.

Assis au bout de la longue table de conférence, Martin déposa les coudes sur la table, les mains croisées placées sous son menton comme s'il voulait se donner du temps pour bien structurer sa pensée, prit une grande respiration, puis commença.

— Si vous vous souvenez bien, au tout début de la pandémie, il y a quelques mois, les scientifiques chinois avaient évoqué l'hypothèse que le coronavirus était une zoonose, possiblement transmise à l'humain lors de la manipulation d'animaux exotiques comme le pangolin...

— Oui, cette hypothèse semble logique. Avec tout ce qui se passe dans les marchés humides en Chi...

Martin leva la main en faisant de petits gestes pour signifier qu'il n'avait pas terminé et qu'il souhaitait poursuivre. Loin de lui l'idée d'être impoli et de manquer de respect envers son collègue, mais ce qu'il s'apprêtait à annoncer aurait l'effet d'une bombe.

— Nous n'avons pas affaire à un virus zoonotique comme nous le croyions ou du moins, comme on a voulu nous le faire croire, mais bien à un virus génétiquement modifié qui a été conçu pour infecter aisément les cellules humaines. Il s'agit d'une arme biologique !

\*\*\*

Le chaos régnait dans les grandes villes américaines. La pandémie avait complètement submergé les hôpitaux et autres services de santé du pays. Victimes d'une discrimination inhumaine basée sur la richesse et le pouvoir, les personnes les plus pauvres se voyaient refuser l'accès aux centres hospitaliers. Tous les produits alimentaires étaient rationnés, ce qui avait entraîné des scènes de pillage, d'agressions et de vols.

Ces inégalités, exacerbées par la pandémie, avaient mené à des combats d'une extrême violence dans les rues. Des groupes lourdement armés avaient pris le contrôle de certains quartiers. Aussi, les gens n'osaient plus sortir de chez eux, car ils avaient trop peur, non pas du virus, mais de leurs semblables. Dans un sens, cette peur de l'autre limitait les risques de contagion, mais amplifiait le climat déjà tendu aux quatre coins de l'Amérique. Parmi ceux et celles qui s'avançaient à l'extérieur, tous portaient un masque, non pas simplement pour se protéger du virus, mais également pour ne pas être reconnus

au moment où ils enfreindraient la loi. Alors qu'on aurait espéré que le peuple américain se serre les coudes et s'entraide, il avait plutôt sombré dans la barbarie et l'anarchie. Aux millions de morts dus à la CORVI-20 s'ajoutaient désormais les milliers qu'on avait tués par balle, à l'arme blanche ou à mains nues.

Des équipes étaient chargées de récupérer les corps qui jonchaient les rues, peu importe la cause du décès. Plusieurs familles trop pauvres pour couvrir les frais funéraires de leurs proches les abandonnaient dans la rue pour qu'ils soient ramassés comme de vulgaires ordures. La situation était telle que le gouvernement américain avait rapatrié d'urgence des dizaines de milliers de soldats déployés en Corée du Sud, au Japon, en Allemagne, en Italie, en Afghanistan et en Arabie Saoudite. Cette décision n'avait pas plu au Pentagone, qui voyait là un affaiblissement de ses positions stratégiques mondiales. Le Japon et la Corée du Sud avaient aussi fait connaître leurs doléances concernant la sécurité de leur pays au président américain, car ils se sentaient plus vulnérables face à la dictature nord-coréenne et à un possible conflit armé contre leur belliqueux voisin. Le président Trump s'était défendu en répétant sa devise *America first*, ou l'*Amérique en premier* ; devise qui l'avait servi dans le passé pour protéger l'économie de son pays, et qui le servait maintenant pour faire comprendre à ses homologues qu'il devait d'abord protéger son peuple. Il avait profité de l'occasion pour insulter les premiers ministres nippon et sud-coréen en leur mentionnant le prix exorbitant que payaient les contribuables américains pour assurer la paix chez ces deux alliés asiatiques. Il avait, encore une fois, manqué une belle occasion de se taire. On n'avait jamais trop d'amis en ces temps difficiles.

Pendant ce temps, aux bureaux de la CIA, Sofia rencontrait Rajesh pour discuter de leur contact qui devait infiltrer un groupe de pirates en Russie.

— Notre homme m'a transmis un premier rapport depuis qu'il a réussi à infiltrer l'organisation russe que l'on suspecte d'être responsable des cyberattaques contre l'OMS, le CDC et les autres. Il m'a confirmé que c'était bel et bien le cas. Cette attaque était planifiée depuis longtemps et les pirates s'en sont pris à toutes ces institutions de façon synchronisée. Il m'a aussi dit que cette équipe inondait les réseaux sociaux de fausses nouvelles au sujet de la pandémie. Leur *modus operandi* est très simple. Ils créent de faux comptes *Facebook*,

*Snapshot, Reddit, Tik Tok*, et j'en passe, et publient des commentaires conspirationnistes pour semer le doute et la haine chez les Américains.

— Eh bien, ils ont fichument bien réussi leur boulot. Concernant les cyberattaques, quel était leur objectif? Voler des informations, des documents? Ils n'utilisaient pas de rançongiciels, donc je doute que l'objectif soit monétaire.

— Non ! Il semble que le but était de rompre les communications entre les organisations et de nuire aux observations internationales sur les maladies infectieuses émergentes.

— Comme la CORVI-20 ? devina Sofia.

— Exactement ! Sans ces attaques, il est fort possible que des informations concernant cette maladie nous seraient parvenues avant que l'épidémie ne quitte la Chine. Mais ce n'est pas tout. Nous avons reçu des renseignements de la part des services frontaliers canadiens. Ils ont examiné l'origine et les raisons des visites en sol canadien des touristes chinois qui ont été les premiers à développer les symptômes de la CORVI-20 au Canada, et tous provenaient des deux provinces chinoises touchées. Encore plus étrange, ils avaient tous gagné leur voyage.

— Tu déconnes ? Tous ?

— Oui ! J'ai fait les mêmes vérifications pour les vols arrivés sur le territoire américain, et le scénario est identique. Non seulement les voyageurs chinois ont pris l'avion au moment où l'épidémie prenait de l'ampleur, mais de plus, ils l'ont fait au moment où les cyberattaques sont survenues.

— Tu es en train de me dire que ce cauchemar que nous vivons n'est pas le fruit du hasard ? Des voyageurs potentiellement contaminés auraient pris l'avion pour se rendre au Canada, aux États-Unis et possiblement ailleurs dans le monde, au moment même où les communications de l'Organisation mondiale de la Santé et des autres organismes de surveillance des maladies infectieuses émergentes étaient rompues ?

— Exactement ! C'est complètement fou ! Si ces informations s'avèrent exactes, ce serait suffisant pour déclencher la Troisième Guerre mondiale. On parlerait d'un acte de bioterrorisme sans précédent, indiqua Raj, complètement troublé.

— Ce sont des accusations très graves ; nous devons contacter nos supérieurs, le Pentagone et le Président.



—Tout de suite !

Sofia regarda par la fenêtre de son bureau. Ce pays qu'elle aimait tant, son pays d'adoption qu'elle chérissait et qu'elle voulait protéger, était aux prises avec un virus mortel et une guerre civile, et tout cela avait possiblement été provoqué volontairement par un groupe terroriste ou par des forces gouvernementales puissantes et organisées.

—Agent Rojas !

La jeune femme fut tirée de ses pensées par un collègue qui avait un message important pour elle.

—Oui, c'est moi. Que puis-je faire pour vous ?

—Notre ambassadeur en Chine a reçu une clé USB de façon plutôt insolite de la part d'un type nommé Patrick O'Brien. L'homme s'est présenté à la barrière de l'ambassade alors qu'il était poursuivi par des agents du service de renseignement chinois. Nous avons fait quelques vérifications et ce Patrick O'Brien est un chercheur et scientifique d'origine canadienne qui travaille dans un laboratoire de l'Université de Tsinghua à Beijing. Avant d'être appréhendé, il aurait dit au garde de sécurité en poste qu'on devait remettre cette information à Thomas O'Brien chez Santé Canada. Il s'agit de son frère cadet. Nous avons besoin de votre aide pour avoir accès aux informations qui se trouvent sur la clé, car elle est protégée par un mot de passe.

—D'accord, je me branche. Donnez-moi quelques minutes.

Sofia se connecta à distance sur l'ordinateur de l'ambassadeur américain en Chine, puis eut vite raison du système de sécurité rudimentaire de cette clé USB. Elle écouta le message que Patrick O'Brien y avait enregistré, regarda rapidement les données qui s'y trouvaient et prit aussitôt la mesure de l'ampleur des informations divulguées. Si le tout était fondé et que ces renseignements devenaient publics... Ouf !

—Qu'on appelle le Président et le Conseil de sécurité. C'est urgent !

## Chapitre 6

### Fin du mois de mai 2020

Catherine Durand était au chevet de son époux depuis 2 semaines. Ce dernier était maintenant mourant. Le fait qu'il ait tenu tête à cette horrible infection aussi longtemps, et ce, sans le moindre soin médical, relevait du miracle. Sa respiration était haletante, il était très faible, avait perdu beaucoup de poids et passait ses journées entières au lit. Catherine s'occupait de le laver, de changer ses couches absorbantes pour adulte et de le nourrir.

Elle aussi avait été déclarée positive à la CORVI-20, mais elle n'avait souffert que de symptômes légers. On aurait pu la croire heureuse de cette situation, de cette chance providentielle, mais pas un instant ne s'écoulait sans qu'elle maudisse Dieu. Elle accusait ce dernier d'avoir semé ce fléau sur la planète et d'avoir abandonné les humains. Elle ne comprenait pas pourquoi son mari était si sévèrement atteint et que des millions de personnes mouraient, alors qu'elle n'avait éprouvé que de faibles maux de tête et de la fatigue. En d'autres circonstances, on aurait cru qu'elle n'avait qu'un simple rhume, rien pour écrire à sa mère ou plutôt, sa fille. Malgré tout, elle désirait rendre la fin de vie de Michel la plus confortable possible. Elle venait de changer les draps du lit et s'apprêtait à les placer dans la laveuse quand elle s'arrêta devant le téléviseur. Le bulletin de nouvelles allait commencer.

*Mesdames et messieurs, bonjour. Aujourd'hui, aux informations, voici les grands titres et ce qui a attiré notre attention. Alors que l'humanité fait face à la pire pandémie de son histoire, alors que les derniers chiffres recensent plus de soixante-dix millions de morts, une lueur d'espoir nous parvient de Chine et de Russie. Ces deux pays viennent d'annoncer en grande pompe la mise au point d'un vaccin contre la CORVI-20. Le Sinovac et le Spoutnik, respectivement les vaccins chinois et russes, seraient efficaces à plus de 95 % contre le coronavirus. Cette nouvelle est accueillie avec joie par tous les dirigeants du monde. On se rappellera que ces deux pays avaient déjà offert de l'aide technique et du matériel médical pour soutenir les pays aux prises avec des nombres sans cesse croissants d'infections et de décès.*

—Tu entends ça, Michel ! De nouveaux vaccins...

Alors que Catherine venait tout juste d'apprendre cette bonne nouvelle, quelqu'un défonça la porte de son logis, puis trois hommes baraqués et cagoulés firent irruption dans l'appartement. La pauvre femme se plaça bravement devant eux, mais l'un des malabars la poussa si brutalement que dans sa chute, elle se fracassa le crâne sur le coin de la table. Ensanglantée, elle gisait sur le parquet alors que son époux, impuissant témoin de la scène, était trop faible pour intervenir. Prisonnier de son enveloppe charnelle meurtrie, il pleurait de rage. Les intrus volèrent de la nourriture, des bijoux, quelques appareils électroniques et s'enfuirent.

Catherine resta étendue pendant plus d'une heure avant de reprendre connaissance. Elle avait perdu beaucoup de sang et sa tête la faisait énormément souffrir. De peine et de misère, elle rampa, jusqu'à la chambre où était couché Michel. Elle se hissa péniblement sur le lit et vint se blottir contre lui. De ses mains, elle lui prit le visage et avec tout ce qui lui restait d'énergie, lui dit tendrement :

—Je suis désolée, Michel, je n'ai rien pu faire. Tout va bien, maintenant, tout va bien. Je t'aime.

C'est sur ces mots que Catherine Durand poussa son dernier souffle. Michel regardait sa femme, l'amour de sa vie, et le ferait pendant encore quelques minutes, pour ensuite s'éteindre à son tour.

\*\*\*

Patrick O'Brien croupissait dans une prison quelque part en Chine. C'est du moins ce qu'il croyait, car il lui était impossible de connaître l'emplacement exact de son cachot. Il était enfermé seul, dans une cellule sombre et crasseuse. La nourriture qu'on lui servait était infecte et le peu d'eau qu'on lui versait dans un gobelet en plastique sale était loin d'être translucide. De plus, elle avait une odeur de soufre dégoûtante. C'est dans ces conditions répugnantes que le chercheur vivait depuis quelques jours. Aucun contact avec le monde extérieur, pas d'appels téléphoniques ni de visiteurs. Alors qu'il était allongé sur un matelas taché, percé et infesté d'insectes, une clé fut introduite dans la serrure de sa cellule et une femme y entra.

—Mei-Li ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi nous as-tu dénoncés ?

Patrick allait se lever et se diriger vers sa visiteuse, mais se ravisa lorsqu'un garde armé d'un fusil-mitrailleur s'interposa et lui enfonça la crosse de son arme dans le ventre.

— Ne vous approchez pas, monsieur, gardez vos distances.

— Oui, j'ai compris, sale brute ! gémit Patrick.

— Monsieur O'Brien, vous avez été arrêté pour espionnage. Votre procès sera tenu demain à la première heure, annonça Mei-Li sans la moindre émotion dans la voix et en évitant le regard de l'accusé.

Si Patrick avait été un peu plus attentif aux détails, il aurait remarqué que des larmes se formaient dans les yeux de celle qu'il considérait maintenant comme une traîtresse.

— Mon procès ? Pour espionnage ? Tu sais parfaitement que c'est un mensonge ! Nous avons fait la lumière sur une maladie auto-immune rare causée par une campagne de vaccination louche dont les vaccins contenaient un virus théoriquement découvert un an plus tard. Tu ne trouves pas cela étrange, Mei-Li ?

Il avait vraiment utilisé une intonation sarcastique en prononçant sa dernière phrase. Il savait qu'il était foutu. L'espionnage, en Chine, était passible de lourdes peines de prison, voire de la peine de mort. Sans lui répondre, Mei-Li et le garde firent demi-tour, refermèrent la porte en acier et s'éloignèrent. Discrètement, Mei-Li essuya une larme qui coulait sur sa joue. Plus tard cette journée-là, rongée par les remords, elle allait commettre l'irréparable et se suicider. Trois jours plus tard, elle serait retrouvée pendue dans son appartement.

Le lendemain, après une autre nuit pénible dans sa geôle, Patrick fut transporté dans une camionnette grise aux vitres recouvertes de grillage métallique jusqu'à un édifice où flottaient de très nombreux drapeaux chinois. C'est là qu'il serait jugé, c'est là qu'aurait lieu cette mascarade de procès. Pieds et mains liés, il sortit de la camionnette, puis on l'escorta jusqu'à une grande salle où il vit des visages familiers, soit ceux de Jian et de Cheng. Bien qu'ils fussent dans l'impossibilité de se parler, ils échangèrent un sourire, ce qui leur fit le plus grand des plaisirs et leur apporta un minimum de réconfort, malgré les circonstances périlleuses. C'est alors qu'entrèrent six individus, tous plus sérieux les uns que les autres, qui prirent place sur l'estrade à l'avant de la pièce. L'un d'eux prit la parole.

—À la suite de l'étude exhaustive des preuves qui pèsent contre vous, vous avez tous été reconnus coupables d'espionnage contre le gouvernement chinois. Vous êtes condamnés à la prison à perpétuité.

—Quoi ? C'est ça le procès !

Patrick, Jian et Cheng ne pouvaient en croire leurs yeux et leurs oreilles. Aucune question, aucune chance de s'expliquer. Ce procès plus qu'expéditif s'était soldé par un verdict de culpabilité sans appel. Les trois amis furent placés dans un fourgon, puis amenés à une prison qui leur semblait bien loin, car le voyage dura plus de trois heures. De cette prison, nul ne sortirait vivant.

\*\*\*

Il était 23 h 30 à Gatineau, au Québec. Marianne et Thomas travaillaient encore dans le bureau qu'ils avaient aménagé au sous-sol de leur domicile. Alors qu'ils étaient sur le point d'éteindre leur ordinateur et d'aller au lit, le bruit d'une vitre qu'on ouvre doucement attira leur attention. Quelqu'un essayait d'entrer par une des fenêtres du sous-sol, plus précisément par celle de la pièce de rangement adjacente au bureau où ils se trouvaient. Thomas saisit un bâton de baseball qui traînait à proximité, tandis que Marianne prit son téléphone et s'apprêtait à appeler la police pour signaler l'intrusion. Thomas s'approcha de la porte donnant sur la pièce suspecte, l'entrouvrit et jeta un coup d'œil dans l'embrasure. Dans la pénombre, il pouvait à peine percevoir la silhouette d'un individu de taille moyenne glisser lentement de la fenêtre avant de poser un premier pied au sol. C'est à ce moment que le maître des lieux poussa l'interrupteur et alluma en brandissant le bâton de baseball devant lui.

—Jacob ?

—Bordel... laissa échapper ce dernier, démasqué.

—N'appelle pas la police, Marianne, c'est ton fils qui est entré comme un bandit. Tu veux bien me dire ce que tu fous dehors si tard le soir, et en plein confinement ?

Visiblement gêné, l'aîné des enfants savait fort bien qu'il ne servait à rien d'inventer une histoire. Aussi, se contenta-t-il de dire la vérité.

—Je suis allé voir mes amis. On est en train de devenir fous avec l'école à la maison et ce putain de couvre-feu de merde !

—Surveille ton langage, jeune homme ! l'avertit sa mère. Tu n'es pas en position de te plaindre et tu retires ces mots de ton vocabulaire immédiatement.

—Désolé, mais je me sens en prison, c'est ridicule.

—Prison, prison ! On est tous dans le même bateau. Tu te rends compte qu'en allant voir tes amis, tu mets ma santé, celle de ton père, celle de ta sœur et la tienne en danger. Ta pauvre sœur qui elle, j'ose espérer, est bel et bien couchée dans sa chambre.

—Je suis allé voir Liam, Loïc et Éliot. Nous nous sommes donné rendez-vous au parc. C'est la troisième fois qu'on le fait ; ce n'est pas la fin du monde.

—Éliot Langlois ! Sa mère est à l'hôpital en raison de la CORVI-20 ! O.K., que tout le monde mette tout de suite un masque ! Et toi, Jacob O'Brien, tu vas en quarantaine dans ta chambre et tu n'en sors que pour pisser, c'est clair ? Ce n'est pas la fin du monde, que tu dis ? Jacob, tu as peut-être amené ce virus chez nous !

Thomas et Marianne étaient furieux, mais le mal était fait. Comme ils avaient une trousse de tests de dépistage rapide à la maison, ils la récupérèrent et procédèrent au test basé sur un échantillon salivaire. La petite sœur n'aima guère se faire réveiller aussi tard pour cracher dans un tube, mais elle se plia aux exigences de ses parents. Après dix minutes, les résultats furent obtenus. Jacob et sa mère étaient positifs, Ève et son père négatifs.

Pour le bien de tout le monde, les deux malades s'installèrent dans les chambres du deuxième étage, alors que Thomas et Ève occuperaient la chambre principale et la chambre utilisée pour les invités situées au rez-de-chaussée. De cette façon, ils limiteraient les contacts et les risques de transmission. Le fait que le père et sa fille ne soient pas positifs était un bon signe. Certaines personnes ne développaient pas la maladie, même après des contacts étroits avec des personnes infectées. La situation était toutefois moins reluisante pour Jacob et sa mère. Dès le lendemain matin, des démarches seraient entreprises pour que l'un et l'autre reçoivent des anti-inflammatoires et du sérum de patient convalescent contenant des anticorps spécifiques au virus. Ces deux remèdes permettaient de diminuer les effets graves de la maladie, sans toutefois offrir une garantie de guérison.

Le lendemain matin, Thomas se rendit à la clinique de santé privée où la famille était membre. Oui, le Canada était doté d'un système

de santé universel payé à même les impôts des contribuables, mais même au sein d'un tel système en apparence gratuit pour ses usagers, les cliniques privées florissaient et les gens étaient prêts à payer de petites fortunes pour y avoir accès et souvent, obtenir des services plus rapidement. Alors que les urgences des hôpitaux du pays étaient incapables de répondre à la demande, des cliniques privées comme celle que fréquentaient les O'Brien parvenaient à offrir des soins de meilleure qualité dans des délais tout à fait raisonnables. Thomas y obtint les médicaments dont ils avaient besoin, puis revint promptement à la maison pour que sa femme et son fils commencent leur traitement.

Cette même journée, il avait une réunion virtuelle via une plateforme numérique sécurisée. Il s'agissait de sa rencontre quotidienne avec son équipe de Santé Canada, les dirigeants de l'Agence de santé publique du Canada et quelques hauts fonctionnaires. Après les salutations d'usage, un sous-ministre aux Affaires étrangères s'adressa à Thomas.

— Docteur O'Brien, nous avons reçu des informations de la part de l'ambassadeur américain au Canada, ce matin. Votre frère a été mis en état d'arrestation et incarcéré par le gouvernement chinois.

— Qu'a-t-il fait ? Pourquoi me parler de lui lors d'une réunion officielle ?

N'éprouvant pas la moindre affection envers son frère, Thomas ne souhaitait guère être mis dans l'embarras devant tous ses collègues pour une connerie que Patrick avait commise à l'autre bout du monde.

— Thomas, ton frère a été arrêté, car il a fait une découverte importante au sujet de l'origine de la pandémie. On croit qu'il a été mis sous les verrous parce que son équipe et lui ont fait la lumière sur une étrange maladie auto-immune qui sévit en Chine et en Russie.

— Et quel est le lien avec la pandémie ?

— Cette maladie auto-immune serait un effet secondaire relativement rare qui est apparu à la suite d'une vaccination de masse effectuée l'an dernier pour contrer des virus de la grippe aviaire. Il y avait, dans ces doses vaccinales, un troisième virus... qui serait le SARS-COV-20.

— Quoi ? C'est impossible, ce virus n'était pas encore connu et...

— Docteur O'Brien, désolé de vous couper. Je suis le docteur Martin Trottier du Laboratoire national de microbiologie à Winnipeg.

—Oui, je vous reconnais, répondit laconiquement Thomas.

—Le virus qui cause la CORVI-20 a été modifié génétiquement, j'en ai la preuve. Il est donc tout à fait possible que certaines compagnies ou que certains gouvernements aient participé à la création de ce virus, qu'ils aient ensuite produit un vaccin pour immuniser leur population, ou une partie de celle-ci, et qu'ils aient libéré le virus pour déstabiliser et affaiblir les puissances étrangères. Nous faisons face à la pire attaque biologique de l'histoire de l'humanité.

—Pour en revenir à votre frère, reprit le sous-ministre, il est fort possiblement incarcéré pour cette raison. Nos diplomates et des avocats spécialisés en droit international sont sur place et tentent d'obtenir des réponses quant à l'endroit où il est retenu et si les conditions de sa captivité respectent les normes minimales des conventions internationales en matière d'emprisonnement. Je vous jure que nous faisons tout en notre pouvoir pour le sortir de là. Mais pour l'instant, avec les informations qu'il nous a fait parvenir, en plus des découvertes génétiques du docteur Trottier et des informations provenant des manifestes des vols, nous sommes à même de conclure que notre pays est attaqué. Au moment où l'on se parle, les membres du G7 se rencontrent d'urgence pour élaborer un plan d'action. Ce dossier relève maintenant de la sécurité nationale, des forces armées et des services de renseignement. Pour ce qui est de notre travail, nous devons poursuivre nos efforts en vue de contrôler la pandémie. En quelques mois à peine, nous avons franchi le cap des 200 000 morts au Canada, sans compter les deux millions de personnes infectées.

—Mon équipe et moi travaillons à la mise au point d'un vaccin à base d'ARN, mais nous aurons besoin de plusieurs mois encore avant que son innocuité et son efficacité ne soient démontrées.

Cette précision du docteur Trottier insuffla un peu d'espoir dans la tête et le cœur des participants à la réunion, mais rien n'était encore gagné et les Canadiens, au même titre que les autres peuples, allaient encore pâtir de longs mois avant de pouvoir retrouver une vie normale. De plus, si toute cette histoire de virus modifié et de bioterrorisme s'avérait fondée, Dieu seul pouvait connaître l'issue du conflit mondial qui pourrait éclater alors que 90 % de la planète était aux prises avec la pandémie.

\*\*\*



Les membres du G7, soit les États-Unis, le Japon, l'Allemagne, la France, le Royaume-Uni, l'Italie et le Canada, ainsi que certains pays alliés stratégiques comme la Corée du Sud, l'Inde et l'Australie, avaient été convoqués de toute urgence et dans le plus grand des secrets à une rencontre extraordinaire pour discuter des dernières trouvailles concernant la pandémie et l'origine du virus. C'est par l'intermédiaire d'un intranet ultra sécurisé que cette réunion aurait lieu. Des femmes et des hommes politiques, des militaires, des scientifiques et des médecins auraient la lourde tâche d'élaborer un plan d'action pour faire la lumière sur cette sordide histoire d'attaque biologique et établir des mesures de représailles fortes contre les coupables. Sous la présidence de la chancelière allemande, la rencontre commença avec un mot de bienvenue.

— Bonjour à tous et bienvenue à cette importante réunion. Alors que la plupart des pays sont aux prises avec la pire pandémie qui ait frappé l'humanité depuis un siècle, nous avons obtenu des informations qui nous laissent croire que ce drame ne résulte pas d'une évolution naturelle d'un virus, mais bien d'une machination infâme qui avait comme objectif de tuer, n'ayons pas peur des mots, des millions de personnes et d'affaiblir plusieurs puissances économiques et militaires mondiales. Je vais céder la parole à une experte en cybersécurité de la CIA, aux États-Unis, madame Sofia Rojas, pour qu'elle nous explique l'une des étapes de ce complot.

— Merci, madame la chancelière. Permettez-moi de vous ramener au mois de janvier dernier. Alors que l'on commençait à entendre parler d'une nouvelle épidémie en Chine, plusieurs organisations comme l'OMS et le CDC ont été victimes d'une cyberattaque majeure qui a grandement nui aux efforts mis de l'avant pour comprendre et contrôler ce nouveau virus et son mode de propagation. L'un de nos agents infiltrés en Russie nous a révélé que ces attaques provenaient de Moscou et que le tout avait été perpétré dans le but avoué de nuire aux communications et à l'étude de ce nouveau virus. Les conséquences de ces attaques ont été désastreuses, car c'est ce qui a permis, entre autres, à des milliers de voyageurs chinois infectés de se rendre dans plusieurs grandes villes, et ce, simultanément, pour propager rapidement le SARS-COV-20. À ce sujet, j'aimerais souligner le travail d'un agent de contrôle des douanes canadiennes, monsieur DeAndre Watkins, qui a permis de démontrer que tous les passagers prove-

naient des deux mêmes provinces chinoises, soit celles où l'épidémie a commencé. Non seulement les voyageurs venaient du même endroit, mais ils étaient tous les vainqueurs d'un faux concours. Cela n'est pas un hasard. Dans un autre ordre d'idées, si je puis me permettre, le même groupe de pirates aurait généré et propagé d'innombrables fausses nouvelles sur les réseaux sociaux. En créant de faux profils avec des noms plausibles dans les différents pays où ils étaient actifs, ils ont semé la confusion sur les mesures sanitaires, ils ont favorisé les révoltes et les mouvements de contestation en faisant croire que la pandémie n'existait pas, ce qui a favorisé la propagation du virus et entraîné des milliers d'hospitalisations et de décès supplémentaires.

—Merci, madame Rojas. Je cède maintenant la parole au docteur Redfield, directeur du *Centers for Disease Control and Prevention* à Atlanta aux États-Unis.

—Merci, madame la chancelière. Nous avons reçu et analysé des données qui nous ont été transmises par un homme courageux, le docteur Patrick O'Brien, chercheur universitaire à Beijing. Je tiens à souligner que cette personne est présentement enfermée dans une prison chinoise après avoir été accusée d'espionnage. Or, nous savons tous que c'est faux. Son équipe et lui ont découvert qu'une grande partie des populations russe et chinoise avait été vaccinée contre le SARS-COV-20, et c'est ce qui explique que la pandémie n'a pas frappé ces deux pays avec autant de force que dans le reste du monde. S'ils ont vacciné leur population, c'est que les dirigeants connaissaient le virus. C'est un scientifique, virologue et généticien canadien qui a démontré que ce virus avait été modifié génétiquement. Docteur Trottier, voulez-vous nous transmettre plus d'informations sur le sujet ?

—Oui, avec plaisir. Je me présente, Martin Trottier du Laboratoire national de microbiologie à Winnipeg, au Canada. Le génome viral montre des traces d'altérations qui ont été faites en laboratoire. Le virus a plus de similarités avec un virus infectant les chauves-souris que les coronavirus généralement observés chez l'humain. Aussi, des modifications ont été implantées dans des segments stratégiques et précis du génome pour rendre le virus plus facilement transmissible et plus virulent. Il a été créé pour générer un maximum de dommages.

Bouillonnant de colère, l'intempestif président américain, qui rongait son frein depuis quelques minutes, ne put se retenir davantage et commença à vociférer des menaces et des insultes sans retenue.

—Je veux que l'on bombarde ces enfoirés avec nos armes nucléaires ! Trop d'Américains sont morts et nous devons répliquer, diligemment et avec une force extrême.

—Monsieur le président, je comprends votre indignation, mais...

—Indignation ? On a laissé ces scélérats créer et répandre un virus mortel à travers le monde, et ce, en toute impunité ! Où étaient les services du renseignement, bordel de merde ? Bande d'incapables ! J'exige une intervention militaire ! L'Organisation du traité de l'Atlantique Nord doit bien servir à quelque chose, pas seulement à engloutir des milliards de dollars américains ! C'est le retour de la guerre froide. On rase ces pays de la carte !

Le président du Comité militaire de l'OTAN, l'amiral Bauer, à qui le président américain avait cavalièrement coupé la parole, mais qui avait su conserver son flegme britannique typique, attendit que le coloré personnage se taise pour reprendre la parole.

—Je comprends la frustration qui habite le président Trump, mais nous devons évaluer toutes les options qui s'offrent à nous. Actuellement, plusieurs armées sont sollicitées pour soutenir les systèmes de santé ou pour assurer l'ordre dans les pays et les régions où la situation se détériore. Les membres des forces armées sont parfois eux-mêmes atteints de la CORVI-20 et comme le recrutement a été plus difficile depuis quelques mois, nous ne serions peut-être pas en mesure de soutenir une campagne militaire de longue durée.

—Cessez de dire des conneries, Amiral ! Nous avons l'armée la plus puissante et les armes les plus sophistiquées. Frappons, et frappons fort !

—Nous avons plusieurs autres problèmes, monsieur le président. La Chine contrôle plusieurs ports maritimes dans l'est de l'Afrique et pourrait rapidement contrôler le transport du pétrole en provenance de la mer Rouge. Et puisque les Russes ont des bases militaires et des ports en Syrie, la circulation maritime serait tout aussi difficile en Méditerranée.

S'ensuivirent de très longues et animées discussions. Les représentants japonais et sud-coréens se disaient d'avis que l'option nucléaire n'était pas celle qu'ils préféraient. Étant des voisins des pays ciblés, ils craignaient les représailles, mais aussi, les radiations susceptibles de les atteindre. Aussi, puisque les États-Unis avaient rap-

pelé plusieurs milliers de soldats, de cuirassés et d'avions de combat postés en Corée du Sud et au Japon, la situation en mer du Japon et en mer de Chine devenait très précaire si jamais les Russes et les Chinois attaquaient.

Quant à eux, les pays européens redoutaient une attaque russe, surtout en Ukraine et en Géorgie, car les forces russes avaient déjà commencé à se masser le long de ces frontières, sous le prétexte d'attaques terroristes. De même, il ne fallait pas oublier les dizaines de milliers de soldats russes et chinois déployés partout dans le monde pour superviser la livraison et la distribution des équipements médicaux. Avec du recul, on pouvait maintenant imaginer que cette manœuvre visait non pas à protéger les équipements médicaux, mais bien à positionner des soldats d'élite dans les ports d'importance partout au monde. Dans l'éventualité d'un conflit armé, on se demandait aussi de quel côté se rangeraient les pays africains, eux qui étaient déjà sous le joug chinois en raison des investissements massifs de compagnies, de banques et d'agences gouvernementales chinoises dans ces pays. Même chose pour les pays de l'ancien bloc de l'Est en Europe ; joindraient-ils le clan russe ? La Chine et la Russie venaient d'annoncer qu'ils enverraient des vaccins aux pays dans le besoin, ce qui n'était plus une surprise ou un exploit scientifique maintenant que l'on savait qu'ils possédaient le vaccin avant même que la pandémie n'éclate. Est-ce que, pour sauver leur population, certains gouvernements seraient prêts à fermer l'œil sur le fait que ces deux pays étaient à l'origine de la pandémie et à s'allier à eux en cas de conflit dans le simple but de bénéficier des doses vaccinales ?

Les membres du G7 et leurs alliés faisaient face à l'inconnu. On comptait des dizaines de millions de morts sur la surface de la Terre et la situation s'aggravait de jour en jour. Les systèmes de santé et l'économie de ces puissantes nations avaient été mis à mal et le tout risquait de s'effondrer dans les semaines à venir. Trump voulait une riposte musclée, mais certains autres dirigeants, plus modérés, réclamaient une approche diplomatique, ainsi que des sanctions politiques et économiques. Action militaire ou non, il fallait maintenant confronter les gouvernements chinois et russe.

## Chapitre 7

Juin 2020

Deux policiers ébahis se tenaient debout, au pied du lit des Durand, et regardaient la triste scène. Le corps inerte des deux vieillards, celui d'une dame frêle dont la tête baignait dans une mare de sang coagulé sur les draps et l'oreiller et celui d'un homme qui n'affichait aucune marque de violence apparente, mais dont le teint bleuté rappelait les cyanoses causées par le virus de la CORVI-20. Les deux avaient connu une fin de vie fort différente ; l'une dans la peur et la violence, l'autre dans une lente et cruelle agonie. Des images comme celle-là, les policiers en avaient peu vu au cours de leur carrière, mais des cadavres, ils en voyaient trop souvent depuis quelque temps. Bien que cela fasse maintenant partie de leur quotidien, ne pourraient-ils jamais s'habituer à la vue de corps inertes, figés par la mort ? Ces deux nouveaux cadavres allaient s'ajouter aux centaines de milliers qu'avaient enterrés ou incinérés les Français depuis le début de l'année.

Il y avait tellement de décès en France, depuis quelques mois, que les policiers ne crurent pas bon de faire venir un médecin légiste ni d'ouvrir une enquête pour élucider les raisons de la mort de ce couple âgé. Dans leur rapport, ils inscriraient tout simplement que le couple était mort des suites de la CORVI-20. Personne ne serait surpris, personne ne poserait de question. Non pas que les policiers voulaient bâcler leur travail, mais le manque criant d'effectifs rendait leur quotidien infernal et de toute façon, personne ne prendrait le temps d'élucider le mystère d'un énième vol suivi d'un meurtre, si cela en était effectivement un.

Appelée pour disposer de la dépouille des défunts, une équipe de quatre personnes se présenta au logement des Durand. Après avoir placé les cadavres dans des sacs mortuaires, les préposés les déposèrent sur des civières et se dirigèrent vers la sortie. Alors qu'ils passaient devant le téléviseur resté allumé depuis l'entrée par effraction, l'un des ambulanciers demanda aux autres de s'arrêter un instant pour regarder le début du journal télévisé.

*Mesdames et messieurs, bonjour. Aujourd'hui, aux informations, voici les grands titres et ce qui a attiré notre attention. Coup de*

*théâtre sur l'origine du coronavirus. En effet, la France et plusieurs pays alliés accusent la Chine et la Russie d'avoir créé le virus en laboratoire et d'avoir permis sa dissémination à travers le monde par l'intermédiaire de voyageurs infectés. Selon des données de recherches très sérieuses, le SARS-COV-20 serait un virus génétiquement modifié ayant la capacité d'infecter plus facilement les cellules de l'épithélium respiratoire humain et possédant une virulence accrue. Autre information bouleversante, les habitants russes et chinois, pour la plus grande majorité, auraient été vaccinés à leur insu contre ce même virus avant le début de la pandémie, ce qui expliquerait le nombre relativement faible de cas rapportés dans ces deux pays. La Chine et la Russie ont vivement réfuté ces informations, se disant victimes d'une campagne de diffamation de la part des pays occidentaux. Selon eux, certains pays très affectés par la pandémie et à court de solutions chercheraient à blâmer un pays étranger pour dévier la colère de leur peuple. Les deux grandes puissances rappellent qu'elles ont offert de l'aide aux pays qui en avaient besoin et qu'elles ont mis au point un vaccin contre le virus. En réponse à ce qu'ils qualifient de campagne de salissage sans fondement, la Chine et la Russie menacent de cesser leur aide matérielle et technique et de ne pas distribuer leurs vaccins. De plus, le gouvernement chinois brandit la menace de couper toute aide financière aux pays occidentaux s'ils ne se rétractent pas immédiatement. La Chine et la Fédération de Russie étant deux membres permanents du Conseil de sécurité de l'ONU, un vote de confiance a eu lieu tôt ce matin, heure de New York, pour savoir si l'on devait expulser ou non ces deux pays de l'organisation. À la surprise générale, et grâce à un appui massif des pays de l'Afrique et de l'Amérique du Sud, Chinois et Russes ont obtenu suffisamment de votes pour garder leur siège.*

— Et bien, merde ! Vous avez entendu ça, les gars ? Si toute cette histoire est vraie, on n'est pas sorti de l'auberge ! Ces connards de Soviétiques et de chinetoques nous ont bien eus. On empile les cadavres et eux se moquent de notre gueule ! J'espère que cette couille molle de Macron fera quelque chose !

Ils éteignirent le téléviseur, puis poursuivirent leur chemin dans le couloir en direction de l'ascenseur, comme ils l'avaient fait quelques semaines auparavant avec les Meunier. Ils embarquèrent les corps dans leur véhicule et les conduisirent jusqu'à la morgue où

ils seraient immédiatement incinérés. La situation était telle, à Paris, que les cadavres ne pouvaient plus être conservés à basse température pendant quelques jours, faute d'espace. Et comme il n'y avait plus de services funéraires en raison du décret ministériel interdisant les rassemblements, cette solution exceptionnelle avait été retenue et était appliquée depuis quelques semaines. Les cendres seraient toutefois entreposées jusqu'à ce qu'un membre de la famille les réclame. C'est ainsi que, dans une ultime étreinte, les corps de Catherine et Michel Durand disparaîtraient à jamais.

\*\*\*

Alors que des diplomates et des avocats canadiens négociaient avec les autorités chinoises pour obtenir la libération du chercheur émérite Patrick O'Brien et le ramener au Canada, ce dernier subissait les foudres des gardiens de la prison où il était enfermé. On l'invectivait, on lui crachait dessus et on lui servait des aliments avariés. Être accusé d'espionnage contre la mère patrie était un crime impardonnable aux yeux des agents des services correctionnels.

Le chercheur déchu ne pouvait sortir de sa cellule que deux fois par semaine pour aller se doucher et prendre quelques bouffées d'air frais dans une cour miniature où il pouvait se délier les jambes en tournant en rond pendant quelques minutes. Alors qu'il profitait de ce bref instant à l'extérieur, un autre détenu s'approcha de lui.

— Docteur O'Brien ? lui demanda l'homme.

— Oui, c'est moi.

Sans crier gare, l'individu lui planta un couteau artisanal dans l'épaule, manquant le cou de quelques centimètres. Une bagarre s'ensuivit, et tandis qu'il frappait son assaillant, Patrick se demandait pourquoi ce cinglé l'avait attaqué. Des gardes vinrent les séparer après deux minutes de combat, non sans prendre leur temps, question de profiter du spectacle. Quand ils en eurent assez, toutefois, leur intervention fut aussi musclée que brutale. Ils utilisèrent des matraques et du poivre de cayenne pour mettre fin à l'échauffourée et après quoi, on amena Patrick à l'infirmerie pour y faire soigner sommairement sa plaie. On le conduisit ensuite à la douche, où il avait l'habitude d'être seul. Or cette fois, il fut surpris de constater que ses deux camarades, Jian et Cheng, y étaient aussi. Tout comme lui, ils avaient le visage

émacié et leur corps portait des marques témoignant des mauvais traitements qu'ils recevaient.

— Comme je suis heureux de vous voir en vie, les gars ! Vous tenez le coup ?

Jian le regarda et se mit à pleurer.

— Nous allons mourir ici, Patrick, nous allons mourir dans cette saloperie de cachot pour un crime que nous n'avons jamais commis.

— Il y a sûrement des gens en dehors de ces murs qui tentent l'impossible pour nous faire sortir, répliqua Cheng, qui voulait que ses amis gardent le moral, qu'ils demeurent confiants devant l'adversité.

— On va s'en sortir, chers amis, je vous le promets.

Ceci serait malencontreusement une promesse que Patrick ne pourrait pas tenir. Pendant qu'ils se douchaient, ses amis et lui ne pouvaient se douter que des doses importantes du virus SARS-COV-20 étaient nébulisées dans la pièce. À chaque inhalation qu'ils prenaient, ce sont des millions de virus qui entraient dans leurs poumons. Compte tenu de leur état de santé lamentable, de leur malnutrition et des soins qu'ils ne recevraient pas, on venait de leur imposer la peine de mort. Le bourreau qui terminerait le travail était invisible à l'œil nu, mais son action serait tout aussi efficace.

\*\*\*

En cette chaude et jolie journée, le soleil brillait de tous ses rayons dans le ciel d'Ottawa, alors que Mathilde Durand dégustait son kombucha fait maison à saveur de bleuet et de gingembre. Elle aimait cette boisson de thé fermenté sucré et effervescent, surtout lorsqu'il était servi glacé par une journée ensoleillée comme celle-ci. Même si ce n'était que pour un bref instant, bien assise sur le balcon de son appartement, elle prenait du temps pour elle tout en laissant le soleil caresser sa peau. Rien de mieux pour oublier les tracasseries liées au travail et l'angoisse engendrée par la pandémie. Ce paisible moment fut malheureusement interrompu par la sonnerie de son téléphone portable. Cette invention du diable, se répétait-elle, ne servait donc à rien d'autre que de sonner, vibrer, signaler une alerte et troubler la paix... sa paix ? Elle fut tentée de ne pas répondre, d'autant plus qu'elle ne reconnaissait pas le numéro sur l'afficheur, mais se ravisa et prit l'appel.

— Bonjour ! Mathilde Durand à l'appareil.



—Madame Durand, Didier Leconte, employé des services sociaux de France. Vous êtes bien la fille de madame Catherine Durand, née De Carufel, et de monsieur Michel Durand, tous deux résidants de la rue Lentonnet à Paris ?

—Oui, oui, je suis bien leur fille. Que se passe-t-il ?

—Madame Durand, j'ai le regret de vous informer que vos parents sont décédés des suites d'une infection à la CORVI-20.

Ne pouvant croire ce qu'elle entendait, Mathilde était dans tous ses états. Son cœur battait la chamade et son corps tremblait comme une feuille sous l'effet de l'alizé. Elle qui, à peine quelques secondes plus tôt, jouissait d'une douce et belle journée venait de voir son univers s'écrouler. Certes, elle ne voyait pas ses parents régulièrement, mais de les savoir en vie, de savoir qu'elle pouvait les appeler pour obtenir un conseil ou pour discuter la sécurisait énormément.

—Mais je ne comprends pas. Ma mère se portait bien, même si elle était atteinte de la maladie. Quant à mon père, il était très malade, mais il avait déjoué les pronostics et était encore en vie après plusieurs semaines d'infection. Je ne comprends pas.

C'est avec la voix chevrotante et les yeux chargés de larmes que Mathilde avait répondu à cet inconnu qui venait de lui annoncer la pire nouvelle de sa vie.

—Je suis sincèrement désolé, madame Durand. Je vous offre mes plus sincères condoléances. Les cendres...

—Les quoi ? Les cendres ?

—Oui, madame... Pardonnez-moi, je n'y suis pour rien. Les cendres, disais-je, seront placées au columbarium du cimetière Saint-Vincent dans le quartier Montmartre à Paris en attendant votre retour au pays. Encore une fois, je suis navré d'être porteur d'un si triste message. Je vous souhaite beaucoup de courage dans cette épreuve.

Sans rien répondre, Mathilde laissa tomber son téléphone sur le sol, avant d'elle-même y tomber à genoux, en sanglots.

\*\*\*

De l'autre côté de la rivière des Outaouais, un nouveau drame familial se jouait. Marianne O'Brien avait développé des symptômes graves de la CORVI-20, malgré les médicaments qu'elle avait pris en prophylaxie dès qu'elle avait appris qu'elle était porteuse du virus.

Son fils Jacob, pour sa part, s'était complètement remis de l'infection, mais ne pouvait que se sentir coupable face à la souffrance de sa mère. Après tout, c'est lui qui avait fait fi des mesures sanitaires telles que la distanciation sociale, le port du masque et le couvre-feu. Ces mesures imposées par le gouvernement provincial du Québec visaient à contrer la progression du virus, mais Jacob les avait enfreintes en se rendant chez des amis sans en informer ses parents. C'est au contact de ses compagnons qu'il avait été infecté et qu'il avait par la suite infecté sa mère. Son insouciance risquait d'avoir de graves conséquences.

Marianne était sous respirateur dans un hôpital de Gatineau et ses chances de survie étaient très minces. Les médecins, inhalothérapeutes, infirmiers et infirmières faisaient tout en leur pouvoir pour sauver la vie des centaines de patients qui leur arrivaient chaque semaine, mais ils étaient exténués et de moins en moins nombreux à combattre ce vilain pathogène, du fait que plusieurs tombaient au combat en raison de la maladie ou de l'épuisement professionnel. Tous les patients atteints de la CORVI-20 étaient placés en isolement complet, ce qui signifiait qu'ils n'avaient droit à aucune visite. Un médecin et ancien cochambreur de Thomas, alors qu'ils étaient tous deux étudiants en médecine, lui donnait toutefois des nouvelles de Marianne sur une base quotidienne. Ce soir-là, lorsqu'il l'appela, les nouvelles étaient mauvaises.

— Bonsoir, Thom, c'est David. Écoute, je ne passerai pas par quatre chemins. Marianne est en piteux état. Sa saturation sanguine en oxygène est basse et il est possible, si elle survit à cette infection, qu'elle subisse des dommages permanents au cerveau. Je ne sais pas jusqu'à quel point ils affecteront son intelligence, sa mémoire, ses facultés motrices et mentales, mais les risques de torts irréversibles au cerveau sont fréquents quand une personne est dans un tel état pendant plusieurs jours. Je suis désolé, mon vieil ami, c'est tout ce que je peux te dire pour le moment.

— Merci, David, va te reposer, maintenant.

Cette réponse très sommaire de Thomas pouvait donner l'impression qu'il était insensible et détaché, mais c'était tout le contraire. Il devait continuer à tenir le coup, à être fort pour ses enfants, en plus de garder la tête froide en raison de tout ce qui se passait au boulot. Ses années de médecine l'avaient doté d'une carapace qui lui permettait de se protéger contre les drames qu'il voyait chaque jour. Ce qu'il

venait d'apprendre au sujet de son épouse, il le garderait pour lui seul. Il ne voulait pas bouleverser davantage les enfants. Lui-même devrait mettre cette information en veilleuse dans un recoin de son cerveau et se concentrer sur la tâche qui l'attendait le lendemain, alors que des sanctions seraient bientôt décrétées contre la Chine et la Russie. Prenant conscience qu'il avait mis fin à la conversation de façon abrupte, il envoya un message texte à David pour lui manifester son soutien face à son travail d'intervenant de première ligne. « Vous avez des centaines de vies entre les mains. Si tu tombes au combat, malade ou épuisé, ce sont tous ces patients qui seront privés d'un médecin compétent et qui auront moins de chances de s'en sortir. Prends soin de toi pour mieux prendre soin des autres. » Il posa ensuite son téléphone portable sur sa table de chevet, éteignit la lumière et ferma les yeux. Lui qui se disait athée se surprit à prier pour que Dieu sauve son épouse.

\*\*\*

— Ces enfoirés d'enculés de pays du tiers monde de merde ! On leur envoie des vivres et des milliards de dollars et c'est comme ça qu'ils nous remercient !

Le président Trump était en furie. En dépit du fait qu'il avait été prouvé que la Chine et la Russie étaient les grands responsables de la pandémie, plusieurs États s'étaient joints à eux soit pour bénéficier de leur aide financière, soit pour obtenir des vaccins plus rapidement, soit pour être du côté de ceux qu'ils voyaient déjà vainqueurs advenant un conflit armé. Ces appuis envers ces deux États voyous avaient eu l'effet d'un camouflet en plein visage pour le colérique président Trump.

— Je veux que l'on déclare la guerre à la Chine, à la Russie, à l'Afrique tout entière et à tous les pays à partir du sud de notre frontière jusqu'en Terre de Feu. Rasez-moi ces nations médiocres !

C'est le principal conseiller militaire qui prit courageusement la parole pour contrer la rage de son commandant en chef.

— Monsieur le Président, notre pays vit sa pire crise épidémiologique depuis la grippe espagnole, sa pire crise économique depuis la grande dépression et un début de guerre civile... Tout cela en même temps. Nous ne pouvons diviser nos forces et déployer notre arsenal militaire contre tous ces pays. Les pays africains et sud-américains

ne représentent pas de menaces militaires importantes pour l'instant. Ce que nous devons craindre, c'est l'emprise des régimes chinois et russes sur ces pays. La Chine contrôle la majorité des mines africaines, où on exploite les terres rares indispensables aux puces électroniques et divers produits essentiels pour nos équipements de communication et notre armement sophistiqué. Elle contrôle une large partie du transport maritime en Asie. De plus, nos services en renseignement nous ont informés que la Chine s'apprêtait à reconquérir Taiwan par la force. Nos alliés dans la région sont affaiblis et craignent pour leur souveraineté. La Corée du Sud a mobilisé plus de soldats et plus de pièces d'artillerie pour résister ou répondre à toute attaque provenant du Nord. Les Russes ont quant à eux commencé une avancée stratégique en Crimée, et rencontrent très peu d'opposition. Monsieur le Président, il est temps d'entreprendre des pourparlers pour éviter le pire. Nous ne pouvons pas déclarer la guerre à deux puissances militaires qui disposent d'armées efficaces, entraînées et reposées, ce qui n'est pas le cas de la nôtre. De plus, ces deux pays possèdent beaucoup de ressources naturelles, comme le pétrole, le fer et les fameuses terres rares. Nous devons négocier, car face à eux, nous avons perdu tous nos avantages, tant militaires qu'économiques.

À l'écoute de son conseiller, le président Trump, qui bouillait encore de rage, reprit tout de même ses sens. Jamais il ne s'était senti aussi vulnérable, lui qui se croyait jadis aussi puissant qu'une déité. Le peuple américain, du moins la moitié qui avait cru en lui, ne lui pardonnerait jamais pareille débâcle ni un tel affront sur la scène internationale. Leur président s'apprêtait à plier le genou devant deux rivaux de longue date.

\*\*\*

L'implication de Sofia Rojas dans le dossier des cyberattaques et de la CORVI-20 lui avait valu une promotion, ce qui faisait qu'elle supervisait maintenant tout son département. Elle avait insisté pour demeurer dans l'action, car elle refusait d'être limitée à des tâches administratives et à transmettre des ordres. Pour elle, cette promotion avait eu l'effet d'un baume sur une plaie. Elle était persuadée d'avoir tout fait en son pouvoir et d'avoir contribué à démasquer les auteurs d'un des complots mondiaux les plus importants de son époque. En

revanche, elle était déçue du dénouement de cette macabre histoire qui avait entraîné la mort de plus de 60 millions de personnes depuis le début de l'année. Elle savait toutefois qu'elle avait fait un travail exemplaire. Et malgré la promesse de jours meilleurs avec l'arrivée possible de vaccins, elle était parfaitement consciente que rien n'était encore terminé.

## Chapitre 8

### Été 2020

C'est après avoir passé à travers d'épais nuages que l'avion transportant Mathilde Durand se posa finalement sur la piste de l'aéroport Paris-Charles-de-Gaulle. La jeune femme avait enfin réussi à obtenir la permission de quitter son poste à l'ambassade de France au Canada pour venir recueillir les cendres de ses feus parents.

C'est la mort dans l'âme qu'elle avait traversé l'Atlantique sur ce vol de la compagnie *Air Canada*. Les compagnies aériennes et les pays limitaient au minimum les vols internationaux et les passagers devaient montrer le résultat négatif d'un test de dépistage réalisé au cours des dernières 24 heures. Pendant le vol, Mathilde avait refusé son repas et tout ce qu'on lui avait proposé à boire. Puisqu'elle voyageait sans bagage en soute, elle quitta rapidement l'aéroport après avoir franchi le poste des services douaniers. Revoir son pays dans un tel état de misère après tant d'années d'exil lui brisa le cœur, ou du moins ce qui en restait. Paris, la Ville Lumière, la ville des amoureux, n'affichait plus son éclat habituel. Quelques rares gens masqués, le regard vide, sillonnaient les rues où jadis des millions de touristes déferlaient chaque année. Les terrasses et les restaurants étaient fermés ou n'offraient que des repas à emporter. Les services de transport en commun, quant à eux, étaient pratiquement vides.

Mathilde se rendit au cimetière où les cendres de ses parents étaient entreposées.

— Bonjour, se présenta-t-elle une fois rendue à l'accueil, je me nomme Mathilde Durand et je viens quérir les cendres de Catherine et Michel Durand.

— Bonjour, madame Durand, mes condoléances.

Le responsable des lieux lui avait répondu mécaniquement, sur un ton totalement dépourvu d'empathie, avant d'aller chercher l'urne funéraire. Il n'avait prononcé cette phrase que par habitude, sans la moindre intention d'apporter une seule once de réel réconfort à la fille des disparus. Ces mots, il les avait répétés des centaines de fois et par lassitude, avait cessé toute tentative d'y mettre un peu d'humanité. Il revint avec une urne en métal sans fioriture, qu'il déposa délicatement

sur le comptoir. D'un geste brusque, il détacha la feuille qui y était collée comme on l'aurait fait sur un vulgaire colis récupéré à la poste. Sur ce bout de papier étaient inscrits le nom et la date du décès des défunts.

—Voilà. Veuillez signer ce document qui atteste que vous avez bien récupéré les cendres.

Mathilde s'exécuta en gribouillant une signature illisible et partit sans remercier ni même saluer ce type apathique. Tout en marchant, elle serrait fermement l'urne contre son cœur en s'imaginant que son père et sa mère étaient en mesure de ressentir tout l'amour qu'elle éprouvait pour eux. Comme elle regrettait de ne pas avoir été présente, de ne pas avoir pu les accompagner en fin de vie.

Son deuxième arrêt était prévu au domicile de ses parents, où elle souhaitait récupérer des objets et commencer à vider les lieux afin de les rendre accessibles aux futurs locataires. Contrairement à ce qui s'était produit au columbarium, elle fut accueillie par un homme au regard empreint de douceur et d'empathie. Connaissant bien et aimant au plus haut point les Durand, il offrit à Mathilde un sincère témoignage de sympathie, puis lui remit la clé du logis.

La jeune femme monta l'escalier d'un pas lent, appréhendant sa propre réaction à la vue de l'endroit où ses parents avaient rendu l'âme. Elle inséra doucement la clé dans la serrure, prit une grande respiration et ouvrit la porte. Elle s'avança doucement et s'arrêta brusquement à la vue d'une tache de sang qui s'étirait sur le plancher du salon jusqu'à la chambre à coucher. Que s'était-il produit, ici ? On lui avait dit que ses parents avaient été emportés par la CORVI-20, pas battus à mort. Était-ce le sang de l'un de ses parents ? Leur mort résultait-elle d'un accident ou était-ce l'œuvre d'un malfrat ? Elle n'obtiendrait jamais de réponse claire à cette question et cela la tarauderait pour le reste de ses jours. Elle repoussa ses sombres pensées dans un recoin de sa tête et revint à la raison première de sa présence ici. Elle ouvrit les fenêtres, car l'air vicié l'importunait. Après quoi, elle déambula nonchalamment de pièce en pièce, en voyant dans sa tête ses parents partager un repas assis côte à côte à la table de la salle à manger. Elle les imaginait dans la petite routine quotidienne qu'ils avaient dû développer depuis toutes ces années. Toutes ces années, elle les avait passées loin d'eux, en quête d'aventures et de dépaysement. Elle regrettait maintenant de leur avoir accordé aussi peu de temps de qua-

lité, d'avoir naïvement pensé qu'ils seraient toujours là pour elle. Elle se pencha pour prendre un joli petit cadre renfermant une magnifique photo de ses parents et elle, prise lors du quarantième anniversaire de mariage du couple. À la vue de ce cliché, où ils étaient resplendissants de bonheur et de joie de vivre, Mathilde cria de toutes ses forces et versa une larme qui vint choir sur la vitre protectrice du cadre. En hurlant ainsi, elle libéra une partie de la peine et de la frustration qu'elle avait accumulées depuis des mois. Pour se ressaisir, elle prit place sur le canapé et déposa le cadre sur la table adjacente. Puis, question de se changer les idées, elle alluma le téléviseur, parcourut les chaînes et s'arrêta sur le bulletin d'informations.

*Mesdames et messieurs, bonjour. Aujourd'hui, aux informations, voici les grands titres et ce qui a attiré notre attention. Après plusieurs jours de négociations qui nous ont fait craindre un conflit armé destructeur, il semble que le pire ait été évité alors que les pays du G7, menés par les États-Unis, et la coalition russo-chinoise en sont venus à une entente. On se souviendra que les États-Unis avaient accusé la Chine et la Russie d'être responsables de la pandémie qui a tué des millions de personnes. La Chine a toujours réfuté ces accusations, allant même jusqu'à prétendre que son peuple avait été le premier touché par cette tragédie. Selon les premières informations que nous avons obtenues, des excuses formelles devraient être formulées par les États-Unis à l'égard des deux pays faussement accusés. Ce n'est qu'après ces excuses, et en signe de bonne foi, que la Chine et la Russie feront parvenir des millions de vaccins à tous les pays dans le besoin.*

Mathilde émit un rire à la fois nerveux et sarcastique. Son père était une victime directe du virus et sa mère une victime indirecte, car plus elle y pensait, plus la mort de cette dernière semblait suspecte. Pour elle, la mort de ses parents, causée par un virus créé en laboratoire, n'était ni plus ni moins qu'une forme de meurtre prémédité. Les gouvernements ciblés par les accusations américaines avaient conçu et libéré le virus volontairement dans le but d'éliminer des millions de personnes et ainsi, déstabiliser les systèmes de santé, l'économie et le pouvoir politique des autres nations, comme s'il s'agissait d'une simple partie d'échecs. Aucune marque de respect pour toutes ces vies humaines. Les parents de Mathilde avaient été tués et les responsables allaient s'en tirer sans la moindre tape sur les doigts. C'était révoltant !



La jeune femme éteignit le téléviseur, le débrancha et y apposa une petite note sur laquelle il était écrit : « À donner ». Elle en avait marre des mauvaises nouvelles.

\*\*\*

C'est avec stupeur que l'ambassadeur du Canada apprit la triste nouvelle au sujet du décès du chercheur canadien Patrick O'Brien dans la prison où il était détenu. En raison de la situation tendue entre les deux pays, on se demandait s'il pouvait s'agir d'une forme de vengeance ou d'une façon cruelle de faire taire celui qui avait mis le gouvernement chinois dans l'embarras. Tout était possible, mais une preuve formelle serait difficile à obtenir et la culpabilité de la direction du pénitencier serait compliquée à démontrer.

Dès que la dépouille du docteur leur fut remise, une autopsie rapide fut pratiquée par des médecins canadiens de l'ambassade du Canada en Chine. L'analyse sanguine et une étude histologique des tissus pulmonaires confirmèrent que la mort du chercheur avait été causée par une infection à la CORVI-20. Bien que son corps montrât des traces de violence et une maigreur anormale, sa mort ne pouvait être attribuée à ses blessures ou à cet état de privation. Sa dépouille serait rapatriée au Canada, où il pourrait recevoir des funérailles dignes du rôle qu'il avait joué dans cette nébuleuse affaire impliquant les Russes et les Chinois.

Non loin de là, à environ trente kilomètres, une réunion secrète entre de hauts dirigeants politiques et des militaires hauts gradés chinois, russes et nord-coréens avait lieu.

— La première phase du plan a été un succès. N'eût été des révélations compromettantes des scientifiques canadiens, nous nous en serions sortis indemnes. Nos principaux adversaires économiques et militaires sont à bout de souffle et de ressources, sans compter qu'ils ont déjà contracté des dettes de plusieurs centaines de milliards de dollars auprès de nos institutions financières depuis le début de la pandémie. Les États-Unis, la Grande-Bretagne, la France et l'Allemagne ne peuvent pas mobiliser leurs armées avec autant d'efficacité et ils en sont tous conscients. Leurs peuples ont besoin du vaccin et nous sommes les seuls à pouvoir le leur offrir.

Tel un joueur d'échecs qui sait que son adversaire est dans le pétrin, le général Liang avait prononcé ces paroles avec un sentiment de fierté, convaincu que la partie était d'ores et déjà gagnée. Son rêve de revoir la Chine régner sans opposition sur la planète entière, où elle serait crainte, mais respectée par tous les peuples, se concrétisait enfin. Une autre voix se fit alors entendre.

— Nous avons reçu la confirmation que la Pologne, la Bulgarie, la Hongrie et la Roumanie se joindraient à nous moyennant un accès privilégié aux vaccins et une aide pour assurer leur relance économique. Notre armée est aussi prête à attaquer l'Ukraine et la Géorgie. Dans le premier cas, nous plaiderons une assistance aux populations prorusses de l'est du pays qui subissent les injustices commises par le gouvernement ukrainien. Pour ce qui est de la Géorgie, nous simulerons une attaque terroriste en sol russe et blâmerons les rebelles tchéchènes qui y ont trouvé refuge. Toutes ces allégations concernant l'Ukraine et la Géorgie seront de toute évidence fausses, mais qui pourra nous empêcher d'agir comme nous comptons le faire ?

Barkov, le général de l'armée russe, lâcha un rire gras et bruyant juste à penser à ce qu'il venait de dire. Cet excès d'hilarité contrastait avec le côté habituellement impassible de cet homme imposant au regard autoritaire. En se versant un verre de vodka, il ajouta :

— J'oubliais, nous allons aussi envoyer des bateaux et des sous-marins dans le Grand Nord canadien. Nos vaisseaux passeront par le pôle Nord pour rejoindre la mer de Baffin et le passage du Nord-Ouest. Nous déclarerons que nous prenons possession des lieux et contesterons la souveraineté canadienne. Avec la fonte des glaces due aux changements climatiques, les routes maritimes du nord seront bientôt accessibles pendant toute l'année et ces régions regorgent de ressources naturelles que nous souhaitons exploiter. Les soldats canadiens sont courageux et très bien formés, mais ils sont trop peu nombreux, de même que leur équipement et armement militaires ne sont pas à la hauteur pour contrer notre avancée.

Le général Barkov termina son allocution en s'envoyant une rasade de vodka dans le gosier. Son camarade russe Vitali Rublev, responsable de la propagande, reprit le flambeau.

— Il faut aussi doubler les efforts de désinformation sur les réseaux sociaux. Ces imbéciles d'Occidentaux croient tout ce qu'on y retrouve. On devra créer des capsules vidéo sur *YouTube* et *TikTok*

pour laver le cerveau des plus jeunes en prétendant que leurs gouvernements respectifs les manipulent, que les vaccins sont dangereux... On mettra le paquet !

Rublev avait fait un travail colossal depuis le début de l'année. Ses subalternes et lui étaient à l'origine de cyberattaques stratégiques et de la manipulation de l'information transmise sur la toile informatique à l'échelle mondiale. Leurs capsules vidéo devenaient systématiquement virales. Ils avaient même, à quelques reprises, réussi à infiltrer des médias de masse pour y faire passer subtilement leurs messages. Ces campagnes étaient d'une efficacité qui surpassait celles de Goebbels et de l'Allemagne nazie. Le coup final serait toutefois porté par celui qu'ils considéraient comme étant leur pire ennemi. Ce jour-là, effectivement, c'est le président américain lui-même qui allait sceller l'issue de cette saga en trahissant son propre peuple.

\*\*\*

En quelques jours, Thomas avait reçu une quantité effarante de mauvaises nouvelles. On lui avait dit que sa femme conserverait des séquelles mineures au cerveau, de même qu'elle souffrirait de troubles respiratoires chroniques pour le reste de ses jours. Les séquelles au cerveau étaient moins graves qu'on ne l'avait anticipé, mais chambouleraient tout de même son quotidien. Thomas avait ensuite appris le décès de son frère, emporté par la CORVI-20 alors qu'il purgeait une peine de prison pour espionnage ; du moins, selon la version officielle des autorités chinoises. Il avait aussi entendu, de la bouche même du premier ministre, que le Canada n'imposerait pas de sanctions contre la Chine, question de recevoir sa juste part de vaccins et de ne pas froisser un important partenaire économique.

Le pauvre homme avait l'impression que tout son univers s'effondrait. Bientôt, il devrait s'occuper des obsèques d'un frère à qui il n'avait pas adressé la parole depuis des années. Depuis des mois, son boulot était aussi exigeant que stressant. De plus, il devrait dorénavant en faire un peu plus pour ses deux adolescents afin de pallier la perte d'autonomie de Marianne. Sentant que son corps et son esprit étaient sur le point de flancher, il contacta son ami David pour qu'il lui prescrive des antidépresseurs. S'il voulait passer à travers cette série d'épreuves, il en aurait grandement besoin.

Le président américain se préparait à faire une allocution à la nation. La population tout entière serait rivée devant son téléviseur en cette fraîche soirée estivale. Avec la pandémie qui sévissait toujours, la controverse qui entourait l'origine de cette dernière et la guerre de mots que se livraient les deux plus grandes puissances mondiales, ce discours avait de quoi susciter l'intérêt. C'est sur le coup de 20 h, heure de Washington D.C., que Donald Trump apparut à l'écran, vêtu d'un veston bleu sur lequel on retrouvait une épinglette à l'effigie du drapeau américain. Derrière lui, des drapeaux et quelques photos de famille déposées sur une table. Les mains croisées, appuyées sur le bureau, il commença son allocution.

*Mes très chers compatriotes américains, l'Amérique et l'ensemble des habitants de la Terre vivent les pires moments de leur histoire. Le virus SARS-COV-20 a déjà emporté des dizaines de millions de vies, a mis à mal notre système de santé et provoqué l'apparition de conflits au sein de nos grandes villes. Bien que nous ayons les meilleurs médecins et scientifiques au monde, nous devons admettre que nos efforts ont jusqu'à présent donné des résultats mitigés. Nous devons donc faire preuve d'humilité et demander l'aide des Chinois et des Russes qui eux, ont réussi à développer un vaccin contre la maladie. Je suis parfaitement conscient que cette annonce soulève des questions. Depuis quelques semaines, nous accusons ces deux pays d'être à l'origine de la pandémie. J'ai été le premier à vouloir élucider cette question. Après vérifications de nos experts du CDC, il appert que la théorie selon laquelle le virus aurait été créé en laboratoire serait fausse, tout comme celle voulant que le virus ait été volontairement envoyé en sol américain par des vecteurs humains infectés. Les informations provenant du Canada et d'un scientifique canadien qui évoluait en Chine ne sont que fabulations et tromperies. Pour cette raison, nous allons instaurer un embargo sévère contre notre voisin au nord. J'ai déjà discuté avec mes homologues russes et chinois, qui comprennent notre méprise dans cette affaire. Dans un geste d'une grande générosité, ils nous feront parvenir des centaines de millions de doses de leur vaccin. De notre côté, et dans le but de retrouver la paix, nous allons cesser toutes manœuvres militaires conjointes avec la Corée du Sud et le Japon. Nous allons également rapatrier l'ensemble*

*de nos soldats postés dans ces pays. Nos militaires ont tant donné pour maintenir l'ordre dans cette région du monde, il est maintenant temps de les ramener à la maison pour qu'ils soient avec leur famille. Ils pourront servir leur pays ici même. Nos alliés de l'OTAN cesseront eux aussi toute forme d'hostilité envers la Russie et la Chine. Il est temps de mettre nos différends de côté et de travailler ensemble pour éliminer cet ennemi que nous avons tous en commun : le virus. Que Dieu vous bénisse, et que Dieu bénisse les États-Unis d'Amérique.*

Une fois les caméras éteintes, le président demeura immobile pendant un bref instant, le temps de réfléchir à ce qu'il venait de dire. Il n'en était pas à ses premiers mensonges, mais de cette envergure, c'était du jamais vu. Ses conseillers et lui en étaient venus à la conclusion qu'il valait mieux mentir et perdre la face, que de s'enfoncer dans une guerre qu'ils auraient eu de la difficulté à remporter. Il fallait aussi savoir que cette décision, ultimement, avait pour but de sauver des vies et l'économie. Des concessions majeures comme le rapatriement des troupes avaient été faites, mais les décideurs américains avaient eu peu de choix, du fait que leur situation était plus que précaire. À présent, ils devraient être patients, et planifier soigneusement leur stratégie pour, un jour, reprendre leur place de première puissance mondiale.

Avec l'annonce de la capitulation des pays du G7 et de leurs alliés face à leurs ennemis, un sentiment d'échec mêlé de l'espoir envahissait le cœur des Américains. Malgré les nombreuses preuves qui avaient été accumulées et qui auraient décillé les yeux des gens les plus sceptiques, leurs dirigeants abdiquaient. Leur président pliait l'échine devant ses rivaux et couvrait de honte toute une nation. On se doutait bien qu'il avait menti, qu'il tentait de sauver la face. Néanmoins, la promesse de recevoir des vaccins laissait croire que cette pandémie prendrait fin dans un avenir rapproché.

Dans les jours qui suivirent, les premières cargaisons de vaccins arrivèrent par avion dans les principaux aéroports du pays. C'est sous haute surveillance militaire que la distribution s'effectuerait. Pendant ce temps, des enseignants, des fonctionnaires fédéraux et plusieurs autres personnes recevraient une courte formation pour apprendre comment administrer un vaccin. Procéder à l'immunisation de centaines de millions d'Américains constituerait un défi logistique et technique titanesque et comme les infirmières et infirmiers étaient

épuisés, malades et moins nombreux, on aurait besoin de l'aide de tous ces conscrits.

Avec l'arrivée des vaccins, Sofia Rojas et son équipe voyaient une recrudescence de la désinformation sur les réseaux sociaux. Plusieurs théories complotistes mentionnaient que les vaccins fabriqués en Asie contenaient des substances toxiques ou des microorganismes pathogènes qui tueraient encore plus de gens, qu'il s'agissait là d'une autre manigance pour éliminer les peuples occidentaux. Sofia ne pouvait y croire. Le Dr Redfield, du CDC, avait confirmé que des tests étaient réalisés sur le contenu des fioles et que rien d'anormal ne s'y trouvait. Les vaccins étaient sécuritaires et efficaces à 95 %. Il s'agissait donc du seul moyen connu à ce jour pour sortir de cette crise. Pourtant, des milliers d'Américains mal informés ou n'ayant pas ou peu confiance en ce moyen de prévention étranger continueraient de périr des suites de l'infection par refus de recevoir ce vaccin salvateur.

L'Occident était vaincu.

## Chapitre 9

1998

Il faisait un temps splendide à Strasbourg. La gare centrale de la capitale alsacienne grouillait de touristes attirés par le charme de cette ville et la beauté de sa cathédrale gothique. Plusieurs résidents revenaient quant à eux à la maison en cette belle fin de journée d'été. Catherine et Michel Durand rentraient d'un week-end à la montagne, dans une magnifique auberge de Chamonix. En marchant vers leur logis, ils firent quelques arrêts pour faire des emplettes et récupérer leur courrier au bureau de poste.

— Regarde, chérie, Mathilde nous a fait parvenir une carte postale.

— Vraiment ? D'où provient-elle, cette fois ?

— Elle est en Chine ! Elle a visité la grande muraille et se trouvait, au moment d'écrire cette carte, au mausolée du premier empereur Qin. Tu sais, cet endroit où ils ont découvert une armée de soldats en terre cuite ? C'est fascinant, tout de même.

— Je l'envie d'avoir le courage de parcourir le monde comme elle le fait. Elle a toujours eu cette envie de découvrir différentes cultures, de voir de nouveaux paysages... Elle ne peut rester en place plus de quelques semaines !

— Eh bien, ce sera bientôt à notre tour de trouver du courage en vue de notre prochain voyage.

— De quoi parles-tu ?

— De notre déménagement à Paris, chérie ! répondit Michel.

\*\*\*

Patrick O'Brien était dans tous ses états. Sa copine, Julie, venait de lui apprendre qu'elle avait eu une relation sexuelle avec nul autre que son frère cadet Thomas. Elle avait fini par tout avouer, car elle n'en pouvait plus du barrage de questions que Patrick lui faisait subir depuis quelques heures. Quelques jours plus tôt, elle lui avait menti en lui disant qu'elle allait passer un week-end entre filles au chalet des parents de l'une d'elles.

Or plus tard, Patrick avait croisé l'une de ces amies dans un bar et celle-ci lui avait dit, sans se douter des conséquences de sa réponse, qu'elle n'était jamais allée à un chalet lors de ce fameux week-end. Patrick avait donc attendu que Julie revienne pour la bombarder de questions. Rouge de honte, la jeune femme avait craqué et craché le morceau. Aux yeux de Patrick, cette trahison était impardonnable. Non seulement sa conjointe l'avait-elle trompé, mais de plus, elle l'avait fait avec son frère. Comment son propre frère avait-il pu agir ainsi ? Patrick avait mis fin sur-le-champ à cette relation et s'était rendu chez ses parents, où son frère habitait encore, pour lui dire sa façon de penser.

— Sale petit con, comment as-tu osé me faire ça ?

— Tu ne traitais pas bien Julie. Elle était malheureuse et elle est venue m'en parler.

— De quoi parles-tu ? Je ne l'ai jamais maltraitée ni même trompée.

— Non, mais tu ne t'en occupais pas. Tu es toujours dans tes livres, dans ta tête. Tu la négligeais. Il n'y a pas que tes études dans la vie. Tu lui manquais de respect, et tu as toujours impatient et exigeant envers elle.

Les poings fermés, Patrick s'était avancé et s'appêtait à frapper Thomas en pleine gueule quand leur père s'était interposé pour mettre fin à cette dispute. Il avait invité Patrick à quitter la maison et à n'y revenir que lorsqu'il se serait calmé. Il en avait aussi profité pour enguirlander Thomas, en lui rappelant l'importance de la famille et en lui faisant clairement comprendre qu'il avait transgressé ce commandement biblique selon lequel on ne doit pas désirer la femme d'autrui. Après cet incident, les frères O'Brien ne s'étaient plus jamais parlé.

\*\*\*

Comme tous les enfants de son âge, Sofia Rojas s'amusait au parc avec ses amis. Elle grimpait aux différentes structures de jeux, sautait à la corde et faisait de la bicyclette toute la journée. Elle profitait au maximum de ses vacances scolaires pour être à l'extérieur. À cette période de l'année, il faisait toujours une chaleur accablante dans le sud de la Floride, mais cela ne l'empêchait jamais de jouer dehors. Il faut dire que le minuscule appartement que sa famille et elle habi-



taient ne lui donnait pas envie d'y passer des heures. Ils logeaient dans un grand bâtiment délabré dont le prix des logements était modique, mais où les cafards pullulaient et où les murs étaient si minces qu'on pouvait entendre le voisin ronfler pendant la nuit.

Sofia savait pertinemment que ses parents avaient fait de grands sacrifices afin de quitter leur île de Porto Rico pour rejoindre la Floride et ainsi, l'espéraient-ils, offrir une vie meilleure à tous les membres de la famille. À Porto Rico, la famille résidait sur une petite ferme avant de la quitter pour la ville de San Juan, dans l'espoir d'y trouver du travail. Les conditions et les salaires étant à peine suffisants pour subvenir aux besoins de tous, ils avaient finalement décidé de tout abandonner et de tenter leur chance aux États-Unis.

Sofia avait beaucoup d'ambition. Elle souhaitait faire de hautes études et se sortir du cercle vicieux de la pauvreté. C'est par son intelligence qu'elle y parviendrait un jour, elle en était convaincue.

\*\*\*

Vêtu d'une combinaison de protection étanche, un laborantin qui travaillait dans une enceinte de sécurité biologique inscrit *QSH-V* sur une éprouvette en plastique. Ce sigle signifiait : *Qin Shi Huang virus*, en référence à l'empereur fondateur de la dynastie Qin. Ce dernier avait mis fin à la période féodale en conquérant et en unifiant les différents royaumes de Chine. Si on avait donné son nom au virus, c'est que celui-ci permettrait de reconquérir des territoires et de les annexer à la Chine. C'est dans le plus grand des secrets que des scientifiques chinois et russes modifiaient génétiquement un coronavirus provenant de la chauve-souris pour en faire une arme biologique capable de s'attaquer à l'homme. On le voulait virulent et facilement transmissible. D'abord cultivé dans ces cellules *in vitro*, puis chez des animaux de laboratoire, le virus avait initialement été testé sur des prisonniers politiques. Dans la version officielle, on attribuait leur mort à une forte grippe ou n'importe quelle autre infection.

Ensuite, on avait enlevé, puis infecté des mendiants, sachant que leur disparition n'inquiéterait personne et que les maires cesseraient de se plaindre de leur présence. Pour finir, on avait isolé et contaminé des Ouïghours, peuple turcophone à majorité musulmane méprisé par le gouvernement chinois. Plusieurs tests étaient menés sur ces pauvres

diabiles : différentes doses du virus, différentes méthodes d'administration et parfois, on infectait une seule personne que l'on plaçait par la suite dans un lieu clos en présence d'un groupe composé de huit à dix individus. On les laissait ainsi plusieurs semaines et on attendait de voir ce qui allait se produire. Résultat : entre 10 et 25 % des malades mouraient sans recevoir le moindre soin, ce qui satisfaisait les scientifiques chargés de ce projet. Un taux de mortalité de 10 % et un  $R_0$  de 8, ce qui correspondait au facteur de dispersion dans la population, suffiraient à créer de la panique et de la désolation à travers le monde.

— Le virus est prêt, annonça le virologue en charge du machiavélique projet.

— Excellent ! Il nous faut maintenant mettre au point un vaccin efficace pour protéger nos habitants. Doublez le budget de recherche et engagez les meilleurs microbiologistes et immunologistes au pays. J'exige des résultats, et je les veux bientôt, répondit l'un des leaders politiques de l'empire du Milieu.

## Chapitre 10

2003

Le ministre des Affaires étrangères, Dominique de Villepin, prononçait un important discours devant l'Organisation des Nations unies contre la guerre en Irak. Rivés à leur téléviseur, Catherine et Michel Durand ne voulaient pas manquer un seul mot, eux qui étaient en parfait accord avec le gouvernement Chirac. Celui-ci refusait de se joindre à la coalition américaine, car il savait qu'un conflit dans cette région du monde ravagerait le Moyen-Orient et déstabiliserait le fragile équilibre que des années d'efforts diplomatiques étaient parvenues à instaurer.

— Je suis fier de la décision de notre gouvernement, approuva Michel. Il est à peu près temps que quelqu'un tienne tête aux Américains.

— Je suis bien d'accord, renchérit Catherine, furibonde. Non pas que j'aime les dictateurs comme Hussein, mais je ne crois pas que l'Irak possède autant d'armes de destruction massive que le prétend Colin Powell. Ce secrétaire d'État américain est un ancien militaire, il a la guerre dans le sang.

— Un jour, des pays en auront assez de voir les États-Unis foutre leur nez partout. Et ce jour-là, on leur fera payer leur arrogance.

\*\*\*

L'épidémie de SRAS, qui avait débuté en 2002, avait permis à la Chine de tester subtilement la nouvelle technologie qu'elle souhaitait utiliser pour développer un vaccin contre son propre virus, le QSH-V. Puisque les deux virus appartenaient à la même famille, il était permis de croire que si un vaccin fonctionnait contre l'un, il fonctionnerait pour l'autre. Les scientifiques chinois décidèrent donc de produire un vaccin d'essai contre le virus causant le SRAS, soit le SARS-COV-1. Or, l'expérience fut un échec lamentable. Le niveau de protection immunitaire obtenu était si faible, qu'il était hors de question de développer un vaccin contre le QSH-V en recourant à cette technologie. Développer un vaccin contre un coronavirus s'avérait beaucoup plus

difficile qu'on l'avait anticipé. Une grande partie de l'humanité bénéficierait d'un autre sursis.

\*\*\*

Alors qu'il était en train de réajuster ses boutons de manchette pour la millième fois depuis une heure, Thomas O'Brien, entouré de ses parents et amis, s'apprêtait à convoler en justes noces avec sa complice des deux dernières années, Marianne Lessard. Les tourtereaux avaient fait connaissance lors d'une soirée entre amis de la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal. Lui était sur le point de terminer son doctorat de premier cycle en médecine alors que Marianne allait bientôt défendre sa thèse de maîtrise au Département de microbiologie et immunologie. Ils ne s'étaient jamais rencontrés avant cette soirée, mais la chimie avait opéré instantanément entre eux. Ils partageaient des intérêts communs tels les voyages et la musique classique; il la faisait rire, elle l'inspirait par sa fougue et son esprit vif.

Lorsque le quatuor à cordes commença à jouer le *Canon en ré* de Pachelbel, Marianne fit son entrée dans l'église, au bras de son beau-père. Ce dernier était entré dans sa vie alors qu'elle était âgée de 16 ans. Il avait été un modèle masculin positif et avait réussi à amadouer l'adolescente rebelle qu'elle était. Avec une grande fierté, elle marchait donc au bras de celui qu'elle considérait maintenant comme son père. Jamais Thomas ne l'avait trouvée aussi belle; c'était au point où il ne pouvait la quitter des yeux. Elle s'avancait avec grâce, dans une magnifique robe bustier à décolleté en cœur, avec une traîne mi-longue de type tribunal soutenue par l'adorable petite fille de 4 ans d'un ami du couple. Les cheveux de la mariée étaient relevés en chignon flou, alors que quelques mèches entouraient son joli visage rond et qu'un délicat maquillage accentuait sa beauté naturelle; elle était ravissante. Le seul regret de Thomas, en cette journée si spéciale, était l'absence de son frère Patrick. Leurs parents avaient bien tenté de le convaincre de se joindre à eux, mais leurs messages étaient demeurés sans réponse. Tandis que Marianne était au bas des trois petites marches qui la séparaient de son futur époux, son beau-père l'embrassa tendrement sur la joue, puis essuya discrètement une larme qui se formait dans le coin de son œil gauche. Il regarda ensuite Thomas et lui adressa un petit hochement de tête, afin de lui signifier qu'il

lui laissait sa belle-fille, qu'il lui faisait confiance pour la chérir et en prendre soin. Le jeune homme n'avait aucun doute dans son esprit. Il couvrirait sa bien-aimée d'amour et de petites attentions. Il lui serait fidèle et demeurerait à ses côtés pour le meilleur et pour le pire, dans la santé comme dans la maladie. Il en était persuadé.

\*\*\*

— Non, mais c'est ridiculement long, n'est-ce pas ?

Jeune adolescente, Sofia Rojas s'impatientait. Sa famille et elle prenaient l'avion pour aller visiter ses grands-parents à Porto Rico. Il faut dire que les contrôles de sécurité aéroportuaires étaient beaucoup plus stricts depuis les dix-huit derniers mois. L'après 11 septembre avait des répercussions encore aujourd'hui, et c'étaient les voyageurs qui en faisaient les frais.

— Sois patiente, je t'en prie. Nous serons bientôt dans l'avion.

Sofia fit la moue, mais préféra se taire. Alors que des applaudissements se faisaient entendre, elle tourna la tête en direction de l'origine du bruit. Plusieurs hommes et deux femmes, tous en habit militaire, se dirigeaient vers leur quai d'embarquement. Sûrement pour rejoindre une base militaire, du fait que les États-Unis mobilisaient leurs troupes en vue de l'imminent conflit avec l'Irak.

— Maman, questionna Sofia, c'est vrai que les Britanniques et nous partons en guerre contre Saddam ?

— Oui, ma puce. Ces hommes et ces femmes vont se battre pour notre liberté, pour que toi et moi puissions maintenir notre qualité de vie. Il n'y a rien de plus important que de défendre son pays, rien !

## Chapitre 11

2016

*Mesdames et messieurs, bonjour. Aujourd'hui, aux informations, voici les grands titres et ce qui a attiré notre attention. Eh bien, c'est confirmé, Donald Trump, cet homme d'affaires et personnalité de la télévision, deviendra le 45<sup>e</sup> président des États-Unis d'Amérique. Bien que la démocrate Hilary Clinton ait obtenu près de trois millions de votes de plus que son adversaire républicain, c'est ce dernier qui sort grand gagnant de cette élection avec 304 grands électeurs contre 232 pour Clinton.*

— Ces imbéciles l'ont fait, ces imbéciles l'ont fait ! Ils ont élu ce menteur pathologique, cet ignorant narcissique, ce clown incompetent, ce...

— Ça va, Catherine, j'ai compris et je partage ton opinion. Le système électoral dans ce pays est aussi absurde qu'archaïque. Encore une fois, on peut constater la dichotomie entre les États situés sur les côtés, et les ceux du centre et du sud.

— Je me console ne me disant que rien ne pourra être pire que cette nouvelle !

\*\*\*

Il n'y avait pas que les républicains qui célébraient la victoire de leur leader ; les autorités russes et chinoises le faisaient tout autant. On se réjouissait de voir Trump à la tête de ce pays ennemi. Son caractère bouillant et son inexpérience en feraient une marionnette facile à manipuler.

Vitali Rublev et sa troupe de propagandistes avaient fait un travail remarquable, lors des mois précédents, pour influencer les électeurs américains. Ils avaient inondé la toile d'informations diffamatoires concernant Hilary Clinton, tout en présentant Trump comme un héros non issu de la classe politique qui allait redonner à l'Amérique ses lettres de noblesse perdues. Rublev avait aussi demandé à ses sbires d'envoyer des informations contradictoires aux électeurs de certaines circonscriptions, dont la population à majorité afro-américaine

votait généralement en faveur des démocrates. Ils espéraient ainsi que ces électeurs ne se présentent pas au bon endroit pour voter ou ne le fassent pas au bon moment. À la lumière des résultats électoraux, on pouvait s'imaginer que ces tactiques avaient fonctionné.

Pendant ce temps, les scientifiques chinois et russes réalisaient des études cliniques secrètes pour tester leur plus récent vaccin anti-QSH-V, et les résultats préliminaires étaient plus qu'encourageants. Les astres s'alignaient tranquillement et la coalition sino-russe n'était plus qu'à quelques années près de mettre son plan à exécution.

Le budget militaire des deux pays avait doublé depuis les dernières années. Autant la Chine que la Russie produisaient ou achetaient des armes et des munitions en grandes quantités. Toutes deux construisaient des véhicules, des bateaux et des avions de combat de plus en plus sophistiqués et accumulaient de grandes réserves de carburants, de minerai de fer et de nourriture. On se préparait à la guerre. Celle-ci commencerait par une attaque insidieuse où on recourrait à une arme biologique microscopique. Advenant une riposte armée conventionnelle de la part des pays ciblés, les Chinois et les Russes seraient prêts à combattre. L'échec ne pouvait être une option envisageable.

\*\*\*

Une voiture de police se gara devant une maison d'un tranquille et joli quartier de la ville de Gatineau, situé dans la région du sud-ouest du Québec. Les deux agents sortirent de leur véhicule, puis l'un d'eux frappa à la porte. Thomas O'Brien déplaça les rideaux de l'entrée pour voir de qui il s'agissait. Quand il aperçut les policiers, son cœur s'arrêta. Il ouvrit prestement la porte et lança nerveusement :

— Oui ?

— Monsieur O'Brien, Thomas O'Brien ?

— Oui, c'est moi, comment puis-je vous aider ?

— Vous êtes bien le père de Jacob O'Brien et le fils de Jacques et Audrey O'Brien ?

— Oui... Mais merde, qu'est-ce qui se passe ?

— Vos parents et votre fils ont été victimes d'un accident de voiture. Ils ont fait une embardée et effectué quelques tonneaux en bordure de l'autoroute 50, en direction de Montréal, après avoir été

heurtés par un camion. J'ai le regret de vous informer que vos parents sont décédés. Votre fils a été conduit par ambulance à l'hôpital de Buckingham. Il est inconscient, mais dans un état stable.

— Oh, mon Dieu ! Mon fils, je veux voir mon fils ! Marianne !

Cette dernière accourut et reçut les mauvaises nouvelles de la part de son mari, en pleurs. Ils amenèrent la petite Ève chez des amis du voisinage et se dirigèrent à l'hôpital où se trouvait leur garçon. Jamais ce trajet de quarante minutes ne leur avait paru aussi long. Une fois sur place, ils purent discuter avec un médecin, qui les rassura sur l'état de leur fils aîné. Il avait de nombreuses ecchymoses sur les bras et le tronc, ainsi que des coupures au visage en raison des vitres brisées sous la force de l'impact. Heureusement, sa colonne vertébrale et son crâne n'avaient pas été atteints, donc aucun dommage ne serait permanent.

— Thomas, tu dois contacter ton frère et l'informer de ce qui est arrivé à vos parents.

— Je sais, mais il ne veut plus me parler depuis des années.

En dépit de la gravité de la tragédie, Patrick ne correspondrait avec son frère que par courriel, refusant systématiquement de lui parler de vive voix. Certes, il était troublé par le décès de ses parents, mais n'avait toujours pas digéré l'affront que lui avait fait subir son frère quelque quinze ans plus tôt.

Patrick était présent aux funérailles, mais n'adressa pas le moindre mot à son frère, pas plus qu'à son épouse et à leurs enfants, qu'il ne connaissait même pas. À la fin de la cérémonie, il déposa une fleur sur le cercueil de son père et sur celui de sa mère, puis marcha vers la sortie de l'église sans jamais se retourner. En regardant son grand frère partir, Thomas ne put s'empêcher de ressentir de la colère. Il lui en voulait de ne pas l'avoir aidé à organiser les obsèques et d'avoir refusé de lui parler. De même, il lui en voulait d'avoir boudé son neveu et sa nièce. Alors que les portes de l'église se refermaient derrière son frère, Thomas eut envie de le rejoindre et de le forcer à lui adresser la parole, mais il se retint et resta à sa place. C'est la dernière fois qu'il vit son frère... vivant.

\*\*\*



— Sofia, je veux que tu jettes un coup d’œil sur les agissements d’une compagnie basée en Russie et qui aurait fait de l’ingérence dans l’élection.

— Oui, monsieur, tout de suite.

## Chapitre 12

Septembre 2019

Catherine Durand et son époux s'affairaient à quelques tâches ménagères, dont celles de laver la vaisselle qui traînait dans l'évier depuis la veille, passer le balai dans toutes les pièces et récurer la cuvette de la toilette. Comme plusieurs, ils n'en éprouvaient pas vraiment de plaisir, mais il fallait bien le faire. Profitant du fait que Catherine était occupée dans une autre pièce, Michel alluma le téléviseur et syntonisa sa chaîne favorite pour regarder les nouvelles du jour.

*Mesdames et messieurs, bonjour. Aujourd'hui, aux informations, voici les grands titres et ce qui a attiré notre attention. À Paris, le président de la République, monsieur Emmanuel Macron, reçoit à l'Élysée le premier ministre du gouvernement de transition soudanais, monsieur Abdallah Hamdok. À l'international, la Chine, encore aux prises avec une épidémie de grippe aviaire, procédera à une campagne de vaccination massive pour contrôler la situation. Aux sports, l'Olympique lyonnais s'impose aux tirs au but face au PSG.*

— Dis, chéri, et si on faisait une sortie au cinoche, ce soir ? J'aimerais bien aller voir *Les fleurs amères*.

— Bien sûr, bien sûr. Avec plaisir, accepta Catherine à partir de la chambre à coucher.

Michel éteignit la télé et reprit sa besogne. Il aurait détesté que sa tendre épouse le surprenne à ne rien faire, alors qu'elle s'échinait à dépoussiérer les meubles et les placards. À peine avait-il recommencé que son téléphone intelligent, placé dans l'une des poches de son pantalon, se mit à vibrer.

— J'ai reçu un message texte de Mathilde. Elle nous salue et nous informe qu'elle se rendra au CNA ; je crois que c'est leur centre national des arts. Elle doit y voir un concert de musique classique. Je crois qu'elle aime vraiment son travail, au Canada. Dommage qu'on ne puisse pas la voir plus souvent.

— Et si on la surprenait en lui rendant visite le printemps prochain ? Il paraît que la ville d'Ottawa est superbe à ce moment de l'année avec son festival des tulipes. De plus, nous ne sommes jamais allés au Canada et j'ai toujours rêvé de m'y rendre.

—Quelle bonne idée ! Tu crois qu'on y verra des ours et des Amérindiens ?

—Je crois surtout que tu as une vision très folklorique des lieux, s'esclaffa Catherine, qui ignorait si son mari était sérieux ou non.

\*\*\*

Tôt le matin, en Allemagne, Patrick et Jian prenaient place sur la ligne de départ du marathon berlinois, qui accueillait plus de 36 000 participants. À quelques minutes du départ, on sentait la fièvre dans l'air. Les coureurs réajustaient les lacets de leurs chaussures, activaient leur montre intelligente et s'assuraient que leur dossard était bien visible.

—Jian, on se fait un petit pari amical ?

—Je t'écoute !

—Celui de nous deux qui termine derrière devra inviter le gagnant au restaurant. Une bonne bouffe au *King's Joy*, rien de moins.

—Ça me fait presque de la peine de te soutirer de l'argent aussi facilement.

—C'est ce qu'on verra ! répondit Patrick en regardant droit devant lui avec un air fort confiant.

\*\*\*

—Mei-Li Huang ?

Mei-Li sursauta à l'appel de son nom. Elle lisait des articles scientifiques dans un coin tranquille de la bibliothèque du campus et ne s'attendait pas à être dérangée. Trois hommes, tous vêtus d'une chemise blanche et d'un veston noir, se tenaient derrière elle, les bras croisés.

—Oui, c'est moi. Est-ce que je parlais trop fort ?

Sa blague tomba à plat. La jeune femme souhaitait obtenir un simple sourire de la part de ses visiteurs, qu'elle présumait être des agents de sécurité rattachés à l'université, mais elle n'eut droit à aucun rictus.

—Madame Huang, vous travaillez bien pour le docteur Patrick O'Brien, dans le laboratoire de recherche sur les maladies auto-immunes ?

—Oui, répondit nerveusement Mei-Li, depuis quelques semaines.

—Nous travaillons pour le département de la sécurité nationale. Nous avons des raisons de croire que certains scientifiques étrangers vendent des informations secrètes et stratégiques sur certaines technologies, de même que sur certains produits chimiques et médicaments à des compagnies américaines et européennes. Nous sollicitons votre aide pour surveiller le professeur O'Brien et ce qui se passe dans votre laboratoire.

—Vous me demandez d'espionner? C'est complètement dingue!

La jeune femme se leva de sa chaise avec l'intention de dégager, mais l'un des agents plaça sa main droite sur son épaule en lui demandant de demeurer en place. Elle obtempéra, mais commençait sérieusement à s'inquiéter. Elle regarda autour d'elle dans l'espoir d'attirer l'attention d'un étudiant ou d'un employé, mais malheureusement, peu de gens circulaient dans cette section reculée de la bibliothèque.

—Madame Huang, en réalité, nous ne vous demandons rien, nous l'exigeons! répondit le plus petit du trio d'une voix basse, mais avec une certaine note d'agressivité. Vous serez dédommagée financièrement pour votre participation à notre enquête et vous garderez le silence au sujet de cette affaire. Vous n'en glisserez mot à personne, pas même à votre sœur Ai ou à votre frère Thao. Vous n'en parlerez qu'avec nous, à l'aide de ce téléphone portable que vous dissimulerez dans ce sac à main pourvu d'une pochette intérieure cachée sous une fausse couture. C'est bien compris?

L'agent avait prononcé le nom des membres de la famille de Mei-Li. Les services secrets chinois avaient recueilli une panoplie d'informations sur sa fratrie et les utilisaient maintenant contre elle. Devant la gravité de la situation, la pauvre femme acquiesça à leur demande. Elle aimait sa sœur et son frère et était prête à tout pour les protéger.

—Je ferai ce que vous me demanderez, mais de grâce, ne faites pas de mal à ma famille, je vous en supplie.

—Votre patron est présentement en Allemagne. À son retour, vous userez de votre charme pour vous rapprocher de lui. Vous le surveillerez ensuite 24 heures sur 24.

—Je ne suis pas une prostituée, tout de même !

—Non, effectivement, vous n'en êtes pas une, car vous ne serez pas payée par le docteur O'Brien, indiqua l'un des agents. Souvenez-vous, vous ferez cela pour votre pays et pour le bien-être de votre gentille famille. Appelez-nous ou textez-nous tous les jours. Signalez le moindre comportement suspect. C'est bien compris ?

Ne pouvant soutenir le regard de ces hommes, Mei-Li baissa la tête et fixa les motifs du tapis pendant quelques secondes avant de répondre.

—C'est très bien compris.

—Excellent. Maintenant, suivez-nous sans faire d'histoire. Vous allez participer à un breffage détaillé.

\*\*\*

Les Russes et les Chinois avaient mis des années à élaborer leur plan, qu'ils étaient maintenant prêts à mettre à exécution. Ils avaient passé les derniers mois à produire des milliards de vaccins, qu'ils s'apprêtaient à administrer à une très large proportion de leur population. Les doses avaient été distribuées partout dans les deux pays, puis on en avait entreposé quelques milliards supplémentaires pour éventuellement les vendre aux autres pays. Non seulement cela leur permettrait-il de réaliser d'énormes profits, mais de plus, ils seraient perçus comme des sauveurs.

Ces vaccins contenaient des virus atténués des grippes aviaires H5N1 et H7N9, en plus du nouveau QSH-V, sauf ceux produits pour les autres pays qui ne contenaient que le QSH-V. La Chine avait toutefois décidé de sacrifier deux régions, soit le Gansu et le Qinghai. Ces deux provinces pauvres, où des mouvements de contestation contre le pouvoir en place avaient eu lieu, feraient de parfaits boucs émissaires. Les scientifiques du monde ne seraient pas étonnés de voir une épidémie prendre naissance dans ces régions. Les marchés humides avaient déjà été à l'origine d'autres maladies infectieuses émergentes et la mort de ces habitants écarterait les soupçons d'une attaque biologique contre l'Occident. Qui croirait qu'un gouvernement sacrifierait une partie de sa propre population pour déclencher une pandémie dévastatrice ? Donc, les habitants de ces deux provinces recevraient seulement un vaccin contre les deux souches de grippe, alors que les ha-

bitants des autres provinces recevraient le vaccin contenant trois virus différents. Les Russes, eux, vaccineraient tous leurs habitants contre les trois souches virales, sauf les aînés et les personnes souffrant d'un handicap physique ou mental. Ces derniers ne recevraient que les antigènes des gripes aviaires. Donc, la Chine revancharde ciblerait deux provinces dissidentes alors que la Russie procéderait, indirectement, à une forme d'eugénisme et d'élimination des personnes âgées et handicapées, dont le gouvernement ne voulait plus. Cette vaccination massive, qui s'échelonnerait sur une période de trois mois, soit septembre, octobre et novembre, constituerait la dernière étape préparatoire avant l'exécution du plan nommé : « Le conquérant ».

\*\*\*

Des couples d'amoureux, de jeunes familles et de nombreux joggeurs avaient envahi le parc Rock Creek de la capitale américaine. La température était clémente et le soleil radieux en cette première journée d'automne. Sofia et Gabriela marchaient main dans la main sur les sentiers de terre battue.

— Tu crois que Trump sera destitué ?

— Gabriela ! Vraiment, on va parler de politique aujourd'hui ?

— C'est tout de même majeur, non ? La Chambre des représentants qui lance une enquête d'imputation officielle contre Trump à la suite de cette affaire avec l'Ukraine et la tentative de nuire à Biden...

— Je sais tout ça, et oui c'est majeur. Même si nous n'en avons toujours pas de preuves concrètes, dès que Trump a signifié son intention de se présenter aux élections de 2016, on a tout de suite suspecté qu'il y avait des groupes locaux et internationaux qui tentaient d'influencer le vote et de mener des campagnes de salissage contre Clinton. C'est maintenant au tour de Biden de goûter à la médecine déloyale de Trump. Tu te souviens, j'avais travaillé sur une enquête, lors des élections de 2016. Nous avons découvert qu'un riche homme d'affaires proche du Kremlin, un certain Evguéni Prigojine, finançait la compagnie *Internet Research Agency* et que celle-ci avait ensuite été reconnue comme étant l'une des principales officines qui a aidé à manipuler les usagers des réseaux sociaux aux États-Unis. Il y a plein de trucs louches qui entourent notre président.

—Avant la fin de son mandat, cet idiot causera la perte des États-Unis. J'en ai la certitude !

—On verra bien.

## **Chapitre 13**

**Décembre 2019**

Rassemblés dans le plus grand des secrets, les hauts dirigeants chinois et russes finalisaient les préparatifs de ce qui deviendrait la pire pandémie de l'histoire de l'humanité. Tel un messager de l'Apocalypse, un homme prit la parole et prononça l'ultime phrase.

— Libérez le virus !





